



**HAL**  
open science

# La forme littéraire de l'engagement chez Georges Bernanos : étude de *La grande peur des bien-pensants* et des *Grands cimetières sous la lune*

Bérengère Loiseau

## ► To cite this version:

Bérengère Loiseau. La forme littéraire de l'engagement chez Georges Bernanos : étude de *La grande peur des bien-pensants* et des *Grands cimetières sous la lune*. Littératures. 2017. dumas-01565979

**HAL Id: dumas-01565979**

**<https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-01565979v1>**

Submitted on 20 Jul 2017

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Université Grenoble Alpes  
UFR LLASIC  
Département Lettres modernes

**La forme littéraire de l'engagement chez Georges Bernanos : étude de  
*La Grande Peur des bien-pensants et des  
Grands Cimetières sous la lune.***

Mémoire de master 2 – 27 crédits  
Parcours Littérature : Critique et Création  
Mention Arts, Lettres, Civilisations

Année universitaire 2016-2017

Présenté par :

Bérengère Loiseau

Directeur de recherches :

M. Bertrand Vibert

Professeur





Université Grenoble Alpes  
UFR LLASIC  
Département Lettres modernes

**La forme littéraire de l'engagement chez Georges Bernanos : étude de  
*La Grande Peur des bien-pensants* et des  
*Grands Cimetières sous la lune.***

Mémoire de master 2 – 27 crédits  
Parcours Littérature : Critique et Création  
Mention Arts, Lettres, Civilisations

Année universitaire 2016-2017

Présenté par :

Bérengère Loiseau

Directeur de recherches :

M. Bertrand Vibert

Professeur

## Remerciements

Je remercie Monsieur Vibert pour sa patience, sa disponibilité, ses relectures et ses conseils qui m'ont permis de progresser.

Je remercie Aline pour m'avoir accompagnée tout au long de cette année.

Je remercie Monsieur Barthélemy pour son aide précieuse.

Je remercie Monsieur Coste, pour toute l'attention portée l'année dernière.

**DECLARATION**

1. Ce travail est le fruit d'un travail personnel et constitue un document original.
2. Je sais que prétendre être l'auteur d'un travail écrit par une autre personne est une pratique sévèrement sanctionnée par la loi.
3. Personne d'autre que moi n'a le droit de faire valoir ce travail, en totalité ou en partie, comme le sien.
4. Les propos repris mot à mot à d'autres auteurs figurent entre guillemets (citations).
5. Les écrits sur lesquels je m'appuie dans ce mémoire sont systématiquement référencés selon un système de renvoi bibliographique clair et précis.

NOM : Loiseau..... PRENOM : Bérengère.....

DATE : 5 mai 2017..... SIGNATURE : 

## Sommaire

<b>Introduction</b> .....	<b>8</b>
<b>I- Ambiguïté de l'écriture essayiste</b> .....	<b>15</b>
A. Bernanos journaliste : genèse de <i>La Grande Peur des bien-pensants</i> et des <i>Grands cimetières sous la lune</i> .....	15
1. Conférence et articles sur Drumont .....	16
2. <i>Le Journal de la guerre d'Espagne</i> .....	22
B. De <i>La Grande Peur des bien-pensants</i> aux <i>Grands cimetières sous la lune</i> : du pamphlet à l'essai ? .....	24
1. D'Édouard Drumont à la dénonciation du franquisme : rupture ou continuité ? .....	24
2. Discours agonique et stratégies pamphlétaires .....	31
3. Un usage semblable de l'hyperbole .....	36
C. Une position subversive .....	38
1. Le refus du monde moderne, signe d'une écriture réactionnaire ? .....	38
2. L'antisémitisme, « une grande pensée politique » .....	41
3. La pluralité des races .....	49
<b>II- L'essai, une poétique du mélange</b> .....	<b>52</b>
A. Structures dans <i>La Grande Peur des bien-pensants</i> et <i>Les Grands cimetières sous la lune</i> .....	52
1. Différents récits entremêlés .....	52
2. La recherche de l'écriture .....	60
B. Des voix narratives variées .....	65
1. Un je narrateur .....	66
2. Un je témoin de l'action.....	68
3. Un je personnage.....	70
C. L'essai, lieu de la Révélation .....	74
1. L'essai et la mystique.....	75
2. L'expérience du dénuement.....	81
3. Retrouver l'honneur .....	89
<b>III- L'essai comme combat</b> .....	<b>94</b>
A. Saisir le monde.....	94
1. Généralisation de la guerre .....	94
2. Écrire l'histoire .....	98
3. Un monde caduc .....	102
B. Un rapport polémique à la vérité.....	104
1. Les « Bien-Pensants » et les « imbéciles » .....	105
2. Démasquer les apparences .....	110
C. Une dénonciation acerbe de l'autorité.....	112
1. L'Église.....	113
2. La classe politique.....	114
3. L'armée .....	119
<b>Conclusion</b> .....	<b>121</b>
<b>Bibliographie</b> .....	<b>124</b>

## Liste des abréviations

Le chiffre entre parenthèse renvoie aux pages de Bernanos, *La Grande Peur des bien-pensants*, Paris, Grasset, 1931 in *Essais et écrits de combat I*, Paris, Gallimard, NRF, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1988, p. 45 à 350 ainsi que *Les Grands Cimetières sous la lune*, *op.cit.*, p. 353 à 575.

*EECI* et *EECII* renvoient aux deux tomes des *Essais et écrits de combat* de Bernanos dans la Pléiade : *Essais et écrits de combat I*, Paris, Gallimard, NRF, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1712 p. Et : *Essais et écrits de combat II*, Paris, Gallimard, NRF, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1995, 1952 p.



## Introduction

*La Grande Peur des bien-pensants* (édité en 1931) est née d'une série de conférences et d'articles (de 1929 à 1930) destinée en grande partie aux adhérents de l'Action française ; *Les Grands Cimetières sous la lune* (1938) ont pour origine huit articles de journaux, datés du 26 mai 1936 (pour le premier) au 18 janvier 1937 (pour la conclusion) publiés en partie dans l'hebdomadaire catholique *Sept*. *La Grande Peur des bien-pensants* porte pour sous-titre : « Édouard Drumont » ; cette indication orienterait le texte du côté de la biographie. À première vue, il retracerait les moments les plus marquants du directeur de *La Libre Parole*, auteur de *La France juive* qui connut un succès immense peu après sa parution<sup>1</sup>. *Les Grands Cimetières sous la lune* sont, quant à eux, donnés pour un « essai polémique<sup>2</sup> » consacré à la guerre civile espagnole. S'il fallait procéder à un résumé imparfait et grossier, on dirait que *La Grande Peur des bien-pensants* est une biographie, admirative envers un pamphlétaire antisémite tombé dans l'oubli le plus obscur (Bernanos le souligne lui-même) tandis que *La Grande Peur des bien-pensants* constituerait un pamphlet dirigé contre le franquisme.

Plusieurs problèmes se posent quand on lit les essais de Bernanos. Ces difficultés portent sur le sens des textes ainsi que sur le genre dont ils relèvent. Un avis peu indulgent jugerait que la *Grande Peur* constitue un pamphlet antisémite, exemple éclatant de l'influence exercée par l'Action française et de l'antisémitisme catholique sur Bernanos. Un point de vue légèrement plus bienveillant prendrait cet écrit pour une curiosité (ou un moment d'égarement) dont la valeur ne reposerait que sur la peinture du « monde d'hier », celui d'avant la Première Guerre mondiale. Au contraire, *Les Grands cimetières sous la lune* jouissent d'une opinion largement favorable : ils témoigneraient, par un revirement semblable à celui d'André Gide dans *Retour de l'U.R.S.S.*, du changement de Bernanos qui aurait définitivement abandonné ses opinions réactionnaires. *Les Grands cimetières sous la lune* signeraient la conversion de l'auteur à la modernité après l'obscurantisme dans lequel il aurait vécu pendant ses jeunes années (collaboration au journal régional d'Action française *L'Avant-garde de Normandie*, adhésion aux Camelots du roi, enthousiasme, au moins jusqu'en 1920, pour l'Action Française). Son admiration

---

<sup>1</sup> On se référera à la biographie de Grégoire Kauffmann, *Édouard Drumont*, Paris, Perrin, 2008, 562 p.

<sup>2</sup> Exemple tiré d'un manuel scolaire : X. Darcos, A. Boissinot, B. Tartayre, *Le XX<sup>e</sup> siècle en littérature*, Paris, Hachette, Perspectives et confrontations, 495 p.

envers Drumont, Léon Daudet et Maurras le range plutôt du côté des « antimodernes<sup>3</sup> ». Il convient néanmoins d'établir une distinction, sur le plan de la qualité littéraire<sup>4</sup>, entre Édouard Drumont dont la production délirante est totalement dépourvue, et Daudet ou Maurras qui possèdent une expérience réelle de la littérature. Parallèlement à sa contribution à « La Vie littéraire » de l'Action française, Léon Daudet développe une production importante constituée par des romans, des essais, des livres de souvenirs, des ouvrages de critique littéraire, des pamphlets, des biographies, ou encore des ouvrages historiques<sup>5</sup>. Quant à Maurras, il a publié des contes et des ouvrages de critique littéraire<sup>6</sup>.

Bernanos lui-même souligne la filiation qui existe entre son deuxième ouvrage et *La Grande Peur*, placés tous deux sous l'égide d'Édouard Drumont. Ils témoignent d'une haine féroce à l'endroit des « Bien-Pensants », objets des sarcasmes de l'écrivain. Malgré des différences notables, il existerait donc une filiation entre *La Grande Peur des bien-pensants* et *Les Grands Cimetières sous la lune*. On voit par ailleurs que Bernanos, lecteur de Balzac, de Bloy, de Baudelaire, de Péguy ou encore de Villiers de l'Isle-Adam, partage l'imaginaire du XIX<sup>e</sup> siècle. On y retrouve par exemple la nostalgie d'un âge médiéval brillant qui aurait répondu à un code de valeurs, par opposition au XIX<sup>e</sup> siècle platement bourgeois. Pour Bernanos, l'analogie vaut encore au XX<sup>e</sup> siècle qui dominé par la même idéologie du « juste-milieu ». Sa dénonciation virulente de la bourgeoisie et de l'ordre moral le place dans la même lignée que les auteurs aux sympathies anarchistes de la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup>. S'il ne rejette pas la modernité au profit d'un âge d'or fabuleux, Georges Bernanos prend ses distances avec un siècle qui érige le Progrès en absolu et dont la marche ne s'effectue qu'au profit d'une certaine classe sociale.

Il convient également d'étudier le statut de ces deux écrits : quels en sont les traits génériques ? À quel genre littéraire (essai, pamphlet, « écrit de combat », écrit polémique, traité de sciences humaines, fiction) peut-on les rattacher ? Dans son étude « Honneur, enfance et désincarnation, composition et thèmes des *Grands cimetières sous la lune* », William Bush ne

---

<sup>3</sup> A. Compagnon, *Les Antimodernes, de Joseph de Maistre à Roland Barthes*, Paris, Gallimard, Bibliothèque des Idées, 2005, 464 p.

<sup>4</sup> Bien que Bernanos place Drumont aux côtés de Veuillot, Bloy, Daudet et Maurras (199).

<sup>5</sup> P. Renard, « *L'Action française* » et la vie littéraire (1931 - 1944), Lille, Presses Universitaires du Septentrion, coll. « Perspectives », 2003, p. 24.

<sup>6</sup> *Op. cit.*, p. 29 à 30.

parle prudemment que de « livre non-romanesque<sup>7</sup> ». L'édition de la Pléiade associe « essais et écrits de combat » sans qu'il soit possible de déterminer ce qui différencie l'un et l'autre. Cette interrogation nous invite à décloisonner les genres et à nous abstraire d'une pensée essentialiste. L'œuvre de Georges Bernanos présente en effet une écriture complexe : elle rassemble plusieurs éléments dont l'organisation paraît déroutante. Les deux essais sont des écrits de circonstance qui, pourtant, ne s'épuisent pas dans celle-ci. Pourtant, une partie de la critique bernanosienne<sup>8</sup> reconnaît à grand-peine la valeur littéraire des « écrits de combat ». Elle pointe leur caractère désorganisé ainsi que leur manque apparent de structuration : leur composition ne répondrait à aucune logique. Ces écrits, qui paraissent assez brouillons à la critique, correspondraient à un état intermédiaire vers un stade ultime qui seraient le roman et la fiction narrative (Bernanos publie parallèlement la presque totalité de ses romans : *La Joie*, 1929 ; *Un Crime*, 1935 ; *Journal d'un curé de campagne*, 1936 ; *Nouvelle histoire de Mouchette*, 1937 et rédige les premiers chapitres de *Monsieur Ouine*). Plongés dans un passé récent (la *Grande Peur*) ou dans l'actualité (les *Grands Cimetières*), ces écrits se trouveraient nécessairement dépassés à cause de leur sujet. Dans *Bernanos et la politique*, Serge Albouy écrit par exemple :

L'œuvre de combat, elle aussi, demeure déconcertante. La multiplicité et l'entrecroisement des thèmes, la contradiction des formules plus saisissantes parfois que solides, l'exaltation constante du ton enfin, la privent d'une grande part de sa force persuasive. Entassant de fulgurantes images dans un style éblouissant ou interrompant la discussion pour prendre à partie ses adversaires ou développer de nouveaux arguments, il se condamne à demeurer souvent obscur ou incomplet. Les excès de langage, les grossissements caricaturaux et les propos extravagants sont fréquents. Enfin, la confusion des domaines des genres, le caractère dépassé de certains propos d'actualité, les nombreux anachronismes mêlés à des vues d'avenir très profondes et les répétitions abondantes ne contribuent guère à rendre cette pensée foisonnante d'un abord attrayant<sup>9</sup>.

---

<sup>7</sup> W. Bush, « Honneur, enfance et désincarnation, composition et thèmes des *Grands cimetières sous la lune* » in *Études bernanosiennes 13, le spirituel et le temporel. Les Grands cimetières sous la lune*, textes réunis et présentés par Michel Estève, Paris, La revue des lettres modernes, Minard, numéros 290 - 297, 1972, p. 7.

<sup>8</sup> Par exemple Serge Albouy, *Bernanos et la politique*, Toulouse, éd. Privat, 1980, 256 p. ou Jacques Chabot, « L'accueil de la presse catholique en 1938 : *Les Grands cimetières sous la lune*, "reportage de la Charité" ou "cauchemar à Majorque" ? » in *Études bernanosiennes 13, le spirituel et le temporel ; Les Grands cimetières sous la lune*, Textes réunis et présentés par Michel Estève, Paris, La revue des lettres modernes Minard, numéros 290 - 297, 1972 (2), p. 114 à 142

<sup>9</sup> S. Albouy, *op. cit.*, p. 12

Outre la dimension pamphlétaire des essais, l'auteur de la citation est surpris du bouleversement introduit par Bernanos entre les genres littéraires ainsi que par la liberté qui accompagne le cours de son écriture. Le genre de l'essai réunit justement les caractéristiques dénoncées par Serge Albouy qui soupçonne dans ceux de Bernanos des formulations adroites, mais creuses. Jean Starobinski a bien mis l'accent sur la mauvaise part en laquelle on tient parfois ce genre : « Constatons qu'un soupçon de superficialité a pu s'attacher à l'essai [...] Vu de la salle de cours, évalué par le jury de thèse, l'essayiste est un aimable amateur qui s'en va rejoindre la critique impressionniste dans la zone suspecte de la non-scientificité<sup>10</sup>. » Dans l'introduction de *L'Essai*, Pierre Glaudes et Jean-François Louette établissent<sup>11</sup> plaisamment une liste des titres qui figurent sous cette catégorie dans les « tops » du *Journal du Dimanche* (6 octobre 1996) et de *L'Express* (22 décembre 2010). Les ouvrages sont hétérogènes et se signalent, pour certains d'entre eux, par leur caractère essentiellement commercial et leur absence de scientificité.

L'essai présente donc une définition problématique : il constitue, selon Pierre Glaudes et Jean-François Louette, un « mauvais genre<sup>12</sup> » car c'est une « prose non fictionnelle, subjective, à visée argumentative, mais à composition antiméthodique, où le style est déjà en lui-même une pratique de pensée [...] » situé « entre le subjectif [...] et l'objectif [...] » et « [...] entre les documents [...] et le fictionnel<sup>14</sup>. » L'essai ne se plie à aucune définition, c'est un « genre hybride et complexe, qui occupe un espace incertain, à l'entrecroisement de plusieurs types de discours<sup>15</sup>. » De plus, pour Irène Langlet : « [...] l'essai semble être rebelle à toutes définitions, et même semble *se constituer dans* le refus des définitions et des genres, désamorçant ainsi *a priori* toute théorisation. Il ne veut pas être pensé, tout en s'imposant comme forme littéraire<sup>16</sup>. » Des traits variés entrent dans cette composition ; ils invitent à reconsidérer la typologie des genres. Jean-Marie Schaeffer l'examine dans *Qu'est-ce qu'un genre littéraire ?* où il montre que les classes génériques abritent des niveaux textuels complexes. Ainsi, il « plaide

<sup>10</sup> J. Starobinski, « Peut-on définir l'essai ? » *Pour un temps/Jean Starobinski*, Paris, Centre Georges Pompidou, Cahiers pour un temps, 1985, p. 185 à 196 in François Dumont, *Approches de l'essai. Anthologie*, Québec, Nota bene, Visées critiques, 2003, p. 168.

<sup>11</sup> P. Glaudes, J.-F. Louette, *L'Essai* Paris, Hachette, 1999, Paris, Armand Colin, coll. « Lettres sup. Théorie des genres », 2011, p. 7.

<sup>12</sup> *Op. cit.*, p. 9.

<sup>13</sup> *Op. cit.*, p. 10.

<sup>14</sup> *Idem.*

<sup>15</sup> *Op. cit.*, p. 12.

<sup>16</sup> I. Langlet, *L'Abeille et la balance*, Paris, classiques Garnier, théorie de la littérature, 2015, p. 12.

pour des frontières floues et mouvantes<sup>17</sup> » entre les noms des genres qui doivent leur assignation à la chronologie, à leur contenu ou encore à une culture donnée. Au sein de l'essai cohabitent des modalités énonciatives, syntaxiques et sémantiques variées ; c'est pourquoi la théorie essentialiste des genres n'apparaît plus fondée.

On peut donc renverser les arguments auxquels recourt Serge Albouy pour expliquer son désintérêt envers l'œuvre non romanesque de Bernanos : ses reproches constituent en partie la définition de l'essai. Les structures que recouvre ce genre paraissent les plus pertinentes pour étudier les écrits de Bernanos qui ne relèvent pas de la fiction. L'essai se caractérise par son cours flottant et erratique (à l'image des *Essais* de Montaigne, qui donnent en France les caractéristiques principales du genre). Cependant, comme le montrent Pierre Glaudes et Jean-François Louette<sup>18</sup>, la production essayistique après Montaigne (au XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles notamment) devient principalement anglo-saxonne. Le genre de l'essai est alors employé pour traiter des sujets de philosophie, d'histoire ou pour répondre à différents types d'interrogations contemporaines. Les articles de journaux, les conférences ou encore les interviews (notamment quand Bernanos se trouvait au Brésil) se sont toujours établies conjointement à son activité de romancier : ces formes annexes nourrissent les essais que Bernanos a publiés de son vivant. Jean-Loup Bernanos rappelle d'ailleurs : « [...] l'œuvre romanesque et l'œuvre de combat sont inséparables<sup>19</sup>. » Le caractère hétéroclite de ces derniers reposerait sur la corrélation étroite entre la « para-littérature », le roman, le pamphlet et le goût personnel de raconter un récit véridique.. On peut faire l'hypothèse que le choix de l'essai n'est pas anodin ; il répond, chez Bernanos, au désir de faire connaître au plus grand nombre les causes au nom desquelles il ne craint pas de lancer la polémique. Si *La Grande Peur des bien-pensants* et *Les Grands Cimetières sous la lune* rappellent, sous certains aspects, les pamphlets, ils constituent cependant des œuvres littéraires à part entière dont l'écriture se trouve marquée par l'ambiguïté et l'ambivalence. Ces deux ouvrages ne sont pas réductibles à la violence et à l'exagération du pamphlet qui « cherche moins à susciter l'adhésion du public qu'à lui asséner une évidence, qui produise sur lui un effet de sidération<sup>20</sup>. » Les questions stylistiques, spécifiques au discours agonique, s'articulent donc à des questions littéraires. De plus, l'essai présente des traits fictionnels qui sont visibles no-

---

<sup>17</sup> J.-M. Schaeffer, *Qu'est-ce qu'un genre littéraire ?* Paris, Seuil, Poétique, 1989, p. 77.

<sup>18</sup> P. Glaudes, J.-F. Louette, *L'Essai*, Paris, Hachette, 1999, Paris, Armand Colin, coll. « Lettres sup. Théorie des genres », 2011, p. 86.

<sup>19</sup> *Op. cit.*, p. 174.

<sup>20</sup> P. Glaudes, J.-F. Louette, *ibid.*, p. 44.

tamment dans le traitement narratif de Drumont et des protagonistes de la guerre civile espagnole. Ainsi peut-on dégager une originalité bernanosienne à partir des traits génériques qui caractérisent le genre de l'essai.

Cette forme serait donc déterminante pour l'engagement. Dans *Situations II*, Sartre montre que la prose engagée doit se trouver en prise avec le monde et avec les événements. Gilles Philippe explique qu'on trouve chez Bernanos des exemples auxquels Sartre aurait pu recourir pour définir le patron de cette nouvelle langue, polémique et romanesque. Même si Sartre « [...] passa de toute façon encore à côté de l'œuvre, au moment même où elle eût dû l'intéresser<sup>21</sup> », les textes polémiques de Georges Bernanos, comme ceux de Péguy, contiennent les caractéristiques de ce nouveau type de littérature. D'ailleurs Sartre préconise le recours à la polémique dans les essais ; ce trait fait également partie de l'engagement : « Ce type de prose polémique, qu'il est si étrangement difficile d'articuler à la théorie de l'engagement littéraire telle qu'elle s'est exprimée dans *Situations, II*, Sartre finira pourtant par l'intégrer à ses écrits "en style" et toujours au nom du même principe de flou et d'indirection<sup>22</sup> [...] ». Bien que cette notion sartrienne soit donc anachronique pour nos deux essais, elle décrit bien la forme que revêt le témoignage de Bernanos où la « parole » devient « un certain moment particulier de l'action<sup>23</sup> ». Celle-ci est considérée, non pas à partir d'un point de vue impartial, mais d'une position située. Dans *Les Grands cimetières sous la lune*, l'auteur rappelle par exemple qu'il parle en tant que catholique et monarchiste. L'écrivain engagé, parce qu'il est libre, dévoile un monde démocratique aux hommes. Georges Bernanos, malgré ses contradictions, ne cesse de professer son indépendance face aux dogmes. Il dénonce violemment les totalitarismes, qui constitue le moment où il quitte le particulier (les coups de force en faveur de l'Action Française) pour l'universel. Le vrai combat en faveur de l'émancipation se donne pour une œuvre dans laquelle l'auteur soumet cette liberté, qui devient littérature, à d'autres consciences libres. Cette forme s'accompagne aussi d'une responsabilité ; l'écrivain « engagé » s'adresse à d'autres hommes où la forme tient lieu d'une morale. Point n'est donc besoin de distinguer les « essais » d'un côté et les « écrits de combat<sup>24</sup> » de l'autre : l'essai bernanosien est un combat.

---

<sup>21</sup> G. Philippe, « Jean-Paul Sartre et la langue littéraire vers 1940 » in *La langue littéraire. Une histoire de la prose en France de Gustave Flaubert à Claude Simon*, sous la direction de Gilles Philippe et Julien Piat, Paris, Fayard, 2009, p. 482.

<sup>22</sup> *Op. cit.*, p. 476.

<sup>23</sup> J.-P. Sartre, *Qu'est-ce que la littérature ?*, Paris, Gallimard, 1948, Paris, Gallimard, coll. « Folio essais », 2013, p. 26.

<sup>24</sup> Nous reprenons les titres proposés par l'édition de la Pléiade qui intitule les deux volumes des œuvres non romanesques de Bernanos *Essais et écrits de combat*.

L'essai répond, dans *La Grande Peur des bien-pensants* et dans *Les Grands Cimetières sous la lune* à une forme d'engagement. Nous en étudierons les différents aspects pour rendre compte de l'originalité de chacun des textes et des problèmes qu'ils soulèvent. C'est pourquoi nous considérerons les ambiguïtés que présente l'écriture essayiste dans ces deux œuvres (formellement et idéologiquement). Le mélange et le mixte dominent ce genre. L'essai est le lieu où l'auteur « prend les armes » : au sein de cet espace de combat, il tente de comprendre le monde : la morale est donc indissociable de la forme utilisée. L'auteur porte la responsabilité des actes qui engendrent le texte<sup>25</sup>.

---

<sup>25</sup> Raphaël Baroni, « Vivre (de) la poétique », *Fabula-LhT*, n° 10, « L'aventure poétique », décembre 2012, [en ligne] URL : <http://www.fabula.org/lht/10/baroni.html> [page consultée le 08 février 2017].

## I - Ambiguïté de l'écriture essayiste

### A. Bernanos journaliste : genèse et situation de *La Grande Peur des bien-pensants* et des *Grands Cimetières sous la lune*

Alors qu'il est encore étudiant, Bernanos porte un grand intérêt à la vie politique. Avec ses camarades, il mène d'ardentes campagnes pour défendre le programme de Charles Maurras et fait d'ailleurs quelques séjours en prison. Cet engagement politique se double d'un engagement sur le plan littéraire. Bernanos met son goût pour la polémique au service de l'Action Française : en septembre 1913, celle-ci lui offre la direction de sa feuille régionale *L'Avant-Garde de Normandie*, dont le nombre d'abonnés n'a cessé de diminuer au fil des années et dont la qualité littéraire s'est considérablement amoindrie. Bernanos y publie, de septembre 1913 à août 1914, un grand nombre d'articles, aux accents pamphlétaires, qui rencontrent un vif retentissement. Cette activité journalistique, qu'il ne cessera plus de poursuivre, n'est donc pas seulement dicté par les circonstances et l'opportunité de collaborer à différentes revues. Elle témoigne aussi chez l'écrivain d'un désir de s'engager par l'écriture dans les événements contemporains.

*L'Avant-Garde de Normandie* cesse de paraître à la déclaration de guerre. Déclaré inapte aux combats en 1910 pour raisons de santé, Bernanos parvient finalement à s'engager à la fin du mois d'août 1914<sup>26</sup>. La guerre le marque profondément et va jouer un rôle décisif dans toute son œuvre. En 1921 il rédige deux nouvelles, *Madame Dargent* et *Une nuit* (qui seront publiées respectivement en 1922 et 1928). *Sous le soleil de Satan* sort en librairie le 18 mars 1926 et connaît un succès retentissant. Les écrits suivants ne connaissent pas le même succès et les rentrées d'argent ne suffisent pas à assurer l'entretien d'une famille nombreuse. Afin d'échapper aux soucis financiers, Georges Bernanos et sa famille quittent le sud de la France pour l'Espagne et s'installent aux Baléares en octobre 1934. En 1935, Bernanos commence à écrire des articles pour *Marianne*. Il répond à Henry Coston, directeur de *La Libre Parole* qui est mécontent de cette collaboration :

---

<sup>26</sup> J.-L. Bernanos, *Georges Bernanos à la merci des passants*, Paris, Plon, 1986, p. 136.



Je pourrais, sans doute, me contenter de répondre que j'ai écrit dans ce journal de gauche ce que j'aurais écrit dans un journal de droite, mais ce ne serait pas exact. Les directeurs des journaux de droite me vomissent, et ils ont bien raison, car si j'avais l'idée saugrenue de les avaler, inutile de vous dire par où je les rendrais... M. Berl est juif, soit. Mais il n'en a pas moins ouvert ses colonnes, sans condition, à l'auteur de *La Grande Peur des bien-pensants*, et il a même poussé la courtoisie jusqu'à exprimer sa sympathie pour un livre consacré tout entier à la mémoire de Drumont. Que voulez-vous, je ne trouve pas ça déjà si mal et je crois avoir là-dessus l'opinion de mon maître [...]. Chez M. Berl, le seul fait de me définir moi-même anti-démocrate et chrétien prévient, n'est-ce pas ? toute équivoque. Je parle à des adversaires. Au lieu que des gens de droite, sur la foi de certains principes communs, peuvent me prendre pour un des leurs. Mais il n'y a pas que les principes qui comptent, il y a la manière de les servir. La manière des gens de droite m'écœure, comme elle écœurerait Drumont<sup>27</sup>.

Quand éclate la guerre civile, Bernanos partage d'abord l'enthousiasme des catholiques pour la prise de pouvoir franquiste. Face à la réalité de la dictature, il se rend pourtant bientôt à l'évidence : « Vous ne pouvez imaginer ce que je vois. C'est comme un rêve dont je ne peux m'arracher. Il y a quelque chose de mille fois pire que la férocité des brutes, c'est la férocité des lâches<sup>28</sup>. ». Il décide de rentrer en France en mars 1937 et continue, à Toulon, la rédaction, commencée à Palma de Majorque, des *Grands cimetières sous la lune*. *Le Figaro* publie le 16 avril 1938 des extraits du livre qui paraît le 22 en librairie.

L'essai est une manière pour Bernanos de s'engager dans son temps et dans la littérature : le simple commentaire de l'actualité se transforme en œuvre littéraire. Pour l'essayiste, il s'agit de lire les signes présentés par le monde contemporain à partir de figures tutélaires comme celle de Drumont. Les signes de la politique sont ambigus : l'œuvre devient le reflet de cette perte de sens.

## 1. Conférences et articles sur Drumont

Bernanos fournit aux journaux des articles et propose également une partie de ses œuvres en prépublication. Plusieurs romans paraissent d'abord en revue, généralement sous forme

---

<sup>27</sup> « Lettres retrouvées n° 186 », lettre citée par J.-L. Bernanos, *ibid*, p. 268.

<sup>28</sup> *In Combat pour la liberté*, « lettre n° 447 », citée par J.-L. Bernanos, *ibid*, p. 281.

d'extraits choisis, avant de faire l'objet d'une publication : c'est le cas de *L'Imposture*, de *La Joie*, d'*Un crime*, du *Journal d'un curé de campagne* et de *Nouvelle histoire de Mouchette*. De même, articles et conférence sont remaniés puis fondus en volume avant de paraître en librairie. En ce qui concerne les articles donnés par Bernanos entre 1929 et 1931, on peut faire l'hypothèse, d'après Joseph Jurt, qu'ils correspondent à des extraits de la *Grande Peur*.

Ce retravail par la littérature d'une prose journalistique pose la question de la réception. À partir de la liste formalisée par Henri Jourdan qui retrace la genèse de *La Grande Peur des bien-pensants*, Joseph Jurt identifie différents groupes de récepteurs : les conférences s'adressent en premier lieu au public de l'Action française, avec un sous-groupe constitué par les plus jeunes adhérents. Les extraits soumis par Bernanos à la presse touchent plus largement la droite conservatrice. Pierrette Renard ajoute<sup>29</sup> que l'auteur s'adresse presque exclusivement aux étudiants, dans ses deux premières conférences comme dans ses textes originaux. Les destinataires réels ou potentiels, tels qu'ils sont projetés par l'orateur, confèrent un statut à l'œuvre : d'un groupe restreint et fermé, on passe avec l'essai à un lectorat étendu et plus diversifié. Les articles et les conférences ne possèdent pas, à première vue, la même valeur que le texte achevé du fait de leur caractère circonstanciel. Ils répondent à une situation donnée et s'adressent initialement à des destinataires identifiés pour lesquels un certain type de dispositif argumentatif est mis en place. Cependant, dans la mesure où l'on retrouve dans ces articles et conférences des thèmes que Bernanos ne cesse ensuite de poursuivre, on peut admettre qu'ils possèdent une valeur littéraire. C'est ce qu'on observe pour l'introduction de la *Grande Peur*.

Dans son étude intitulée « Vers une édition critique de l'Introduction de *La Grande Peur des bien-pensants* de Georges Bernanos », Jean-Claude Polet en dénombre quatre versions, qui correspondent à l'« Introduction » dans l'édition originale<sup>30</sup> ainsi que dans celle de la Pléiade. Ces différents établissements du texte sont : « La Jeunesse d'Édouard Drumont » (article publié le 29 novembre 1930 dans *La Revue hebdomadaire*<sup>31</sup>) ; une publication du vendredi 28 novembre parue dans *La Revue catholique des idées et des faits*<sup>32</sup> ; l'édition originale

---

<sup>29</sup> P. Renard, « Les *Écrits de combat* et la controverse sur la modernité » in *Bernanos et la modernité*, textes réunis par Michel Estève, Paris – Caen, études bernanosiennes 21, La revue des lettres modernes, lettres modernes Minard, 1998, p.73 à 144. Selon Pierrette Renard, le « destinataire » de *La Grande Peur* est « la jeune génération d'Action française et néo-royaliste des années Trente [...] » p. 103.

<sup>30</sup> J.-C. Polet, « Vers une édition critique de l'Introduction de *La Grande Peur des bien-pensants* de Georges Bernanos », Les lettres romanes, Université catholique de Louvain, Tome XLIV, n°1-2, février-mai 1990, p. 100. L'analyse de Jean-Claude Polet porte sur le passage qui va de « J'écris ce livre pour moi, et pour vous [...] » à « [...] pour nous réveiller en vous » et qui correspond, dans la Pléiade, aux pages 45 à 60.

<sup>31</sup> *Op. cit.*

<sup>32</sup> *Op. cit.*

de la *Grande Peur* dont l'achevé d'imprimer porte la date du 17 février 1931<sup>33</sup> et enfin le texte de la Bibliothèque de la Pléiade. Jean-Claude Polet attribue une lettre à chaque version ; « a » correspond à la version de *La Revue catholique des idées et des faits* (qu'il prend comme étalon de référence), « b » à celle de *La Revue hebdomadaire*, « c » à l'édition originale et « d » à celle de la Bibliothèque de la Pléiade<sup>34</sup>. Les changements les plus notables, en particulier entre « a » et « d », concernent la typographie, la ponctuation, la mise en page mais aussi le style de l'auteur : Bernanos passe par exemple de l'article partitif à l'article indéfini et supprime, ajoute ou réécrit des syntagmes. Jean-Claude Polet observe, dans l'échelonnement des publications, un infléchissement du côté de l'écrit : « On pourrait voir aussi, dans les différences de division du texte, les traces d'une emprise progressive de l'articulation logique de l'écrit sur les nécessités de l'éloquence<sup>35</sup>. » Conçu initialement comme une conférence sur Drumont, le texte bernanosien se transforme au gré des ajouts successifs, jusqu'à devenir un ouvrage à part entière. Cet abandon de l'oralité se remarque dans le traitement de l'adjectif « fâabuleux ». Présent dans la version « a », il se trouve corrigé en « fabuleux » dans la version originale, « c », et dans celle de la Pléiade :

(46) On croit l'entendre — « Ce Drumont, tout de même... cher ami... c'est fabuleux... »

Dans la version de *La Revue catholique des idées et des faits*, l'accent circonflexe ouvre, sur le plan phonétique, le [a] qui devient [ɑ]. Le redoublement humoristique de cette voyelle tend à restituer une particularité dans la prononciation d'Édouard Drumont. Remarquons que l'identité de l'énonciateur est trouble : il semble que le narrateur parle de Drumont mais le verbe de parole, suivi du tiret, qui introduit la citation, présente une voix narrative distincte du personnage. Le démonstratif à valeur déictique « ce » qui accompagne le nom opère une mise à distance. Peut-être, malgré les indices syntaxiques et les signes typographiques, est-ce un narrateur, ou un autre personnage, qui prend en charge la citation et qui marque une distance ironique vis-à-vis du fondateur de la *Libre Parole*. Dans l'hypothèse où il s'agit de Drumont, cette notation relève de l'ordre documentaire et mémoriel, effectuée sur un mode enjoué et légèrement ironique. L'allure de la prose journalistique apparaît ainsi plus orale que celle du texte publié en volume mais, dès cet article, le texte est placé sous le signe de l'indécidable.

---

<sup>33</sup> J.-C. Polet, *ibid.*

<sup>34</sup> J.-C. Polet, *ibid.*, p. 101, note 7.

<sup>35</sup> J.-C. Polet, *ibid.*, p. 120.

Bernanos effectue des coupes importantes quand la ligne éditoriale du journal se prête mal au contenu de son article. Ainsi il s'autocensure dans la *Revue hebdomadaire* où les éléments susceptibles de heurter ou de choquer les lecteurs conservateurs sont retirés. Ces suppressions portent sur les effets de langue, les références à l'actualité ou les anecdotes trop crues<sup>36</sup>.

Pour le reste de la *Grande Peur*, Henri Giordan cité complété par Joseph Jurt dans la « Notice » de *La Grande Peur des bien-pensants*<sup>37</sup>, identifie onze textes (conférences ou articles) qui constitueraient les « versions préoriginales<sup>38</sup> ». Les conférences « Un clerc qui n'a pas trahi : Édouard Drumont » (conférence du 25 février 1929), dont on ignore le contenu exact, et « Une victoire muette<sup>39</sup> » (conférence du 9 avril 1929) forment, selon Jean-Claude Polet, une esquisse des éditions pré-originales. Contrairement à Henri Giordan et Joseph Jurt, dont il convient de préciser le classement, Jean-Claude Polet n'intègre pas ces discours aux variantes de l'introduction. Le statut de ces écrits est, en effet, différent : ce sont des conférences dont, pour la première, nous n'avons pas le texte. De plus, il ne s'agit pas à proprement parler d'introduction. « Une victoire muette » possède sa propre cohérence et sa logique interne : cet article n'est pas destiné à marquer le début d'un ouvrage. Bernanos relate l'hommage rendu au maréchal Foch dont le cercueil est porté de Notre-Dame aux Invalides. Les anciens soldats qui l'accompagnent ne revendiquent pas une victoire, accaparée par les hommes de pouvoir qui en feront un instrument de répression à l'égard des vaincus. La victoire signe en réalité la faillite de la France, elle s'est soldée par un nombre incalculable de morts : (1144) « [...] l'occasion avait été manquée, mais la mort, elle, n'avait pas manqué le Vainqueur. » La même organisation syntaxique apparaît dans *La Grande Peur des bien-pensants* : (326) « Nous aurons peut-être raté la guerre, raté la paix, mais vous, nous ne vous avons pas ratés. » La première citation présente un rythme binaire ; celle de la *Grande Peur* possède un rythme ternaire. Dans les deux cas, le « mais » marque un infléchissement et introduit une relance par la rupture et l'intensification. Ces deux occurrences sont dominées par la figure de l'antanaclase (qui consiste à reprendre le même mot en lui conférant un sens différent) : le premier « manquer », comme les deux premiers « rater », marquent l'échec de l'entreprise guerrière et celle de la pacification. L'ultime « rater » ne porte plus sur des buts et des entités (la guerre et la paix) mais sur des

---

<sup>36</sup> On se reportera à la liste établie par Jean-Claude Polet dans « Vers une édition critique de l'*Introduction* de *La Grande Peur des bien-pensants* de Georges Bernanos », *Les lettres romanes*, Université catholique de Louvain, Tome XLIV, n°1-2, février-mai 1990, p. 120 à 121.

<sup>37</sup> In *EECI*, p. 1369 à 1370.

<sup>38</sup> J. Jurt, « Notice » de *La Grande Peur des bien-pensants* in *EECI*, p. 1369.

<sup>39</sup> Reproduit dans *EECI*, p. 1141.

personnes et ressortit cette fois à une langue familière. Il s'agit par l'écriture de toucher un public formé de la jeune génération qui ne se sent pas concerné par ces conflits. Bernanos conteste le nouvel ordre mondial formé par les dirigeants et apostrophe les jeunes gens afin qu'ils ne tournent pas en dérision la génération précédente, bien qu'elle les ait fait advenir dans un monde inquiétant. La paix que les plus jeunes ont reçue en partage paraît dérisoire et compromise : la méditation sur la guerre ne s'est pas transmise.

Outre « Un clerc qui n'a pas trahi : Édouard Drumont » et « Une victoire muette », les écrits dont on retrouve des traces plus ou moins marquées dans l'édition définitive sont<sup>40</sup> : « Édouard Drumont » (conférence du 28 mai 1929), « Hommage au marquis de Morès » (article paru le 1<sup>er</sup> juin 1929) (le titre de l'article, tel qu'il figure dans l'édition de la Pléiade, est : « Un émouvant hommage à la mémoire du marquis de Morès »), « Discours aux étudiants d'Action française » (conférence du 11 décembre 1929 ; publication du texte dans *L'Étudiant français* en décembre 1929), « La Commune » (conférence du 28 février 1930) (dans la Pléiade : « La Commune de 1871 »), « Le Gouvernement de l'ordre moral ou la restauration manquée » (article publié en juin-juillet 1930), « La Jeunesse d'Édouard Drumont » (qui contient plusieurs articles), « Le Temps d'Édouard Drumont » (article du 15 décembre 1930), « Un duel » (article du 23 octobre 1930), « Le Témoin de la race » (article du 4 janvier 1931) et « Un témoin de la race. Conclusion » (article publié en janvier 1930 puis en février 1931). Bernanos reproduit ces articles dans *La Grande Peur des bien-pensants* généralement sans y apporter de changement. Les trois conférences et l'article qui présentent des différences notables avec le texte de *La Grande Peur des bien-pensants* sont reproduits dans l'édition de la Pléiade. Il s'agit de : (1141) « Une victoire muette », (1153) « Édouard Drumont », (1174) « Un émouvant hommage à la mémoire du marquis de Morès » et (1187) « La Commune de 1871 ». Les autres textes sont, semble-t-il, identiques à la version de la Pléiade.

Dans « Édouard Drumont » Bernanos présente l'état de la France lors de la publication de *La France juive*, à l'époque de Sedan et de la Commune. Il dessine parallèlement un autre ordre chronologique avec les débuts littéraires et politiques d'Édouard Drumont. Dans « Un émouvant hommage à la mémoire du marquis de Morès », Bernanos commente l'hommage rendu par la duchesse d'Aoste à la mémoire de celui-ci. L'auteur rappelle le rôle joué par le marquis dans les ligues antisémites de Drumont.

---

<sup>40</sup> Nous reprenons en partie le classement d'Henri Giordan et Joseph Jurt, auquel nous adjoignons le « Discours aux étudiants d'Action française », conférence du 11 décembre 1929, reproduit pp. 1178 à 1180 in *EECI*.

Les articles sont marqués par la figure du lecteur et de l'auditeur, rendue visible par les apostrophes. Bernanos s'adresse de façon directe à un public familier de l'Action Française et de la droite traditionaliste comme dans « La Commune de 1871<sup>41</sup> » où il apostrophe l'auditoire : (1187) « Je vais vous parler de la Commune. » Les marques d'oralité sont visibles dans les interpellations : (1187) « Êtes-vous un auditoire facile ?... J'espère bien que non. » La réussite de l'exposé réside dans l'exigence intellectuelle manifestée par les auditeurs : cette qualité requiert de l'orateur qu'il se montre le plus juste et le plus doué possible. Dans cette mise en scène de la parole produite par les questions rhétoriques, Bernanos propose aux destinataires d'Action française une méditation sur la République et sur la guerre civile. Il vante la rigueur de leurs analyses dans une formule de récapitulation qui a une valeur de confirmation : (1187) « Donc, vous n'êtes pas, grâce à Dieu ! un auditoire facile. » L'accent est mis sur la communion d'esprit qui règne entre ceux qui partagent les mêmes qualités, dont sont exclus les hétérodoxes qui manquent d'exigence : (1187) « Un certain nombre de niais, et qui se disent parfois des nôtres, préfèrent à cette attitude fatigante, à ce patriotisme actif, les béatitudes du servilisme intellectuel. » Cependant, Bernanos crée de nouvelles catégories de destinataires : il incombe aux royalistes de lutter contre l'ordre. De la part d'un véritable royaliste il paraît impensable d'admirer un homme tel qu'Adolphe Thiers, ou de se joindre au reste des conservateurs. Bernanos interpelle à ce propos ses pairs : (1193) « Non, messieurs, un royaliste français ne saurait oublier ce que l'insurrection de 1871 rencontra. » Cette adresse n'est pas anodine : après la guerre, Bernanos reproche à Maurras de s'être détourné du royalisme et de se dévoyer dans l'opportunisme républicain. Bien qu'il appartienne encore à l'organisation, Bernanos maintient fermement son indépendance face au « maître » Maurras. L'orateur s'adresse également à ses camarades, compagnons d'armes qui ont vu la mort et connaissent la valeur d'une existence : (1206) « La génération à laquelle la plupart d'entre nous appartenent ne professe pas pour la vie humaine l'idolâtrie hypocrite de certains de ses aînés. » Bernanos déclare en effet que la répression de la Commune a été (1206) « atroce » : il garantit, parce qu'il connaît la mort, qu'il est qualifié pour évaluer le degré de sauvagerie atteint à cette occasion. Il nie à deux reprises donner un « cours d'histoire<sup>42</sup> » et s'oppose au pédantisme ainsi qu'à l'ordre scolaire du discours, afin de dresser un tableau vivant et imagé des événements : (1199) « Nous ne prendrons pas les faits un par un dans leur ordre chronologique, car la soirée n'y suffirait pas. [...] Mieux vaut sans doute, par quelques brusques raccourcis, essayer de prendre la mesure de l'ensemble et de faire

---

<sup>41</sup> (1187).

<sup>42</sup> (1188) et (1196).

le point. » Le discours suit un cours erratique et fait surgir les actions devant l'auditoire ; ainsi suscitent-elles son attention. Les principaux éléments traités par Bernanos dans son essai se retrouvent déjà en grand nombre dans les articles et les conférences antérieurs à la publication de celui-ci.

## 2. *Le Journal de la guerre d'Espagne*

Aux Baléares, Bernanos relate sous forme de chroniques destinées à l'hebdomadaire catholique *Sept* les événements dont il est témoin. D'après l'édition d'Albert Béguin, il s'agit d'une série de huit articles datés du 26 mai 1936 (pour le premier) au 18 janvier 1937 (pour la conclusion) : ce dernier ne sera pas publié dans le journal. Nous nous référons à l'ordonnement proposé par Béguin à partir duquel celui-ci crée *Le Journal de la guerre d'Espagne*, reproduit des pages 1423 à 1450 dans l'édition de la Pléiade. Le premier article prend la forme d'une réponse ouverte à « M. Daniel-Rops ». Bernanos enrichit la réponse qu'il a faite à l'auteur dans une première livraison : la faute de la guerre civile n'incombe pas seulement aux (1426) « classes dirigeantes espagnoles » mais aux partis catholiques en général. Dès le début de son séjour, Bernanos dénonce la compromission de l'Église avec les nationalistes espagnols. Le rappel de ce dévoiement revient de façon récurrente dans les *Grands cimetières* ; il constitue le cœur de l'argumentaire de Bernanos contre les conservateurs et la droite (c'est le cas de l'article « II » où l'auteur rappelle que Drumont, lui aussi, critiquait la naïveté et la sottise des catholiques). À deux reprises, dans le troisième article, Georges Bernanos renouvelle son désir de ne pas entrer trop avant dans la guerre civile : (1430) « J'ai écrit le moins possible sur les affaires d'Espagne. » puis au début du deuxième paragraphe : (1430) « Je n'ai pas écrit sur les affaires d'Espagne, parce que je les vois de trop près ». Les *Grands cimetières* conserve une trace de ce refus initial car la guerre civile est traitée tardivement dans le cours du texte. L'essayiste souhaite prendre de la distance avec les événements pour mieux les décrire, comme il le fait ensuite en France où il choisit de rédiger son essai. Néanmoins, malgré cette protestation, Bernanos tente de comprendre ce qui, dans le (1442) « tempérament espagnol » a provoqué l'embrassement. Les articles présentent une même dénonciation de la violence et de l'aveuglement religieux : la foi d'un grand nombre est dévoyée. En Espagne, elle ne relève plus que de la superstition et d'une crainte excessive de Dieu. Cette peur rend les hommes esclaves et les pousse à

commettre les pires atrocités ; ils acceptent avec reconnaissance de nouveaux maîtres politiques qui les rassurent :

(1439 – 1440) Mais si le doute, comme le spectre de la lumière, a ses divisions de l'infrarouge à l'ultra-violet, la région familière aux gens d'ici serait celle qui va de l'inquiétude à l'angoisse. Le caractère anxieux de la foi espagnole me paraît justifier pleinement les vues de Lénine sur ce peuple extraordinaire. Nous autres, Français - qu'on le déplore ou non, qu'importe ! - nous n'avons pas peur de Dieu.

Les combats revêtent une dimension métaphysique ; non que Satan soit à l'œuvre aux Baléares, mais Bernanos fait l'observation que l'être humain, dont la foi s'est engloutie, entre dans des raffinements de haine. Bernanos met en garde contre l'ampleur de la guerre civile : les massacres annoncent des conflits, favorisés par les moyens de la science moderne, de plus grande ampleur,

Dans *Les Grands cimetières sous la lune*, Bernanos reprend et développe plusieurs points qu'il a abordés dans des articles rédigés peu après *La Grande Peur des bien-pensants*. Dans « Une victoire muette », il écrit : (1143) « [...] seulement, je ne regarde pas pour regarder, je regarde pour comprendre, c'est-à-dire pour tâcher d'aimer car qui peut aimer sans comprendre ? » Il formule une nouvelle fois sur le mode assertif cette exigence morale dans *Les Grands cimetières sous la lune* : (371) « J'essaie de comprendre. Je crois que je m'efforce d'aimer. » Dans l'écriture essayistique, le discours tâtonne et s'exhibe avec la première personne et traduit chez Bernanos un effort de la pensée pour pénétrer les faits à la lumière de la charité. Il reformule une nouvelle fois le contrat moral qu'il s'est fixé :

(403) Ceux-là seuls m'importent. Je ne dédaigne pas les autres. Bien loin de les dédaigner, je souhaiterais mieux les comprendre, car comprendre c'est déjà aimer.

La tentative de l'essayiste pour « comprendre » l'ordre du monde porte aussi bien sur les événements qui l'émaillent que sur les êtres qui le peuplent. D'articles en essais, l'essayiste répète inlassablement ce qui lui tient à cœur et tente ainsi de se forger un regard acéré et sans complaisance. Le travail originel constitué par les prépublications modifie ainsi le statut de l'auteur, comme l'explique Irène Langlet :



Les révisions des textes comptent pour beaucoup dans la construction de cette posture ; l'intention créatrice y est encore moins visible qu'ailleurs, et l'on peut en prendre pour indice la fréquence des textes d'abord publiés sous forme d'articles et ensuite seulement republiés en tant qu'essais, en recueils<sup>43</sup>.

Bernanos assimile et transforme la prose journalistique à des fins littéraires : le genre de l'essai bernanosien procède ainsi d'un habile tissage de textes. La parole de l'essayiste se fonde sur le retour de ce qui a déjà été dit : les prépublications, qui constituent une première étape du texte, créent un redoublement de celui-ci sur lui-même. Les différentes versions ne s'excluent pas mais s'enrichissent mutuellement. Le texte en volume marque moins un état définitif du travail qu'un certain moment de la pensée : l'essai suit un cours erratique au cours duquel l'écrivain ne cesse de revenir sur ses propos et renvoie aux articles et conférences par lesquels Bernanos essaie d'accéder à une forme de vérité.

## B. De *La Grande Peur des bien-pensants* aux *Grands Cimetières sous la lune* : du pamphlet à l'essai ?

### 1. D'Édouard Drumont à la dénonciation du franquisme : rupture ou continuité ?

À la fin de la guerre, Bernanos refuse de reprendre sa charge de journaliste sous la tutelle de l'Action française. Il critique le nouveau programme de l'organisation qui abandonne, selon lui, l'idée d'une restauration monarchique au profit du parlementarisme (l'Action française cherche en effet à faire élire ses militants à l'occasion d'élections) ; il plaisante également l'embourgeoisement du parti maurrassien :

Je me suis donné à l'Action française à un âge où l'idée abstraite et le sentiment font un mélange explosif. J'ai été pénétré jusqu'aux moelles, beaucoup plus profondément que ces Messieurs ne le croient sans doute. [...] Il tombe sous le sens qu'après avoir été un instrument de conquête, la

---

<sup>43</sup> I. Langlet, *ibid.*, p. 229.

Ligue obéit à une loi historique en organisant ce qu'elle a conquis. On la voit devenir un état qui, pour assurer son avenir, substituera légitimement aux cadres de sa petite armée une hiérarchie de fonctionnaires<sup>44</sup>.

La « ligue » désigne l'Action française dirigée par Maurras. Bernanos lui adresse sa démission mais réintègre l'organisation en août 1926. Non qu'il se soit converti à la nouvelle ligne du parti : il souhaite plutôt clairement marquer sa désapprobation face à la condamnation émise par le Vatican et prend position à cet effet dans la presse. *La Grande Peur* paraît le 15 avril 1931 dans ce moment de crise car les tensions avec Maurras demeurent vives : « Jusqu'en septembre 1932, [Bernanos se dépense] en faveur de l'Action française, multipliant articles et conférences, mais, dès le second semestre 1931, plusieurs indices laissent entrevoir une certaine lassitude<sup>45</sup>. » Cette fatigue se révèle notamment dans la décision prise par Bernanos de collaborer à la revue *Réaction*, orientée à droite mais qui refuse le nationalisme.

Alors que Bernanos collabore au *Figaro* depuis le mois de novembre 1931, son propriétaire, François Coty, est la cible des attaques de l'Action Française en avril 1932. L'écrivain décide de prendre sa défense et, le 15 mai 1932, Maurras publie en guise de réponse un « Adieu » qui signe la rupture définitive. Les sentiments de Bernanos à l'égard de l'Action française ont donc souvent été contrastés.

Les contemporains tracent une frontière nette entre l'un et l'autre essai. D'après la réception, *Les Grands cimetières sous la lune* marquent une rupture avec l'essai précédent, en particulier sur le plan des idées politiques. L'Action française s'est, quant à elle, évidemment montrée sensible à l'inspiration maurrassienne de *La Grande Peur* : l'essai reçoit un accueil enthousiaste dans les colonnes littéraires du périodique. À l'inverse, la sortie des *Grands cimetières* éveille la bienveillance de la presse de gauche qui loue les déclarations de Bernanos en faveur du peuple, tandis que la presse d'extrême-droite oscille entre le mépris et le silence haineux (chez *L'Action française*) : Bernanos est définitivement reçu comme un traître à la cause de Maurras.

*La Grande Peur des bien-pensants* présente un Bernanos encore attaché au nationalisme proposé par la Ligue. Il vante les talents littéraires de Léon Daudet et de Maurras, envers lequel

---

<sup>44</sup> *Combat pour la vérité*, lettre citée par J.-L. Bernanos, *Georges Bernanos à la merci des passants*, Paris, Plon, 1986, p. 158.

<sup>45</sup> *Op. cit.*, p. 233.

il exprime sa gratitude pour le renouveau national entrepris par l'organisation. Il met ainsi l'accent sur la noblesse de son entreprise politique qui adopte une orientation royaliste, anti-républicaine et anti-démocratique. Néanmoins, Maurras peut-il se mesurer au directeur de *La Libre Parole* ? Bernanos replace Drumont dans l'histoire de la Réaction et de la « contre-révolution, où le polémiste marque un jalon ; il confronte finement les figures des deux « Maîtres » :

(96) Encore le destin de Maurras a-t-il ce développement harmonieux qui, de la fondation de l'École romane à celle de l'Action française, et de la fondation de l'Action française à la prodigieuse entreprise de redressement national, poursuivie sans trêve, sans merci, avec une incroyable, une effrayante faculté d'espérer contre tous et contre tout, permet d'en dessiner la courbe. Au lieu que celui de Drumont n'est qu'une apparition fulgurante entre deux zones obscures. [...] Si l'on veut entendre une telle œuvre, il faut tâcher de la replacer sans parti pris, sans violence, dans le courant des faits, des idées, des impressions, des étonnements et des colères, où elle s'est insensiblement formée avant que de paraître au jour.

Le Comité d'Action Française est créé en 1898 par Maurice Pujo et Henri Vaugois. Ils lancent la revue de l'organisation un an plus tard, juste avant le procès en révision d'Alfred Dreyfus. Bernanos retrace la formation intellectuelle de Maurras, depuis son investissement dans le symbolisme, jusqu'à son article « Enquête sur la monarchie » de 1900 qui forme la politique du Comité. C'est en 1905 que Maurras prend la tête du mouvement. À côté du bel ordonnancement présenté par celui-ci, Drumont suit des chemins tortueux que seule une conscience lucide, celle de l'essayiste, peut restituer. Pendant l'Affaire Dreyfus, alors que Drumont adopte une politique active et militante, celle de Maurras se caractérise par son côté méditatif :

(281) Tandis qu'un Maurras, avec la patience du plus haut génie, et comme avec une espèce de sainteté, s'emploiera des années, humblement, à convaincre quelques disciples de l'impuissance du régime démocratique et républicain à défendre « les secrets de l'État, les sentences de la justice et les intérêts supérieurs de l'armée », Drumont, lui, ne pense qu'à faire sentir à chaque Français ses chaînes et sa honte : « Mes amis, répétait-il à ses collaborateurs, mettons-leur le feu au ventre. »

L'État se trouve au cœur du système politique de Maurras contrairement à Drumont qui place l'homme en son centre. L'action de Maurras, sans être inefficace, paraît assez faible ; l'auteur

minimise l'efficacité du travail de l'Action française par un effet de sourdine, sensible au début du texte où les quantités sont faibles et atténuées avec les compléments et l'adverbe « humblement » : seuls « quelques disciples » se trouvent convaincus. Drumont, au contraire, apparaît comme un homme d'action : il est le sujet d'une période courte dont la cadence rapide confère à son portrait une grande énergie. Le directeur de la *Libre Parole* cherche à convaincre et à saisir les foules. Bernanos marque d'ailleurs discrètement son désaccord avec Charles Maurras à propos de l'œuvre de Drumont. Il commente ainsi un éloge de Léon Daudet : (328) « C'est en vain qu'un Maurras lui [Drumont] reproche de ne pas conclure. » Grâce à lui, Bernanos prend légèrement ses distances à l'égard du « maître » de l'Action française. Dans sa biographie consacrée à Édouard Drumont, Grégoire Kauffmann souligne ce procédé :

Au sein même de l'Action française, la mémoire de Drumont donne lieu à des tentatives d'instrumentalisation dont *La Grande Peur des bien-pensants* de Bernanos constitue le meilleur exemple. Maurras le théoricien, le disciple de Comte, Maurras le catholique de raison rebelle aux lumières de la foi, contre Drumont le prophète, l'homme marqué par l'appel du surnaturel, l'être prédestiné, Drumont le voyant. [...] Les incantations crépusculaires de Drumont font écho à l'âpre mélancolie bernanosienne, à son admiration pour les saints et les "prophètes humiliés", à la foi du Bernanos chrétien rêvant du temps de Bayard, et qui finira par reprocher à Maurras son "modernisme"<sup>46</sup> ».

Dans l'article « De Luther à Gribouille<sup>47</sup> » (postérieur à *La Grande Peur de bien-pensants*) Bernanos se moque de Charles Maurras et récuse l'idée selon laquelle ses propres ouvrages auraient subi une influence maurrassienne : (1295) « Nous venons d'écrire, M. Maurras et moi, un nouveau chapitre de *La Grande Peur des bien-pensants*. Ce ne sera pas le dernier, j'espère. » Il accuse Maurras d'avoir créé une nouvelle école de la bien-pensance : (1296) « M. Maurras est resté un homme d'Église, un dominicain du XIII<sup>e</sup> siècle. Devant l'obstacle, qu'il hait d'une haine enflammée, sa réaction naturelle n'est que d'excommunier, de maudire. » La tribune journalistique assure un prolongement à la *Grande Peur*. L'essai devient, comme l'article de presse, un outil d'investigation qui a pour but de mettre au jour les faux-semblants et l'hypocrisie. L'écriture qui prend place dans les revues, même si elle intervient après la publication de vo-

---

<sup>46</sup> G. Kauffmann, *ibid.*, p. 456.

<sup>47</sup> (1295).

lumes, reste un instrument au service de la vérité et du combat des idées. Au moment où Bernanos se trouve frappé d'anathème, l'essai favorise l'émancipation de l'écrivain à l'égard des écoles et en particulier l'école maurrassienne. C'est ce qu'on observe dans *Les Grands cimetières sous la lune*, où Bernanos porte une charge contre Maurras :

(402) Nul de ceux qui jadis l'honorèrent [Maurras], ne saurait le voir aujourd'hui sans tristesse reprendre les thèmes les plus usés de l'Ordre Moral, parler la langue des hommes du Seize Mai. La faiblesse des grands raisonneurs a toujours été de croire à l'opinion moyenne et d'espérer la séduire. Mais c'est elle qui finalement les dévore. Je crains d'ailleurs que M. Maurras ne soit encore au seuil de la vieillesse dupe de prétendues supériorités sociales dont la pire imposture est de se prétendre solidaire de l'ancienne France, alors qu'elles n'en sont que les déchets, déchets que le vigoureux organisme eût jadis, sans doute, éliminés à mesure.

À partir des événements qu'il traite déjà dans la *Grande Peur*, Bernanos accuse Maurras de s'être englouti dans l'opportunisme politique : le soutien de celui-ci à Franco en est un exemple éminent. Bernanos conçoit ainsi *Les Grands cimetières sous la lune* comme la suite naturelle de son précédent ouvrage :

(404) J'écris ces nouveaux chapitres de « La Grande-Peur » non par plaisir, ni même par goût, mais parce que le temps est sans doute venu de l'écrire, car je ne prétends pas gouverner ma vie.

Bien qu'il introduise des différences notables entre les deux essais, l'auteur met l'accent sur leur continuité. La phrase inaugurale des *Grands cimetières* est ainsi une citation tirée de la *Grande Peur* :

(357) « J'ai juré de vous émouvoir, d'amitié ou de colère, qu'importe ! » C'est ainsi que je parlais jadis, au temps de *La Grande Peur*, il y a sept longues années. À présent je ne me soucie plus beaucoup d'émouvoir, du moins de colère.

Les objets soumis aux imprécations de l'auteur demeurent inchangés mais les ressorts émotionnels sur lesquels repose l'argumentation ont évolué, du fait d'événements qui ont rendu l'écrivain plus lucide.

L'élément fédérateur des deux essais est le personnage de Drumont : il est celui qui se dresse contre les « Bien-Pensants » et l'Ordre. Au vu du nombre d'articles dans lesquels il est mentionné, ce personnage semble traduire chez Bernanos des problèmes contemporains. Pour la *Grande Peur*, Henri Giordan explique : « en présentant Drumont, Bernanos livre aux jeunes “le moyen de renouer avec l'histoire vivante de la France, à travers l'héroïsme des héros de 1914-1918 par-delà l'imposture de l'après-guerre<sup>48</sup>” ». Drumont, victime de la médiocrité des hommes, devient le héros des plus jeunes, déçus par le monde qu'on leur propose. Le projet biographique initial revêt une forme plus générale. Alors que Bernanos manifeste encore son désir de dresser l'histoire de Drumont à l'occasion d'« Une victoire muette » : (1147) « Le vieux maître Drumont, dont j'essaie de retracer en ce moment la forte vie [...] », il ne compte plus seulement tresser une couronne de lauriers à Drumont au moment de la *Grande Peur*. Joseph Jurt, explique : « la biographie du maître de l'antisémitisme s'est changée en une histoire contemporaine vue sous le signe de la démission de la bourgeoisie<sup>49</sup>. » Dans son discours aux étudiants d'Action française, Bernanos évoque son travail d'écrivain : (1178) « Or, c'est cette part qu'il faut défendre, je l'ai sentie avec une force poignante au cours de ces derniers mois, tandis qu'en écrivant ma *Vie de Drumont* je repassai de 1875 à 1910 l'histoire de ce demi-siècle qui est l'histoire des déceptions du cœur français. » On remarque donc que *La Grande Peur des bien-pensants* marque une évolution par rapport au projet initial. L'auteur s'abstrait de la simple biographie pour traiter plus largement des thèmes personnels, en particulier la situation politique de la France. L'histoire demeure omniprésente et dépasse la simple destinée individuelle de Drumont. Selon Pierrette Renard, celui-ci devient l'interprète de Bernanos ; il traduit les sentiments que nourrit l'auteur à l'égard de son époque. Bien qu'il se conforme à une trame chronologique, Bernanos ne respecte pas la véracité et l'objectivité qui conditionnent le récit biographique. Seulement, comment comprendre que Drumont réapparaisse dans *Les Grands cimetières sous la lune* qui marquent un tournant dans l'engagement politique du romancier ? Bernanos est-il prisonnier de son aveuglement envers son « maître » et, comme l'écrit Grégoire Kauffmann, « [enfermé] dans une position intenable<sup>50</sup> » ? On a du mal à comprendre que cette fascination persiste, au moment même où Bernanos s'engage contre les dictatures.

---

<sup>48</sup> Henri Giordan cité par Joseph Jurt in « Notice » de « La Grande Peur des bien-pensants » in *EECI* p. 1374 à 1375.

<sup>49</sup> J. Jurt, « Notice » de *La Grande Peur des bien-pensants* in *EECI*, p. 1377.

<sup>50</sup> G. Kauffmann, *ibid.*, p. 463.

L'auteur rappelle toutefois que, dès les Camelots du Roi, il s'est montré favorable au syndicalisme et aux mouvements prolétariens (Bernanos faisait effectivement partie du « cercle Proudhon ») :

(386) À la Santé, où nous faisons des séjours, nous partageons fraternellement nos provisions avec les terrassiers, nous chantions ensemble tour à tour : *Vive Henri IV* ou *L'Internationale*. Drumont vivait encore à ce moment-là, et il n'y a pas une ligne de ce livre qu'il ne pourrait signer de sa main, de sa noble main, si du moins je méritais cet honneur. J'ai donc le droit de rire au nez des étourdis qui m'accuseraient d'avoir changé. Ce sont eux qui ont changé. Je ne les reconnais plus. Ils peuvent d'ailleurs changer sans risques, les témoins irrécusables sont presque tous sous la terre, et Dieu sait s'ils les font parler, les morts. Quel bruit de volière !

Son argumentation s'appuie sur un changement de point de vue : les modifications qu'on croit noter chez lui proviennent en réalité de ceux qui ont trahi leurs idéaux. Les répétitions assurent une progression : Bernanos renverse la proposition en substituant ses accusateurs à lui-même et assure qu'il est resté fidèle à sa vérité. La cohérence d'ensemble est assurée par la fraternité ouvrière et par Drumont. Une complicité s'établit entre le royalisme et la gauche ouvrière : les deux camps politiques partagent une vision commune du monde. Déjà, dans la *Grande Peur*, au chapitre consacré à la Commune, « Au régime de la viande crue », Bernanos se place aux côtés de Drumont avec les insurgés et contre le gouvernement. Il se rappelle d'ailleurs sa lecture de jeune garçon, qui l'a tant marqué :

(405) Lorsque, dans ma treizième année, je lisais pour la première fois *La France juive*, le livre de mon maître — si sage et si jeune à la fois, d'une jeunesse éternelle, d'une jeunesse religieuse, la seule capable de retentir au cœur des enfants — m'a découvert l'injustice, au sens exact du mot, non pas l'Injustice abstraite des moralistes et des philosophes, mais l'injustice elle-même toute vivante, avec son regard glacé.

Cet exercice fondateur lui dévoile une conscience et un monde. Dans l'acte de lecture se forme une expérience concrète du réel. L'injustice n'est pas une essence mais une réalité qui s'incarne et que l'enfant a appréhendé.

Le recours à la fiction offre un moyen de comprendre la fascination de Bernanos à l'endroit du pamphlétaire : Drumont participe d'un imaginaire bernanosien dans lequel le combat

des idées, mais aussi la solitude et l'oubli tiennent une grande place. Drumont se transforme en génie incompris et solitaire dont le prophétisme égale celui des désespérés lucides du XIX<sup>e</sup> ; il rappelle également les personnages fictifs qui font l'expérience du désespoir, comme l'abbé Donissan, le curé d'Ambricourt ou encore le curé de Fenouille. Le Drumont des essais est contaminé par la subjectivité du narrateur, ce qui montre combien la fiction occupe une grande place dans ce genre. L'auteur réinterprète la pensée de son « maître » et la fait correspondre à ses propres vues. Le traitement littéraire réservé à Édouard Drumont se trouve conditionné par la poétique personnelle de l'auteur. Pour traiter son personnage, Bernanos se réfère à un code de valeurs qui comprend la fidélité et l'honneur qu'on se doit à soi-même : c'est dans ce système qu'il faut entendre son exploitation de Drumont.

Qu'il fasse ou non preuve de mauvaise foi quand il assure ne pas avoir changé d'opinions, Bernanos manifeste toutefois une grande liberté face aux écoles et aux maîtres. La différence entre nos deux livres ne concerne pas leur nature car Bernanos abandonne rapidement l'idée d'écrire une simple biographie d'Édouard Drumont. Dans les deux cas, il s'agit bien d'essais. On peut néanmoins établir une distinction de degré entre l'un et l'autre dans la polémique.

## 2. Discours agonique et stratégies pamphlétaires

Dans *La Grande Peur des bien-pensants*, Bernanos conserve de ses articles originaux l'histoire politique de la France et la lutte qu'a mené, selon lui, Drumont contre le pouvoir en place. Le destinataire est nettement visible dans les conférences mais sa présence se trouve estompé dans l'essai. Il maintient néanmoins les adresses initiales et finales aux « jeunes gens français » qui n'ont pas connu la guerre, grâce auxquelles il espère réveiller les consciences endormies. Par ce biais, Bernanos donne une orientation pamphlétaire à son ouvrage : il conçoit sa démonstration comme un combat.

Dans *La parole pamphlétaire. Typologie des discours modernes* Marc Angenot analyse les caractéristiques de ce mode. Le pamphlet est voué à être dépassé<sup>51</sup> : il demeure obscur si les allusions de l'auteur à son propre temps sont trop appuyées. Marc Angenot distingue le genre

---

<sup>51</sup> M. Angenot, *La parole pamphlétaire. Typologie des discours modernes*, Paris, Payot, Langages et sociétés, 1982, p. 16.



du pamphlet de la polémique et de la satire. La polémique recouvre une « attitude intellectuelle et une modalité d'écriture<sup>52</sup> » qu'on retrouve dans de multiples domaines. Le genre satirique est inventé par Perse au II<sup>e</sup> siècle mais il est véritablement fondé par Horace puis par Juvénal, alors que le mode satirique existe en dehors de ces cadres. Le polémiste et le pamphlétaire sont mus par des affects différents :

Le polémiste établit sa position, réfute l'adversaire, marque les divergences en cherchant un terrain commun d'où il puisse déployer ses thèses. L'invective, s'il y en a, est subordonnée à la persuasion. Le pamphlétaire au contraire *réagit* devant un scandale, une imposture, il a le sentiment de tenir une évidence et de ne pouvoir la faire partager, d'être dans le vrai mais réduit au silence par une erreur dominante, un mensonge essentiel, une criante absurdité ; il jette un regard incrédule ou indigné sur un monde carnavalesque<sup>53</sup> [...].

Forgé par Mikhaïl Bakhtine dans les années 30, le « spectacle carnavalesque » renvoie, comme le charivari, au renversement des valeurs. Le pamphlétaire vitupère l'inversion d'un certain ordre du monde : il substitue l'émotion à la recherche de la vérité et à l'analyse objective des faits. Ses propres sentiments forment l'essentiel de l'argumentation ; face au scandale, ils valent pour une caution.

Le pamphlet présente une « vision crépusculaire du monde » : c'est « une voix d'après le déluge ; s'il lance un appel ultime, il sait qu'il prophétise la fin<sup>54</sup>. » Selon Bernanos, Drumont est l'incarnation de ce prophète apocalyptique, non seulement parce qu'il annonce les dangers que court un monde déshumanisé, mais aussi parce qu'il est l'auteur d'un livre intitulé *La fin d'un monde*. Alors que le pamphlétaire est « peu lu », ce qu'il tourne à son avantage (il ne s'adresse qu'à « quelques rares élus<sup>55</sup> », sa parole tient lieu d'oracle), le véritable écrivain s'adresse à tous les lecteurs.

Parmi les outils de l'argumentation pamphlétaire, Marc Angenot identifie le raisonnement « *ad verecundiam* » dont il donne la définition suivante : « raisonnement captieux où on ne justifie l'excellence d'une thèse qu'en déclarant que l'auditeur, s'il ne s'y soumet, s'expose

---

<sup>52</sup> P. Glaudes, J.-F. Louette, *ibid.*, p. 42.

<sup>53</sup> M. Angenot, *ibid.*, p. 21.

<sup>54</sup> *Ibid.*, p. 99.

<sup>55</sup> *Ibid.*, p. 100.

au blâme, au ridicule ou à la réprobation<sup>56</sup>. » Le pamphlétaire, qui se présente souvent en solitaire persécuté, anathématise ; l'essayiste, lui, tente de comprendre les points de vue opposés au sien. Comme nous l'avons déjà montré, Bernanos est d'abord guidé par le désir d'explorer la conscience adverse : la compréhension relève d'un ordre surnaturel. Le pamphlétaire sait que son appel restera sans réponse (« l'appel que lance le pamphlétaire est - il le reconnaît souvent - à la fois impératif et inutile<sup>57</sup> ») : il ne propose rien pour résorber le scandale qu'il se complaît pourtant à dénoncer. Bernard Lazare (écrivain et intellectuel juif qui, le premier, a défendu Dreyfus) met en exergue ce paradoxe chez Édouard Drumont. Dans une lettre qu'il lui adresse à l'occasion d'un concours organisé par *La Libre Parole* dont le sujet porte sur les « moyens pratiques d'arriver à l'anéantissement de la puissance juive en France<sup>58</sup> [...] », où Bernard Lazare devait siéger en qualité de membre du jury, celui-ci écrit :

[...] je suis donc autorisé [...] à dire que les antisémites et vous-même, Monsieur, ne peuvent, ne savent et n'osent pas discuter et défendre leurs opinions, autrement que par des moyens polémiques et non par des moyens scientifiques. [...] J'espère que vous ne verrez exprimé dans cette lettre que le vif désir dont est animé quelqu'un qui aspire à être un historien et un sociologue, d'élucider quelques idées et de travailler ainsi pour la vérité et la justice. Vous parlez trop souvent en leur nom pour ne pas comprendre ce sentiment<sup>59</sup>.

Polémique devient ici synonyme de pamphlétaire ; Bernard Lazare présente les sciences humaines et la littérature comme des remparts établis contre l'irrationalité de Drumont<sup>60</sup>.

« La polémique, comme le suggère l'étymologie, est un "combat d'idées"<sup>61</sup> » écrit Marc Angenot. Le titre d' « écrits de combat », choisi pour désigner les œuvres non-romanesques de Bernanos, prouve combien il paraît difficile de définir le genre exact de cette production diversifiée. Bernanos réfute d'ailleurs à deux reprises l'appellation de pamphlétaire dans *Les Grands cimetières sous la lune* :

---

<sup>56</sup> M. Angenot, *ibid.*, p. 210.

<sup>57</sup> *Op. cit.*, p. 345.

<sup>58</sup> P. Oriol, *Bernard Lazare*, Paris, Stock, biographies, 2003, p. 186.

<sup>59</sup> « Correspondance avec Édouard Drumont » in *Bernard Lazare. Anarchiste et nationaliste juif*, textes réunis par Philippe Oriol, Paris, Honoré Champion, coll. « bibliothèque d'études juives », série Histoire II, 1999, p. 227 à 240.

<sup>60</sup> D'ailleurs, après une vive querelle avec *La Libre Parole* et son directeur, Lazare renonce à sa charge de jury. À la suite de cet incident, il dénonce la vacuité du discours antisémite, dont il se charge de déconstruire méthodiquement les arguments fallacieux.

<sup>61</sup> M. Angenot, *ibid.*, p. 24.

(371) Les gens qui ne me connaissent guère me tiennent assez souvent pour un énergumène, un pamphlétaire. Je répète une fois de plus qu'un polémiste est amusant jusqu'à la vingtième année, tolérable jusqu'à la trentième, assommant vers la cinquantaine, et obscène au-delà. Les démanagements polémistes chez le vieillard me paraissent une des formes de l'érotisme. L'énergumène s'excite à froid, comme dit le peuple. Loin de m'exciter, je passe mon temps à essayer de comprendre, unique remède contre l'espèce de délire hystérique où finissent par tomber les malheureux qui ne peuvent faire un pas sans se prendre le pied dans une injustice soigneusement cachée sous l'herbe, ainsi qu'une chausse-trape.

Une fois encore, Bernanos réutilise un article auquel il fait subir des transformations. Dans « Les monstres mous<sup>62</sup> » (qui sont Anatole France et Ernest Renan, cibles préférées de Bernanos) il donne sa définition de l'essayisme : (1129) « On n'est pas sans un peu de ridicule essayiste jusqu'à la mort. D'être essayiste, c'est l'affaire de Chérubin. » Bernanos dénigre l'essai au motif qu'il présente une sorte de candeur comme le héros de Beaumarchais. Dans ses publications ultérieures, Bernanos opère cependant un retournement et substitue l'obscénité du pamphlétaire à celui de l'essayiste vieillissant. Son combat abandonne, par les essais, sa dimension partisane : l'écrivain remplace ses imprécations destinées à un public d'Action française par l'effort de l'intelligence. Il le souligne dans la deuxième occurrence contre le pamphlet :

(427) Oui, si j'étais revenu d'Espagne dans les dispositions du pamphlétaire, je me serais hâté de mettre sous les yeux du public une image de la guerre civile capable de révolter sa sensibilité, ou peut-être sa conscience.

Le pamphlétaire, contrairement à l'essayiste, recourt à la figure de l'hypotypose qui s'articule en deux temps. Il s'agit de rendre sensible à une scène grâce à un luxe de détails ; elle est tournée en outre vers le pathétique afin de susciter la pitié. Bernanos réfute l'ordre rhétorique du discours, qui cherche à faire naître des passions chez l'auditoire. L'auteur remplace l'ordre scolaire par la spontanéité et un cours délié dans l'écriture qui sont caractéristiques du genre de l'essai.

---

<sup>62</sup> « Les monstres mous », 1928, reproduit in *EECI*, p. 1127 à 1129.

Le pamphlet et l'essai présentent sur cet aspect des similitudes. Le premier se montre « humoresque et zigzagant<sup>63</sup> » : de même que l'essai, le pamphlet n'obéit à aucun ordre linéaire et déploie volontiers des digressions nombreuses. À partir du genre pamphlétaire présenté par Marc Angenot, Pierre Glaudes et Jean-François Louette tente d'élaborer une des définitions de l'essai et d'en circonscrire les traits essentiels. Marc Angenot distingue l'« essai cognitif » (ou « essai-diagnostic ») de l'« essai-méditation » (que Pierre Glaudes et Jean-François Louette nomment « essai-débat<sup>64</sup> »). Le premier est « monologique » et poursuit une visée didactique. Le second est au contraire dialogique. Il confronte différents systèmes de pensée selon des points de vue et des connaissances divers. Pour Pierre Glaudes et Jean-François Louette, l'*ethos* permet d'opérer une distinction entre l'« essai-débat » et le pamphlet. L'attitude déployée dans l'essai est basée sur l'« empathie » qui contient parfois de la véhémence. L'*ethos* du pamphlétaire, au contraire, « est essentiellement agressif, à la fois ‘dédaigneux’ et ‘méprisant<sup>65</sup>’ [...] ». Dans le pamphlet et dans l'essai, l'énonciateur est, en effet, généralement présent. Dans une note, Sartre évoque la violence de la langue lorsque celle-ci est au service d'une idéologie : « Se faire clerc de la violence, cela implique qu'on adopte délibérément la violence comme méthode de pensée, c'est-à-dire qu'on recourt communément à l'intimidation, au principe d'autorité, qu'on refuse avec hauteur de démontrer, de discuter<sup>66</sup>. » La violence du pamphlétaire réside dans son refus de dialoguer. Grâce à la virtuosité de ses attaques, le pamphlet acquière néanmoins une très grande force persuasive.

Dans nos essais les occurrences qui relèvent du pamphlet, parmi différents traits, sont les attaques *ad hominem*. Les portraits féroces dressés par Bernanos s'appuient sur des anecdotes historiques ou des caractéristiques physiques dans lesquelles l'observateur lit les buts secrets du personnage. Un pamphlétaire comme Laurent Tailhade (ou même comme Léon Bloy) accable d'injures ses adversaires et recourt volontiers à un vocabulaire scatologique : l'ennemi est lié à la boue ou aux excréments. Rien de tel chez Bernanos dont la véhémence est plus tempérée. Elle confine toutefois parfois à l'insulte quand il s'agit, entre autres, de dénoncer la complaisance de l'Église catholique à l'égard des dictatures et des puissances. Des personnages sont également l'objet de ses sarcasmes, tel Paul Claudel dans les *Grands Cimetières*, dont Bernanos dévalue le travail. Il l'accuse de se montrer complaisant à l'égard des

---

<sup>63</sup> M. Angenot, *ibid.*, p. 295.

<sup>64</sup> P. Glaudes, J.-F. Louette, *ibid.*, p. 42.

<sup>65</sup> *Ibid.* p. 43.

<sup>66</sup> « Situation de l'écrivain en 1947 » in *Qu'est-ce que la littérature ?*, Paris, Gallimard, 1948, Paris, Gallimard, coll. « Folio essais », 2013, note 4 p. 295.

dictatures. Arthur Meyer constitue également l'une des cibles de ses attaques dans la *Grande Peur*. Néanmoins, alors que Laurent Tailhade décrit, dans un article, le directeur du *Gaulois* comme « l'ami du pape et le décrotteur des rois<sup>67</sup> », Bernanos écrit plus modérément que le directeur de presse se trouve le « [...] champion de l'Église et de l'histoire de France, une manière de roi de Paris, l'arbitre des consciences conservatrices [...] » (166).

La frontière entre l'essai et le pamphlet est poreuse : Pierre Glaude et Jean-François Louette inscrivent *Les Grands cimetières sous la lune* dans la catégorie des pamphlets<sup>68</sup>, tout en soulignant l'ambiguïté de cette indexation. En effet, les attaques virulentes de Bernanos, empreintes des préjugés de la droite, se concentrent sur des individus sur lesquels, toutefois, il ne fait pas reposer toute la faute. Ses victimes sont, certes, tournées en dérision de manière féroce mais elles ne sont pas non plus identifiées comme les causes du mal dans le monde. La violence verbale de l'écrivain n'ouvre pas sur le meurtre ou la terreur. Nous avons eu l'occasion de voir que Bernanos récuse l'appellation de pamphlétaire : peut-être convient-il de suspendre les typologies afin de ne considérer que les traits internes de l'œuvre.

### 3. Un usage semblable de l'hyperbole

Dans ses deux titres, Bernanos recourt à l'hyperbole : les entités, les hommes et les comportements sont marqués par l'excès et la disproportion. Dans le premier essai, le singulier fait de la « peur » qui saisit les Bien-Pensants une entité concrète qui tranche, dans *Les Grands cimetières sous la lune*, avec la multiplication des fosses : l'astre qui dévoile l'horreur de la guerre civile offre un contraste saisissant avec les innombrables charniers. Les articles définis actualisent les noms : il s'agit d'événements que Bernanos suppose connus de ses lecteurs, alors que les titres demeurent énigmatiques tant que le contenu exact des œuvres ne sont pas connus. L'hyperbole possède à cet égard une fonction argumentative et cherche à convaincre<sup>69</sup> le lecteur : les titres des deux ouvrages sont donc porteurs d'un véritable programme liminaire.

---

<sup>67</sup> L. Tailhade, *Imbéciles et gredins*, anthologie de Jean-Pierre Rioux, Paris, Robert Laffont, Libertés 82, 1969, p. 135.

<sup>68</sup> P. Glaudes, J.-F. Louette, *ibid.*, p. 234 à 235.

<sup>69</sup> C. Fromilhague, A. Sancier-Château, *Introduction à l'analyse stylistique*, Paris, Armand Colin, coll. « Coursus », 2016, p. 151 et 152.

Dans la première partie des *Grands cimetières sous la lune*, Bernanos répète le titre de son précédent ouvrage, dont il donne la signification :

(419) Je crois que le suprême service que je puisse rendre à ces derniers [les « honnêtes gens »] serait précisément de les mettre en garde contre les imbéciles ou les canailles qui exploitent aujourd'hui, avec cynisme, leur grande peur, la Grande Peur des Bien-Pensants.

Le cynique est celui qui transgresse volontairement les normes : les « honnêtes gens » qui se confient à lui en sont nécessairement les dupes. Derrière le portrait de la vie politique française à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, il faut donc lire la *Grande Peur* comme la peinture de la bourgeoisie conservatrice qui, sous le coup d'angoisses réelles ou imaginaires, se confie à n'importe quel parti pourvu que celui-ci soit autoritaire. Bernanos tire de la répétition un surcroît de sens : l'essayiste est guidé par une exigence éthique. Il lui appartient de mettre au jour les mensonges notamment quand le politique s'affaiblit et se laisse déborder par les querelles et les révoltes qui conduisent à des révolutions sanglantes :

(427) Le printemps de 1937 a sans doute été l'un des plus tragiques des printemps français, un printemps de guerre civile. Les rivalités politiques cédaient aux haines sociales, dans une atmosphère intolérable d'épouvante réciproque. La Peur ! La Peur ! La Peur ! Ce fut le printemps de la Peur !

En 1937, le Front populaire ne parvient pas à mener à bien ses réformes financières et s'effondre. Bernanos établit une comparaison entre l'Espagne et la France : celle-ci doit envisager un moment l'hypothèse d'une guerre civile tant les tensions entre les ouvriers et les classes bourgeoises sont vives. Comme nous l'avons déjà mentionné, Bernanos assure une continuité entre ses deux essais. Le titre de son deuxième ouvrage rappelle inévitablement le premier.

## C. Une position subversive

### 1. Le refus du monde moderne, signe d'une écriture réactionnaire ?

Bernanos éprouve la nostalgie d'un âge béni qui serait le Moyen Âge. En cela, il suit le goût de Drumont et même de l'Action française. Néanmoins, il manifeste une distance avec l'idéologie de cette dernière : Bernanos abhorre les siècles suivants (en particulier l'âge classique) quand Maurras, à la suite de beaucoup d'autres, admire le XVII<sup>e</sup> siècle pour être celui de l'ordre, de la clarté et où la France domine encore le monde. Bernanos établit une analogie entre le XX<sup>e</sup> siècle et le XIX<sup>e</sup> siècle qui sont tous deux des ères bourgeoises. Les hautes valeurs de l'aristocratie se sont affadies ou ont disparues, dissoutes par la conscience bourgeoise. À rebours de cette société corrompue, l'âge médiéval apparaît comme le monde au sein duquel se cultive l'idéal chrétien. Cet imaginaire est, au XIX<sup>e</sup> siècle, partagé par des écrivains catholiques (Péguy ou Bloy par exemple) ou non. Ainsi Tailhade traite ce sujet sur le mode de la distance ironique dans l'article « Vilenie contemporaine » :

Ce qui distingue notre époque, c'est l'absence totale d'aristocratie. [...] Négociant des bulles, massacrant de pauvres diables, vendre au plus offrant la couenne de sa sœur, voilà certes des gestes vieux comme l'humanité. Ils remontent aussi loin que le prêtre, le soudard et le ruffian. Néanmoins, il y fallait jadis un soupçon d'élégance, une attitude patricienne, pour déguiser le trafiquant ou le bourreau. Les croisés assassinaient le juif et tondaient le manant jusqu'à l'os, mais ils cueillaient au bout de leurs épieux la devise des tournois. [...] [La guerre] n'allait point sans les beaux faits d'armes, les grands coups d'épée, les actes justifiant l'attitude et la valeur excusant le panache. Aujourd'hui, ce n'est plus rien qu'un délire de camelots et de cuisinières en rut. Elle sent la gamelle et la buffleterie des bas-officiers, l'amour ancillaire d'une populace de Gothons, en extase devant le caporal ignominieux et tout-puissant<sup>70</sup>.

L'âge médiéval conserve de la noblesse même dans l'infamie, ce qui n'est plus le cas de l'ère moderne. Les changements de temps verbaux (imparfait et présent) et les adverbes de temps (« jadis » et « aujourd'hui ») consacrent l'opposition entre les deux époques.

L'exaltation du Moyen Âge se trouve adossée à une critique du monde industrialisé, dominé par la technique. Il est inhumain car il assèche l'esprit et la spiritualité. Grâce à son

---

<sup>70</sup> L. Tailhade, *ibid.*, p. 126 à 128.

industrie, la bourgeoisie dans *La Grande Peur des bien-pensants* s'offre le spectacle de son triomphe :

(179) La bourgeoisie, déjà dépossédée en secret, préparait ainsi que sa propre apothéose, avec le Centenaire de la Liberté, l'Exposition Universelle de 1889. Incapable de prévoir, ou même de concevoir, d'autres institutions que les siennes, une autre évolution sociale que celle qui avait assuré sa prééminence, elle continuait de s'enorgueillir du grand essor industriel de 1830 [...].

Cette classe sociale se distingue par son aptitude à nier le réel. Elle pense appartenir à un ordre éternel alors que, déjà, le contrôle lui échappe. La dénonciation de Bernanos ressortit à la critique baudelairienne de la modernité. Cette détestation de l'industrie rejoint, comme le montre Pierrette Renard, la « prise de conscience des écrivains de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle<sup>71</sup> » pour lesquels l'univers de la grande ville symbolise à la fois la modernité mais aussi la corruption. Baudelaire reconnaît ainsi une confusion entre le progrès matériel et le progrès moral. Il saisit en observateur les manifestations présentées par la vie moderne : si les bourgeois représentent la force du monde et possèdent en outre les moyens de production, il faut également qu'ils apprennent à jouir de la beauté et du plaisir esthétique<sup>72</sup>, qui dévoile la contradiction de la réalité. Pour Baudelaire, le progrès est infernal car il se trouve coupé de la nature : l'être humain ne distingue plus entre l'ordre matériel et l'ordre surnaturel : le « monde moral » se confond avec le matériel. Or, contrairement à ce que veulent faire croire les savants, rien ne garantit que le progrès continue sa marche : il est dialectique et destructeur car il porte l'homme à se nier lui-même. L'acharnement déployé par l'être humain dans l'anéantissement de son prochain se trouve favorisé par l'accroissement de nouvelles armes de destruction et par le développement de la technique. La conscience humaine achève d'abdiquer face aux moyens mis par la science au service des autorités, dans le but d'éradiquer tous ceux qu'elles jugent ennemis de la société et du progrès (Bernanos cite les pauvres, victimes du malthusianisme ainsi que les « infirmes et les paresseux<sup>73</sup> »). Alors que le roi possédait le pouvoir, reçu de Dieu, d'élever et de consacrer ceux qui se trouvaient en marge de la société, le monde moderne cherche à les détruire. Le

---

<sup>71</sup> P. Renard, « Les *Écrits de combat* et la controverse sur la modernité » in *Bernanos et la modernité*, Paris-Caen, La revue des lettres modernes, lettres modernes Minard, études bernanosiennes 21, 1998, p.87 à 88.

<sup>72</sup> C. Baudelaire, « Salon de 1846 – Aux bourgeois », *Critique artistique* in *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, coll. « bibliothèque de la Pléiade », 1961, p. 874.

<sup>73</sup> (336).



monarchisme de Bernanos a sans doute été influencé par la doctrine politique de l'Action française, mais il procède également, et en grande part, d'une vision personnelle de la royauté. Le saint roi médiéval, comme Louis IX, dote la France d'une mystique. Le Moyen Âge est un modèle qui permet de comprendre le présent, comme dans cet exemple tiré des *Grands cimetières sous la lune* :

(568) Les hommes du Moyen Âge n'étaient ni très pitoyables ni très chastes, mais il ne serait venu à l'esprit d'aucun d'entre eux d'honorer la luxure ou la cruauté à l'exemple des anciens, de leur dresser des autels. Ils assouvissaient leurs passions, ils ne les divinisaient pas. Ils étaient rarement capables peut-être d'imiter saint Louis ou même le bon sire de Joinville et cependant le plus grossier, si dur que fût son cœur, n'eût point douté qu'un roi juste fût supérieur à un roi puissant, que le service de l'État ne saurait justifier aucun manquement à la loi de l'honneur commune aux chevaliers comme aux princes et qu'un seul misérable, pour les basses besognes indispensables, jouit d'une espèce d'abjecte immunité : le bourreau. Sérieusement, on ne voit pas très bien la place d'un Saint Louis ou d'un Joinville dans l'Europe totalitaire. Ni celle de la France.

Face à une France tentée par les dictatures et l'autoritarisme, Bernanos oppose l'honneur médiéval qui consiste à défendre les intérêts du peuple et non ceux de la force. Ce Moyen Âge rêvé ne renvoie pas à une théocratie mais bien plutôt à une politique où prime une justice opposée aux intérêts personnels, à l'enrichissement et au totalitarisme. Il s'agit de redonner au monde (et en particulier à la France) une certaine forme de vérité qui trouve ses racines dans le christianisme. Pour cette raison, Jeanne d'Arc est un modèle : elle oppose à ses juges une foi inébranlable et symbolise le courage face au fanatisme. Sa vertu constitue l'ultime mode de l'expression chevaleresque.

## 2. L'antisémitisme, « une grande pensée politique<sup>74</sup> »

Les attaques antisémites de Bernanos demeurent injustifiables mais on peut essayer d'analyser sa vision très personnelle de l'antisémitisme. Hannah Arendt commente de façon éclairante cet effort de compréhension requis par la pensée :

Comprendre, [...] ne signifie pas nier ce qui est révoltant [...]. Cela veut plutôt dire examiner et porter en toute conscience le fardeau que les événements nous ont imposé, sans nier leur existence ni accepter passivement leur poids<sup>75</sup> [...].

Rappelons qu'avant la Seconde Guerre mondiale, l'antisémitisme demeure encore une « opinion » et relève du débat d'idées. Bernard Lazare, par exemple, écrivain et nationaliste juif qui fut bien avant Zola un passionné défenseur de Dreyfus, a rédigé deux articles antisémites de gauche dans lesquels il opère une distinction entre les « juifs » (immigrés d'Europe de l'est), associés aux puissances d'agent, et les « israélites », intégrés à la société française, parmi lesquels il se range (il se nomme lui-même « israélite de France »). Philippe Oriol rappelle que ces textes « avec nos yeux d'aujourd'hui, après l'Affaire, après la Shoah, peuvent être considérés comme antisémites. » Or, pour contrer l'antisémitisme en vogue dans les années 1880, nourri par Drumont et sa *France juive*, Lazare tente de prouver, par ce biais, que les Juifs de France ne ressemblent pas aux descriptions données par les antisémites. Aussi choquant que cela paraisse aujourd'hui, Lazare se désolidarise de ses coreligionnaires pauvres afin de ne pas accroître le sentiment de rejet dont sont victimes les israélites en France<sup>76</sup>. Ce refus s'apparente aussi à un mépris de classe qui illustre « le préjugé général des milieux juifs français » de la petite-bourgeoisie, selon Jéhouda Tchernoff<sup>77</sup>. En outre, poursuit Philippe Oriol :

Son rejet des juifs [trouve] aussi son explication dans son anarchisme naissant. Si, visant le juif, il s'intéressait bien à celui qu'il ne voulait décrire que comme « un être malpropre, déguenillé, d'aspect visqueux et répugnant, parlant un idiome bizarre, un patois judéo-germain », il le dépassait pour voir aussi en lui, indépendamment de tout critère de nationalité, de culture, de religion,

---

<sup>74</sup> (144).

<sup>75</sup> H. Arendt, *Sur l'antisémitisme. Les origines du totalitarisme*, traduit de l'américain par Micheline Pouteau, révisé par Hélène Frappat, Paris, Calmann-Lévy, Points essais, 2005, p. 13.

<sup>76</sup> P. Oriol, *Bernard Lazare*, Paris, Stock, coll. « Biographies », 2003, p. 26.

<sup>77</sup> Cité par P. Oriol, *ibid.*

etc., un exact synonyme de capitaliste. Il précisait ainsi dans son article ‘‘Juifs et israélites’’ : ‘‘Beaucoup sont juifs qui tels le devinrent, sans y être destinés par leur race, mais y étant voués par de natives vertus<sup>78</sup> [...].’’

D’ailleurs, explique Philippe Oriol, à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, le titre « juif » désigne en argot un avare ou un usurier, sans relation avec la religion<sup>79</sup>. Lazare, dans cette perspective anarchiste, pense que la critique du système financier juif débouchera sur une remise en cause générale du système capitaliste<sup>80</sup>. Cependant sa pensée va évoluer face à la montée croissante de l’antisémitisme. Dans son livre *L’Antisémitisme, son histoire et ses causes* (publié en 1894) il défend encore l’idée selon laquelle une minorité de juifs seraient responsables de l’antisémitisme. Dans le même temps, il jette les bases du sionisme : il ne distingue plus les Israélites des Juifs, mais s’intéresse à un seul peuple doté d’une conscience nationale. Lazare prend bientôt conscience que l’antisémitisme est corrélatif aux nations chrétiennes. C’est ce qu’il écrit en 1901 :

Détruire l’antisémitisme ? J’ai dit qu’on ne le détruirait jamais, on pourra momentanément en enrayer les manifestations violentes, mais on le verra réapparaître suivant les circonstances. Le juif est trop nécessaire aux peuples chrétiens, l’antisémitisme trop utile pour les possédants, les chefs d’État, les dirigeants des nations chrétiennes. Le juif n’existerait pas pour qu’on puisse détourner sur lui les colères de ceux qu’on spolie et sauver ainsi les coffres-forts qu’ondoya l’eau du baptême, qu’assurément on l’inventerait<sup>81</sup>.

Lazare traduit dès lors cette prise de conscience en actes : c’est lui qui, le premier, va se battre jusqu’à l’épuisement<sup>82</sup> pour Alfred Dreyfus.

---

<sup>78</sup> *Op.cit.*, p. 27 à 28.

<sup>79</sup> « L’anarchiste Émile Pouget avait repris cette idée [...] dans *Le Père Peinard* : ‘‘ [...] Quand un bon bougre fout à la gueule d’un type, comme s’il lui foutait une baffé, ce mot ‘‘ tu es un youtre !’’ il se moque de la religion comme de l’an quarante. Ce qu’il veut dire, c’est que le type en question est un rapia féroce, un salop qui tondrait sur un œuf, un chameau qui s’y entend à faire trimer les ouvriers, un vautour aux pattes crochues, raflant de la braise en quantité. Le youtre, en un mot, c’est l’exploiteur par excellence [...]. De religion, de race, il n’en est plus question. Le youtre, c’est l’exploiteur, le mangeur de prolos : on peut être youtre, tout en étant chrétien ou protestant.’’ » (cité par P. Oriol, *ibid.*, p. 29)

<sup>80</sup> P. Oriol, *ibid.*, p. 33.

<sup>81</sup> « Le nationalisme et l’émancipation juive », *L’Écho sioniste*, n<sup>os</sup> 9-10, 11 et 12-13, des 5 avril, 20 avril et 5-20 mai 1901. Repris in *Juifs et Antisémites* [...] pp. 165-166, in P. Oriol, *op. cit.*, p. 45.

<sup>82</sup> Extrêmement affaibli par ses combats, Bernard Lazare meurt d’un cancer de l’intestin en 1903, à trente-huit ans, avant la réhabilitation d’Alfred Dreyfus.

L'antisémitisme des années trente en France, en particulier chez les catholiques et les nationalistes, poursuit les débats qui ont agité la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. C'est dans cette perspective qu'il convient de replacer Bernanos, bien que les camps et le génocide aient bouleversé de façon définitive cette vision. C'est ce que rappelle Michel Winock dans le chapitre « Le cas Bernanos » de *Nationalisme, antisémitisme et fascisme en France* : « Au fond, au début des années trente, Bernanos exprime encore les préjugés, sinon tous les stéréotypes, antisémites, propres à sa famille d'origine, catholique et antidreyfusarde. À ceci près, qui n'est pas négligeable, qu'il vomit les conservateurs et les bien-pensants, lesquels précisément font le gros du milieu catholique antidreyfusard<sup>83</sup>. » Il partage la détestation manifestée par Léon Bloy à l'égard des milieux catholiques et des bourgeois chrétiens. Ainsi celui-ci déclare lors de l'Affaire Dreyfus : « *Je ne suis ni dreyfusard ni antidreyfusard. Je suis anti-cochon*<sup>84</sup>. » Bernanos explique les buts de l'antisémitisme élaboré par Édouard Drumont :

(144) On ne comprendra rien à l'antisémitisme de *La France juive*, si l'on ne consent d'abord à suivre Drumont dans sa démarche initiale, cette exploration à travers son temps menée avec tant d'audace et d'honnêteté qu'on en a bien pu calomnier les intentions, mais dont l'expérience a confirmé et confirme encore les conclusions. Alors, dégagé des hyperboles, l'antisémitisme apparaîtra ce qu'il est réellement : non pas une marotte, une vue de l'esprit mais une grande pensée politique. J'ajoute qu'elle eût pu être l'occasion d'un de ces coups foudroyants qui entament un régime au point le plus mal gardé, une de ces imaginations populaires qui donnent tout à coup au sentiment national une violence, une force de pression irrésistible.

L'auteur manifeste ici de la bêtise à propos de cet antisémitisme qu'il conçoit comme un moyen de mettre fin à un système financier et politique jugé corrompu, dont les Juifs, selon un cliché antisémite, seraient les représentants. Bernanos fait preuve d'un aveuglement complet en ce qu'il pense pouvoir limiter le racisme grâce à l'intelligence. Bernanos récuse néanmoins le racisme religieux :

---

<sup>83</sup> M. Winock, *Nationalisme, antisémitisme et fascisme en France*, Paris, Seuil, 1982, Paris, Seuil, coll. « histoire », 2004, p. 377.

<sup>84</sup> H. Juin, « introduction » in L. Bloy, *Exégèse des lieux communs*, 1902, Paris, Union générale d'éditions, 10/18, coll. « Série "Fins de siècle" », 1983, p. 5.

(132) Seulement Drumont n'est tout de même pas que ce croisé barbu qu'un dessinateur nous montre à la première page d'une édition populaire de *La France juive* foulant aux pieds Moïse et les Tables du Décalogue, par un blasphème niais qui mettait hors de lui le vieux Bloy.

Léon Bloy abhorre Drumont : au début du *Salut par les Juifs*, il rappelle la part judaïque du catholicisme, bien que sa perspective soit eschatologique. Les Juifs doivent se convertir pour qu'advienne la parousie :

SALUS EX JUDAEIS EST. *Le Salut vient des Juifs !* J'ai perdu quelques heures précieuses de ma vie à lire, comme tant d'autres infortunés, les élucubrations antijuives de M. Drumont, et je ne me souviens pas qu'il ait cité cette parole simple et formidable de Notre-Seigneur Jésus-Christ<sup>85</sup> [...]

De Drumont, Bernanos ne retient pas les délires obsessionnels ni l'absence totale de talent littéraire et de rigueur scientifique. Michel Winock signale que le portrait brossé par l'auteur est partial et subjectif (on inclinerait au contraire à dire que Drumont est bel et bien ce « croisé barbu ») ; les citations auxquelles il se réfère ne reflètent qu'imparfaitement la pensée du directeur de *La Libre Parole* : « Il n'est pas douteux [que Bernanos] n'a pris chez Drumont que ce qu'il a voulu y prendre [...]. Et si le Juif avait quelque chose à y voir, ce n'était pas comme agent privilégié ou exclusif de la décadence, mais plutôt comme symptôme de celle-ci. On dira que c'est toujours de l'antisémitisme. N'en doutons pas. La nuance, tout de même, est notable<sup>86</sup>. » Selon Bernanos, la pensée politique de Drumont redonnerait au peuple sa place dans la Cité :

(180) Il est facile de dire que l'antisémitisme ne mène nulle part. [...] Avant tout, il est une critique terriblement lucide d'un système social qui ne peut aboutir qu'à la Dictature de l'Argent, et il pèse de tout son poids sur la charnière. Ainsi échappe-t-il par sa définition aux entreprises des banques. [...] Où l'antisémitisme menait-il donc ? objectera-t-on. Sans doute il n'est pas aisé de le dire — car nous verrons qu'il est devenu lui-même, à la longue, la proie d'un certain nombre de niais ou de combinards. Mais ce que nous savons, c'est que la pensée de son créateur mène à

---

<sup>85</sup> L. Bloy, *Le salut par les Juifs* in *Œuvres de Léon Bloy IX*, Paris, Mercure de France 1969, p. 21.

<sup>86</sup> M. Winock, *Nationalisme, antisémitisme et fascisme en France*, Paris, Seuil, 1982, Paris, Seuil, coll. « histoire », 2004, p. 375.

une dictature de salut public, une dictature nationale, imprégnée des traditions de l'ancienne France et de notre vieux Droit public, un régime coutumier, populaire, en même temps qu'à un ordre social chrétien.

La Commune aurait fourni à Drumont l'occasion de méditer sur les méfaits de la bourgeoisie conservatrice. L'antisémitisme du pamphlétaire dans *La France juive* ne serait apparu que tardivement : il est destiné à expliquer (et à contrer) le délabrement de la France. Les puissances d'argent triomphent ; le programme de Drumont fournit à Bernanos une appréciation sur la société dans laquelle il vit : « Si Bernanos continue à honorer le nom de Drumont jusqu'au bout, c'est qu'à ses yeux, dit-il, et contrairement à ceux des "imbéciles", l'œuvre de son vieux maître n'est pas réductible à l'antisémitisme. On peut dire autrement : que sous le mot désormais impossible d'antisémitisme il y avait chez Drumont une vision du monde et de l'Histoire qui reste fondamentalement celle de Bernanos<sup>87</sup>. »

Bernanos accole parfois la mention « juif » à des noms. En cela, il imite Drumont et répète les obsessions de celui-ci, telles que : « le juif Gambetta<sup>88</sup> », qui, d'ailleurs, ne l'était pas<sup>89</sup>. L'adjectif est vidé de son sens sémantique ; il sert seulement à dénoter la puissance (économique, politique) ou, chez Gambetta, à signaler l'origine étrangère (une partie de sa famille est italienne). Cette mention n'est toutefois pas systématiquement péjorative. Cela est visible dans l'admiration que porte Bernanos à Bernard Lazare ainsi qu'à son œuvre : (237) « le Juif Bernard Lazare publiait ses étranges, et d'ailleurs admirables, *Entretiens*. » *Les Entretiens politiques et littéraires* est une revue symboliste pour laquelle Lazare écrivit des contes et des études de 1890 à 1893<sup>90</sup> et dont il fut également l'un des directeurs. Cette revue d'avant-garde professait son indépendance à l'égard des différentes écoles. Le non-conformisme manifesté par Lazare est salué par Bernanos qui lui décerne d'ailleurs le titre de « prophète » (257).

L'essayiste recourt à tous les clichés de sa famille politique pour définir les caractéristiques de ce qu'il nomme, à la suite de Drumont, la « conquête juive ». Si la « conquête juive »

---

<sup>87</sup> M. Winock, *Nationalisme, antisémitisme et fascisme en France*, Paris, Seuil, 1982, Paris, Seuil, histoire, 2004, p. 380.

<sup>88</sup> (99).

<sup>89</sup> Landau Philippe-E., « De l'Empire à la République : les Juifs de France et la guerre de 1870-1871 », *Archives Juives*, 2/2004 (Vol. 37), p. 111-126.[en ligne] URL : <http://www.cairn.info/revue-archives-juives-2004-2-page-111.htm> [consulté le 3 mars 2017].

<sup>90</sup> P. Oriol, *ibid*, p. 68.

a eu lieu, c'est que l'ancienne France était déjà morte depuis longtemps par suite de l'incompétence des politiciens. Les « partis de l'ordre » portent la responsabilité de cette disparition :

(105) L'aimable cynisme de quelques gentilshommes de cour avait suffi jadis pour compromettre la noblesse tout entière, et enfin la perdre. Mais c'est l'âpreté au gain, l'avarice, et cet abject entêtement à déplorer les gaspillages des révolutions sans rien lâcher de leurs profits, qui a déshonoré la classe rivale aux yeux du monde ouvrier. Peut-être même ce dernier se fût-il satisfait d'un demi-aveu, d'une reconnaissance discrète, mais loyale, des communes fautes du passé ? Les Blanc de Saint-Bonnet, les Le Play, les Veillot ont parlé en vain. Aujourd'hui le redressement viendrait trop tard : les frères ennemis en ont appelé à l'arbitrage des banques, comme dans certaines querelles de famille on en appelle, hélas, à l'avoué ou au notaire. Les jeux sont faits.

Les conservateurs réactionnaires comme Antoine Blanc de Saint Bonnet (philosophe), Frédéric Le Play (ingénieur et homme politique) et Louis Veillot (qui sont également pris en exemple par Bloy), se sont révélés incapables de proposer une gouvernance intelligente qui aurait su concilier les différents héritages, monarchiques et révolutionnaires. L'appât du gain se développe ainsi chez toutes les élites financières ; Bernanos traite à nouveau cette idée dans *Les Grands Cimetières sous la lune* :

(378) Il n'est donc pas absurde de prétendre que la richesse réelle d'une nation, si énorme qu'elle paraisse au regard du capital détenu par un petit nombre de particuliers, n'est nullement à l'abri des entreprises de ces derniers. Je crois partager sur ce point l'opinion de M. Charles Maurras qui a étudié bien avant moi le mécanisme de la conquête juive. Pourquoi diable voudriez-vous que les ploutocrates français n'aient pas adopté les méthodes de gens auxquels ils ont marié leurs filles ?

Les grands bourgeois d'origine chrétienne conduisent leurs affaires de la même manière que les grands bourgeois d'origine juive. Il ne tire pas les conséquences évidentes de sa démonstration : finalement, comme le souligne Rachel Goitein à propos de Bernard Lazare « le capital, chrétien ou juif, réduit les travailleurs, chrétiens ou juifs, en esclavage<sup>91</sup>. » Bernanos conserve de la *Grande Peur* l'idée selon laquelle les Juifs se trouveraient de façon prépondérante dans la

---

<sup>91</sup> R. Goitein, « Léon Bloy et Bernard Lazare » in *Léon Bloy au tournant du siècle*, textes réunis et présentés par Pierre Glaudes, Toulouse, Presses Universitaires du Mirail, 1992, p. 63.

finance. Jacques Petit rappelle, à propos du *Salut par les Juifs* de Léon Bloy, que celui-ci « porte la marque de son siècle et que pour lui, comme pour Drumont, [...] le peuple juif évoque essentiellement les banquiers, les gens d'affaires<sup>92</sup> [...] ». Bernanos subit la même influence. Cependant, dans *Les Grands cimetières sous la lune*, sa méditation sur la pauvreté le pousse à reconnaître qu'il existe des Juifs démunis et que la richesse n'est pas l'apanage de cette classe. Le peuple des pauvres est semblable au peuple juif :

(374) Un peuple de pauvres, non moins sans doute irréductible que le peuple juif ? On peut traiter avec ce peuple, on ne le fondra pas dans la masse. Vaille que vaille il faudra lui laisser ses lois, ses usages et cette expérience si originale de la vie dont vous ne pouvez rien faire, vous autres. Une expérience qui ressemble à celle de l'enfance, à la fois naïve et compliquée, une sagesse maladroite et aussi pure que l'art des vieux imagiers.

Tout au long de son œuvre, Georges Bernanos poursuit l'idée que les Juifs constituent un peuple à part dont les membres, malgré la dispersion, restent étroitement unis. Les pauvres partagent également cette caractéristique car eux aussi ont été élus. On trouve chez Bloy ce même rapprochement entre les deux peuples : ils communient par la mystique de la pauvreté, qui est le Christ. Bloy consacre une des parties du *Sang du pauvre* au poète yiddish Morris Rosenfeld, qui rapporte dans plusieurs de ses poèmes les souffrances endurées par les communautés juives d'Europe de l'est et par celles en Amérique. Selon Bloy, qui le nomme l'« avoué du Saint Sépulcre », Rosenfeld est par excellence le poète du Pauvre :

Quelle que soit la variété de son œuvre, on a tout dit de Rosenfeld, quand on l'a nommé *le poète des prolétaires*. Il l'est plus que personne, parce qu'il est Juif et que le Juif est essentiellement prolétaire. Mais le prolétariat — comme les larmes — est de tous les peuples et de tous les temps. Seulement les larmes juives sont les plus lourdes. Elles ont le poids de beaucoup de siècles. Celles de ce poète ont été généreusement versées sur un grand nombre de malheureux qui n'étaient pas de sa Race et les voici maintenant, ces larmes précieuses, dans la balance du Juge des douleurs humaines qui ne fait pas plus acception des peuples que des personnes<sup>93</sup>.

---

<sup>92</sup> J. Petit, « Introduction » in *Œuvres de Léon Bloy IX*, Paris, Mercure de France, édition établie par Jacques Petit, 1969, p. 9.

<sup>93</sup> L. Bloy, *Le sang du pauvre*, in *Œuvres de Léon Bloy IX*, Paris, Mercure de France, édition établie par Jacques Petit, 1969, p. 143.



Bernanos se rappelle l'héritage juif quand il prête la parole à un « agnostique » qui se définit comme un homme de l'Ancien Testament. Celui-ci s'adresse aux « dévots » et aux « dévotes » :

(511) Oui, nous sommes des hommes de l'Ancien Testament. Vous nous répondez que notre aveuglement est alors plus coupable que celui des juifs contemporains de Tibère. Pardon. D'abord il n'est nullement certain que nous aurions crucifié le Sauveur. Retournez la chose comme vous voudrez, les déicides appartenaient à la classe édifiante. Vous aurez beau dire et beau faire, le déicide ne saurait désormais s'inscrire à la rubrique des crimes crapuleux. C'est un crime distingué, le plus distingué des crimes, un crime rare commis par des prêtres opulents, approuvés par la grande bourgeoisie et les intellectuels de ce temps-là, qu'on appelait scribes. Vous pouvez rigoler, chers frères, ce ne sont pas les communistes ni les sacrilèges qui ont mis le Seigneur en croix.

Le déicide (qui pourtant est à l'origine de l'antisémitisme chrétien) a été commis par la classe privilégiée, indépendamment de l'appartenance religieuse. Michel Winock note : « C'est sur cette équivalence Juif = Moderne que repose ce qui a constitué l'antisémitisme bernanosien. Dans sa vision, le Juif est moins l'image séculaire de l'Usurier que le mythe polyvalent de la modernité<sup>94</sup>. » Néanmoins, sans que jamais il renie Édouard Drumont, la pensée de Bernanos évolue. Pendant et après la Seconde guerre mondiale, il écrit des articles dans lesquels il dénonce le sort réservé aux Juifs d'Europe et dans lesquels il salue leur mémoire :

Les charniers refroidissent lentement, la dépouille des martyrs retourne à la terre, l'herbe avare et les ronces recouvrent le sol impur où tant de moribonds ont sué leur dernière sueur, les fours crématoires eux-mêmes s'ouvrent béants et vides sur les matins et sur les soirs, mais c'est bien loin maintenant de l'Allemagne, c'est aux rives du Jourdain que lève la semence des héros du ghetto de Varsovie<sup>95</sup>.

L'anéantissement des Juifs frappe la conscience de Bernanos par son aspect sacrificiel qui, à ses yeux, constitue un martyr. L'essayiste partage avec eux les mêmes valeurs.

---

<sup>94</sup> M. Winock, *Nationalisme, antisémitisme et fascisme en France*, Paris, Seuil, 1982, Paris, Seuil, coll. « histoire », 2004, p. 384.

<sup>95</sup> « L'honneur est ce qui nous rassemble... », juin 1949, in *EECII*.

### 3. La pluralité des races

D'après le *Dictionnaire historique de la langue française*, le mot « race » est d'abord employé comme synonyme de caractère héréditaire. Au <sup>xvi</sup><sup>e</sup> siècle, le mot désigne les descendants d'une même famille, généralement d'origine noble et par extension les ancêtres ou les descendants. Cette définition évolue au <sup>xix</sup><sup>e</sup> siècle en parallèle des études sur la variété des races humaines : l'*Essai sur l'origine et l'inégalité des races humaines* de Gobineau fournit le programme des théories racistes qui déboucheront sur les applications que l'on sait. L'article précise : « Il en résulte que le mot *race*, archaïque au sens généalogique, discrédité lorsqu'il s'agit de l'être humain, ne peut plus être employé sans commentaire ou précaution. » Toutefois, Gobineau n'est pas réductible à l'usage que les promoteurs du pangermansime en ont fait ensuite ; Pierre Glaudes et Jean-François Louette expliquent dans *L'Essai* : « [...] plus que l'appel d'un savant à la haine raciale [...], on entend surtout [...] la fabulation d'un individu qui se sent menacé dans son identité<sup>96</sup>. » Le mot recouvre en effet de nombreuses significations et son usage demeure non-marqué, contrairement à celui du <sup>xx</sup><sup>e</sup> siècle. Gobineau tente d'explorer les caractéristiques de son identité à partir de l'étude non-scientifique des prétendues « races » dont le métissage aurait conduit à la décadence. Claude Lévi-Strauss rappelle d'ailleurs :

Quand on cherche à caractériser les races biologiques par des propriétés psychologiques particulières, on s'écarte autant de la vérité scientifique en les définissant de façon positive que négative. Il ne faut pas oublier que Gobineau, dont l'histoire a fait le père des théories racistes, ne concevait pourtant pas l'« inégalité des races humaines » de manière quantitative, mais qualitative : pour lui, les grandes races primitives qui formaient l'humanité à ses débuts — blanche, jaune, noire — n'étaient pas tellement inégales en valeur absolue que diverses dans leurs aptitudes particulières. [...] le péché originel de l'anthropologie consiste dans la confusion entre la notion purement biologique de la race (à supposer, d'ailleurs, que, même sur ce terrain limité, cette notion puisse prétendre à l'objectivité, ce que la génétique moderne conteste) et les productions sociologiques et psychologiques des cultures humaines. Il a suffi à Gobineau de l'avoir commis pour se trouver enfermé dans le cercle infernal qui conduit d'une erreur intellectuelle n'excluant pas la bonne foi à la légitimation involontaire de toutes les tentatives de discrimination et d'exploitation<sup>97</sup>.

---

<sup>96</sup> P. Glaudes, J.-F. Louette, *ibid.*, p. 204.

<sup>97</sup> C. Lévi-Strauss, « Race et culture » in *Race et histoire*, Paris, Gallimard, folio plus philosophie, 2007, p.7 à 8.

Claude Lévi-Strauss met en garde contre les théories qui établissent une corrélation entre des groupes définis et leurs aptitudes. Il convient donc de préciser la vision de Bernanos sur ce point. L'auteur emploie parfois ce vocable dans le sens ethnique, selon l'usage du XIX<sup>e</sup> siècle, au moment où Drumont se présente à Alger lors du renouvellement de la Chambre en mai 1898. À la suite de la naturalisation des Juifs d'Algérie par un décret de Benjamin Crémieux, des incendies antisémites se produisent. Bernanos s'offusque, selon une perspective antijuive<sup>98</sup>, que la nationalité française leur soit octroyée plutôt qu'aux musulmans algériens, qu'il désigne sous le titre de la « race autochtone » (270). Dans la majorité des occurrences, Bernanos remotive le sens originel du mot. Il désigne un groupe doté d'une identité culturelle forte ou lié par des intérêts communs. C'est ce que suggère le titre du huitième chapitre de la *Grande Peur* intitulé : « Ô race douce et forte » qui présente les fondateurs de la Ligue Nationale antisémite (Jacques de Biez, Millot, Morès). Ceux-ci sont unis (au moins au début) par la reconnaissance qu'ils éprouvent envers Drumont. Les ouvriers forment eux aussi une classe raciale :

(334) À douze ans ces fils humiliés d'une grande race, commencent à cracher leurs poumons, et ils les crachent encore à soixante, en même temps que leur éternelle cigarette, acharnés à vivre, indestructibles.

Les conditions de travail harassantes et inhumaines rendent le sort des ouvriers inquiétant. Dans cet exemple, Bernanos réactive un des sens premiers du mot : il désigne la noblesse, la haute naissance et la distinction. Ainsi les ouvriers présentent-ils les mêmes qualités que l'aristocratie. Dans l'imaginaire bernanosien, les vertus chevaleresques se retrouvent, au XIX<sup>e</sup> et au XX<sup>e</sup> siècles, chez le prolétariat, les pauvres et les opprimés. Au moment où les pires crimes sont perpétrés (ou vont l'être) au nom de la race aryenne, Bernanos n'emploie pas le terme dans une perspective biologique comme le fait au contraire Édouard Drumont. On trouve toutefois une occurrence qu'on peut rapprocher de cette pensée raciste :

(280 - 281) Égaré dans une Chambre qu'il [Édouard Drumont] méprise, intimidé, ou même ahuri par la puissante vulgarité du monde parlementaire, et d'ailleurs moins fait que personne pour des succès de tribune, avec sa voix monotone, ses yeux myopes, il n'en subit pas moins, comme tant d'autres, hélas ! le prestige du nombre : la masse rassemblée en quelques semaines par les organisateurs de la Patrie française en impose à sa raison. Certes il juge, comme Barrès, qu'il n'y a

---

<sup>98</sup> On peut lire à ce propos G. Kauffmann, *ibid.*, p. 358.

« aucune possibilité de restauration de la chose publique sans une doctrine » et la Patrie française n'en a pas. Elle se défera aussi vite qu'elle s'est faite. Reste à l'utiliser sans retard. Comme l'a très bien vu Léon Daudet, chez un Drumont le sens de la race prime tout. Libérer la race, c'est-à-dire détruire d'urgence, par n'importe quel moyen, les forces étrangères, ces forces de décomposition nationale qui, après l'avoir arrachée à ses traditions séculaires, brisé ses racines, achèvent d'en tarir la sève. Tel est le but. Après quoi la race retrouvera d'elle-même, ira d'elle-même à sa destinée.

Cet extrait se situe dans l'avant-dernier chapitre de la *Grande Peur* ; avant sa « Conclusion », Bernanos récapitule l'œuvre politique accomplie par Édouard Drumont. Sa Ligue antisémite n'est pas parvenue à détruire le régime parlementaire, les radicaux et les conservateurs ; cette entreprise, se solde par un échec. La Ligue antisémite a été reprise par la Patrie française, ligue nationaliste de Barrès, qui veut doter la France de nouveaux cadres. La fin du texte est fortement marquée par l'idéologie de Barrès, pour qui l'identité se fonde sur l'enracinement et sur l'héritage. Bernanos n'établit toutefois pas la supériorité d'un groupe sur un autre au motif que l'un serait meilleur. La « race » désigne, certes, plusieurs individus qui présentent des caractéristiques communes, mais ils ne sont pas pris dans un réseau hiérarchique de valeurs. D'ailleurs, Bernanos fait un usage absolu du nom qui est sans référent. La race dont il parle n'est pas identifiée. Elle désigne plutôt une série d'attributs culturels, propres à la France (mais non aux Français).

Ces deux livres relèvent d'une esthétique du mélange : Bernanos réutilise un matériau journalistique auquel il offre une pérennité grâce à l'écriture essayistique. Celle-ci présente une composition variée. Néanmoins, les essais sont aussi ambigus dans la mesure où la vision de Bernanos demeure entachée par les préjugés de son siècle (par exemple en ce qui concerne l'antisémitisme). L'auteur ne se limite cependant pas à la polémique : il développe aussi une vision du monde originale. Celle-ci n'est pas asservie à une pensée unique ni à un langage autoritaire ; elle se déploie avec une grande liberté.

## II – L’essai, une poétique du mélange

### A. Structures dans *La Grande Peur des bien-pensants* et *Les Grands Cimetières sous la lune*

La forme de l’essai se distingue par son cours délié ; il présente différents thèmes dont l’ordre, qui semble arbitraire, est choisi par l’auteur. Les deux essais de Bernanos sont sous-tendus par des logiques variées.

#### 1. Différents récits entremêlés

Dans la *Grande Peur*, le récit prédominant concerne la vie de Drumont. Le narrateur ne rapporte toutefois pas strictement les faits : il passe les différents événements au crible de ses émotions personnelles. C’est ce qu’on observe dans le syntagme qui ouvre le premier chapitre : « La jeunesse d’Édouard Drumont ! » La modalité exclamative traduit le plaisir éprouvé par Bernanos à conter les événements qui ont marqué la vie de son « maître » ; elle modalise également l’incongruité, manifeste pour Bernanos, à raconter cette période dont l’intérêt semble limité. Elle est cependant essentielle, d’après le narrateur : c’est au cours de cette jeunesse que Drumont a commencé à méditer sur ce qui deviendra la substance de son œuvre. L’essai oscille constamment entre la vie d’Édouard Drumont et les méditations personnelles qu’elle éveille chez Bernanos. L’« Introduction » offre un résumé non chronologique de cette existence. L’analyse de Bernanos se déploie au gré de ses souvenirs personnels, de ses lectures : la progression s’effectue par associations d’idées, notamment grâce aux citations tirées de *La France juive*. Ces citations produisent une force persuasive : leur choix est dicté par le cours de l’écriture et les thèmes développés par Bernanos. Elles semblent donc entrer naturellement en concordance avec le propos de l’essayiste.

Le reste de *La Grande Peur* suit, en revanche, une trame chronologique : le premier chapitre est consacré à la jeunesse d’Édouard Drumont ; les suivants portent sur l’élaboration de *La France juive*, le succès inattendu qu’elle a finalement rencontré, les duels essayés par Drumont, la fondation de la *Libre Parole*, l’élection de son directeur comme député d’Alger ; enfin le déclin du journal et de Drumont, qui s’enfonce dans l’oubli et la solitude. De ce point de vue,

cette partie de l'essai se rapproche de ce qu'Irène Langlet appelle les « mémoires, où les événements de la vie d'un homme sont rapportés aux événements de l'Histoire qui ont eu lieu en même temps (parfois grâce à cet homme)<sup>99</sup>. » Irène Langlet ajoute : « [...] Beaujour y puise l'essentiel de sa définition de l'autoportrait, catégorie qu'il conçoit significativement pour englober, entre autres textes favorisant le dévoilement de la personne grâce aux objets et événements extérieurs, l'essai, les mémoires ; mais sa ligne de partage passe plutôt par le critère temporel, l'autobiographie ou les mémoires exploitant l'ordre chronologique pour unifier les événements variés de la vie d'un homme, alors que l'autoportrait s'en remet au hasard des sujets<sup>100</sup>. » Les mémoires sur Drumont sont chronologiques, mais se trouvent prises dans un réseau plutôt thématique : Bernanos ne cesse de se référer à sa propre actualité. Le récit de la Première Guerre, qui touche directement Bernanos puisqu'il y a participé, occupe ainsi une grande partie de la conclusion. Les démocraties s'avilissent et, à l'Arrière, sévissent le mensonge et la propagande. Les soldats sont morts et se taisent : Bernanos veut donc, à l'exemple de Drumont, dénoncer les injustices mais aussi parler pour ceux qui ne parlent pas. Bernanos déplace sur un plan plus intime l'acharnement mis par Drumont dans ses combats : si tout le monde s'était tu, il est celui qui aurait procédé de la même manière que Bernanos l'a fait. L'essai joue ainsi sur le déphasage : il produit un contraste entre l'histoire d'un homme qui a refusé de se compromettre avec les puissances et qui a repoussé les formes de soumission, contre un monde moderne dévoré au contraire par l'envie et la rancune. La vie de Drumont donne lieu à des digressions nombreuses qui deviennent des récits à part entière. Elle offre au narrateur un prétexte pour méditer plus largement sur les combats menés en France pendant une période, qui s'étend jusqu'à la Première Guerre mondiale à la fois riche, trouble et agitée. Le directeur de *La Libre Parole* présente, en quelque sorte, une allégorie de la vie politique et culturelle à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle :

(63) Quel que soit l'injuste oubli dans lequel la génération présente a laissé tomber son nom, il n'en reste pas moins vrai que l'auteur de *La France juive* est, à bien peu près, vingt ans de la vie française. Par la date de sa mort, en effet, Drumont est presque l'un des nôtres. Il n'en est pas moins aussi l'un des témoins, - et quel témoin ! - de la tragi-comédie du Second Empire, de cette espèce de pièce militaire à grand spectacle, comme on en donnait jadis sur l'immense scène du Châtelet, avec des coups de fusil, des pantalons rouges, les jolies jambes du corps de ballet, le tout sur un air d'Offenbach.

---

<sup>99</sup> I. Langlet, *ibid.*, p. 61.

<sup>100</sup> I. Langlet, *ibid.*

Cette évocation du Paris impérial rappelle l'insouciance de la Belle-Époque qui sera réduite à néant avec la Première Guerre mondiale. Tout au long de l'ouvrage, le récit de la guerre entre en corrélation avec la biographie de Drumont. Les démocraties s'affaiblissent : Bernanos constate que les guerres ont ruiné la conscience de l'homme et que personne, pas même le solitaire Drumont, ne parvient à endiguer cette montée. La nouvelle ère inaugurée par les conflits à outrance annonce la barbarie. Georges Bernanos analyse la défaite à l'aune des mises en garde adressées par Drumont : l'auteur rend donc hommage à un homme qui, à ses yeux, symbolise l'honneur français. Les mémoires sont subordonnés à une réflexion plus générale sur la trahison des élites conservatrices. Bernanos superpose les plans ; de plus, le commentaire, qui concerne la guerre, la perte de sens dans le monde moderne et la domination de l'argent, occupe plus de place que le récit objectif. Les thèmes abordés par Bernanos dans *Les Grands Cimetières sous la lune*, en particulier la guerre civile espagnole, les totalitarismes, la corruption de l'Église catholique mais aussi la vie intérieure requise par la véritable foi, ressortissent à une structure complexe. De plus, ils prolongent l'ouvrage précédent.

Denis Guenoun, dans son étude consacrée aux « fonctions narratives dans les *Grands Cimetières sous la lune*<sup>101</sup> », identifie quatre fonctions (ou « séquences ») prédominantes. Le critique propose une formalisation des différents systèmes qui composent le discours. Outre « le récit de l'écriture » dont nous reparlerons, il isole « la relation » qui regroupe les événements rapportés par le narrateur. Cet ensemble se divise en deux sous-catégories : la première « [...] comporte l'ensemble des séquences que le livre désigne comme relatant des faits vécus par son auteur<sup>102</sup>. » La seconde sous-catégorie comporte les événements en Espagne. « Le récit fictif » présente également deux sous-divisions. L'une prêle des réactions fictives ou imaginaires à des êtres réels. C'est l'inverse pour la seconde : « des personnages fictifs [...] sont supposés incarner un type humain, une fonction sociale, ou un statut moral<sup>103</sup> ». Dans « le récit abstrait », par le biais de la prosopopée, Bernanos donne chair à des abstractions comme « l'Argent, [...] l'Arrière, ou [...] la Colère<sup>104</sup> ». La majuscule signale le caractère concret de ces entités qui affaiblissent et asservissent l'être humain. On retrouve le récit de « la relation » du

---

<sup>101</sup> D. Guenoun « Les fonctions narratives dans Les Grands cimetières sous la lune » in *Bernanos, Centre culturel de Cerisy-la-Salle, 10 au 19 juillet 1969* sous la direction de Max Milner, Plon, 1972, p. 441 à 453 (suivi d'une « Discussion » p. 454 à 464).

<sup>102</sup> D. Guenoun, *ibid*, p. 446.

<sup>103</sup> D. Guenoun, *ibid*, p. 448.

<sup>104</sup> D. Guenoun, *ibid*, p. 450.

narrateur au monde qui l'entoure à partir de la première partie, dans laquelle Bernanos analyse le rôle des « imbéciles » dans une société prête à s'effondrer. Denis Guenoun montre par ces différents récits que les *Grands Cimetières* traitent non seulement des événements en Espagne, mais aussi, et surtout, de la complaisance des conservateurs et de certains catholiques à l'égard des dictatures. Georges Bernanos ne commence à évoquer la guerre civile qu'à partir du troisième chapitre de la première partie. Dans un article, William Bush remarque ainsi : « [...] en faisant l'analyse de ce livre non-romanesque on est étonné de découvrir que sur 353 pages de texte il y en a 191 – c'est-à-dire plus de la moitié – qui ne font aucune référence à l'Espagne<sup>105</sup>. » Les événements n'apparaissent que tardivement dans l'essai alors que, paradoxalement, on admet généralement qu'ils constituent le sujet principal du livre. Tout se passe comme si Bernanos préparait le lecteur et cherchait à susciter chez lui une attente, à moins qu'il ne cherche à la déjouer dans la mesure où il choisit des titres qui couvrent un large spectre de notions. Les éléments personnifiés comme l'« Argent » ou les « Imbéciles » sont mobilisés à titre d'exemples dans des dispositifs argumentatifs afin d'occuper une fonction persuasive.

L'essai présente des écritures diverses, comme l'explique Irène Langlet : « En mêlant les caractéristiques d'autres genres, l'essai n'est pas 'un peu tous les genres' mais crée sa propre identité. L'entre-deux place la variété d'écriture à l'intersection des autres genres, valorisant la tension qui en résulte dans une identité spécifique<sup>106</sup>. » Néanmoins, bien que l'essai ne soit pas un texte « scientifique<sup>107</sup> », on ne peut non plus l'assimiler entièrement à une fiction. C'est un genre « mixte<sup>108</sup> » qui tire son efficacité d'un habile mélange de traits génériques. La fiction se trouve ainsi superposée aux autres récits car Bernanos projette son propre imaginaire sur les événements et sur les personnages qu'il analyse. L'auteur crée un espace de fiction qui se trouve intégré au projet documentaire de relater la guerre civile sur l'île de Palma. Dès la préface, il s'adresse à des interlocuteurs fictifs :

(354 – 355) Compagnons inconnus, vieux frères, nous arriverons ensemble, un jour, aux portes du royaume de Dieu. Troupe fourbue, troupe harassée, blanche de la poussière de nos routes, chers visages durs dont je n'ai pas su essuyer la sueur, regards qui ont vu le bien et le mal, rempli leur tâche, assumé la vie et la mort, ô regards qui ne se sont jamais rendus ! Ainsi vous retrouverai-

---

<sup>105</sup> W. Bush, « Honneur, enfance et désincarnation composition et thèmes des *Grands cimetières sous la lune* » in *Études bernanosiennes 13, le spirituel et le temporel. Les Grands cimetières sous la lune*, textes réunis et présentés par Michel Estève, Paris, La revue des lettres modernes Minard numéros 290 - 297, 1972, p. 7.

<sup>106</sup> I. Langlet, *ibid.*, p. 81.

<sup>107</sup> I. Langlet, *ibid.*, p. 88.

<sup>108</sup> I. Langlet, *ibid.*, p. 82.



je, vieux frères. Tels que mon enfance vous a rêvés. Car j'étais parti à votre rencontre, j'accourais vers vous. Au premier détour, j'aurais vu rougir les feux de vos éternels bivouacs. Mon enfance n'appartenait qu'à vous. Peut-être, un certain jour, un jour que je sais, ai-je été digne de prendre la tête de votre troupe inflexible. Dieu veuille que je ne revoie jamais les chemins où j'ai perdu vos traces, à l'heure où l'adolescence étend ses ombres, où le suc de la mort, le long des veines, vient se mêler au sang du cœur ! Chemins du pays d'Artois, à l'extrême automne, fauves et odorants comme des bêtes, sentiers pourrissants sous la pluie de novembre, grandes chevauchées des nuages, rumeurs du ciel, eaux mortes... J'arrivais, je poussais la grille, j'approchais du feu mes bottes rougies par l'averse. L'aube venait bien avant que fussent rentrés dans le silence de l'âme, dans ses profonds repaires, les personnages fabuleux encore à peine formés, embryons sans membres, Mouchette et Donissan, Cénabre, Chantal, et vous, vous seul de mes créatures dont j'ai cru parfois distinguer le visage, mais à qui je n'ai pas osé donner de nom – cher curé d'un Ambricourt imaginaire. Étiez-vous alors mes maîtres ? Aujourd'hui même, l'êtes-vous ? Oh ! je sais bien ce qu'a de vain ce retour vers le passé. Certes ma vie est déjà pleine de morts. Mais le plus mort des morts est le petit garçon que je fus.

Bernanos invoque ses compagnons afin de faire surgir les souvenirs. Cet effort de remémoration se trouve ancré dans la fiction, il relève du songe. Grâce à l'écriture, la mémoire devient un lieu : le narrateur parcourt les « bivouacs » et les chemins détremés de l'Artois dans lesquels il reconstitue ses rêves et ses désirs. On peut rapprocher ce travail de celui du narrateur de la *Recherche du temps perdu*. Irène Langlet rappelle d'ailleurs la part essayistique dans l'œuvre de Proust, où « [...] l'essayisme fait plus qu'envahir la narration : il en soulève, en dissout et en requalifie le principe fondamental<sup>109</sup> [...] ». Dans « Combray », la première partie de *Du côté de chez Swann*, Marcel fait l'expérience du deuil de ce que, petit garçon, il a été, après s'être rappelé l'épisode fondateur du coucher, où sa mère dort finalement avec lui :

Il y a bien des années de cela. [...] En moi aussi bien des choses ont été détruites que je croyais devoir durer toujours et de nouvelles se sont édifiées donnant naissance à des peines et à des joies nouvelles que je n'aurais pu prévoir alors, de même que les anciennes me sont devenues difficile à comprendre. [...] La possibilité de telles heures ne renaîtra jamais pour moi. Mais depuis peu de temps, je recommence à très bien percevoir si je prête l'oreille, les sanglots que j'eus la force de contenir devant mon père et qui n'éclatèrent que quand je me retrouvai seul avec maman. En

---

<sup>109</sup> I. Langlet, *ibid.*, p. 117.

réalité ils n'ont jamais cessé ; et c'est seulement parce que la vie se tait maintenant davantage autour de moi que je les entends de nouveau<sup>110</sup> [...]

Le narrateur de la *Recherche*, comme Bernanos, donnent à leur vie un court terme : tous les deux mettent la même insistance à rappeler que leurs jours sont comptés. Le temps est donc bien, pour eux, cet ennemi destructeur qui brise la mémoire des êtres et des choses : les écrivains se doivent d'écrire ce qu'il leur reste à dire. C'est ce que rappelle une nouvelle fois Bernanos dans les *Grands cimetières* :

(525) J'ai commencé ce livre par un doux hiver palmésan, tout plein du suc des amandiers en fleur, juteux comme un fruit d'automne. Ce détail n'a aucun intérêt pour vous, je le crains. Dieu veuille que le café Alhambra redevienne ce qu'il était jadis, chaque matin, à l'heure où débarquaient du *Ciudad* les voyageurs un peu las d'une nuit de mer, quand fument sur les tables de marbre le café au puissant arôme et les encemadas dorés. Mais le *Ciudad* est au fond de la mer avec son équipage, et les poissons tournent en rond dans la cabine où j'ai dormi. Certes, je ne voudrais faire nul tort au sympathique patron de l'Alhambra. Il me permettra cependant de dire que sa maison n'offre rien qui puisse attirer les foules. Elle est néanmoins pour moi l'une des grandes étapes de ma pauvre vie, la dernière sans doute. Car voilà déjà que le jour baisse, le vent fraîchit, la route est longue encore, je ne m'arrêterai pas avant que se referme sur moi la douce nuit que j'attends – ô réconciliatrice, ô secourable, ô sereine !

Le sentiment de la mort renforce l'acuité de Marcel : il se montre plus sensible aux souvenirs qui tendent à resurgir dans sa mémoire. Bernanos accueille cette impression avec soulagement, qui le renforce également dans sa conviction d'écrire. La narration ressortit donc à un impératif car la corruption gagne non seulement le corps, mais elle gangrène aussi et surtout la mémoire. Le narrateur de « Combray » fait l'expérience des limites de la mémoire volontaire (contrairement à la mémoire involontaire) : elle ne parvient pas à ressusciter tout le passé :

---

<sup>110</sup> M. Proust, *Du côté de chez Swann*, Paris, Gallimard, 1919, Paris, Gallimard, coll. « Folio classique », 2013, p. 91.

Mais comme ce que je m'en serais rappelé m'eût été fourni seulement par la mémoire volontaire, la mémoire de l'intelligence, et comme les renseignements qu'elle donne sur le passé ne conservent rien de lui, je n'aurais jamais eu envie de songer à ce reste de Combray. Tout cela était en réalité mort pour moi.

Mort à jamais ? C'était possible<sup>111</sup>.

Chez Bernanos, le travail de l'écrivain, qui consiste à faire surgir des personnages fictifs, s'apparente à une résurrection du temps perdu : c'est dans l'écriture qu'il faut retrouver cette part oubliée de soi. Comme pour Marcel, le « je » et la mémoire se construisent grâce à l'écriture. Irène Langlet écrit : « Si l'essai est une littérature personnelle, c'est donc dans un sens différent de l'autobiographie, dont le "voici ce que je suis devenu" se mue, dans l'essai, à un "voici ce que je suis, et, ce que disant, je deviens"<sup>112</sup>. » Certes, Bernanos doit faire le deuil d'une partie de son être. Cependant, malgré la destruction causée par le temps, il recompose aussi une identité nouvelle grâce à l'essai. Dans l'essai bernanosien, la mémoire involontaire ne ressuscite pas une partie du passé ; l'association des souvenirs, qu'ils soient réels ou imaginaires, permet d'assumer et de dépasser cette perte. Il ne s'agit pas de retourner à un âge primaire, révolu, mais de retrouver les qualités de celui-ci, dans le présent, après qu'elles ont été transfigurées par le temps. La part biographique est soumise à l'appréciation du présent mais se trouve aussi distendue par la fiction. L'écriture de l'essai engage une réflexion sur l'identité, elle dilate l'étendue du regard et ouvre un champ insoupçonné de perspectives. Le recours à la fiction permet au narrateur d'en apprendre plus sur lui-même et sur son existence. Le trajet sur la route de Sant'Eulalia donne ainsi lieu à un rapprochement avec la course en moto dans *Journal d'un curé de campagne* :

(415) Je revois cet éclatant matin de dimanche. La mer, la douce mer palmesane, n'avait pas une ride. Le chemin qui, partant du village de Porto-Pi, vient déboucher sur la route était encore plein d'ombres bleues. Comme à l'avant-dernier chapitre du *Journal d'un curé de campagne*, la haute moto rouge, tout étincelante, ronflait sous moi comme un petit avion.

---

<sup>111</sup> M. Proust, *ibid.*, p. 100.

<sup>112</sup> I. Langlet, *ibid.*, p. 207.

Le plan de la narration biographique rend compte de l'admiration que porte Bernanos à ce moyen de locomotion (avec lequel il subit par ailleurs plusieurs accidents graves), qui se prolonge également sur le plan de la fiction. L'objet recèle un imaginaire et pourvoit une illumination. Pour prolonger l'analogie avec les signes proustiens de la mémoire involontaire, on pourrait dire que l'événement de cette course ouvre sur autre chose que lui-même : il suscite un sentiment de plénitude, dont rend compte le paysage, et fait surgir la fiction. Les événements rapportés relèvent de la réalité biographique et l'auteur crée, à partir d'eux, un univers<sup>113</sup> qui s'apparente à l'invention. La concentration de cet instant fugitif suspend en effet le temps. Bernanos lit le monde à partir de la fiction : la vie révèle sa richesse lorsqu'on saisit la profondeur de ces surgissements brefs. D'ailleurs, l'avant-dernier chapitre du *Journal*, dans lequel se trouve cet épisode, est le seul qui paraisse serein : l'angoisse et la douleur du jeune curé se calment le temps d'une course sur la motocyclette de « M. Olivier », le neveu de la comtesse :

(376) J'ai grimpé tant bien que mal sur un petit siège assez mal commode et presque aussitôt la longue descente à laquelle nous faisons face a paru bondir derrière nous tandis que la haute voix du moteur s'élevait sans cesse jusqu'à ne plus donner qu'une seule note, d'une extraordinaire pureté. Elle était comme le chant de la lumière, elle était la lumière même, et je croyais la suivre des yeux dans sa courbe immense, sa prodigieuse ascension. Le paysage ne venait pas à nous, il s'ouvrait de toutes parts, et un peu au-delà du glissement hagar de la route, tournait majestueusement sur lui-même, ainsi que la porte d'un autre monde.

L'objectivité du monde est passée au crible d'une conscience : l'univers sensible est estompé et fait place à une évocation merveilleuse du paysage qui défile. Au cours de cette expérience, le curé d'Ambricourt a la révélation de l'existence et de l'amitié : la vitesse ouvre sur un monde surnaturel, elle participe de l'indicible. Dans la citation tirée des *Grands cimetières sous la lune*, le rapprochement avec ce passage du *Journal d'un curé de campagne* suscite un espace imaginaire qui rend la douloureuse réalité tolérable. En effet, Bernanos se heurte rapidement à des soldats de la Phalange qui s'apprête à échanger des tirs avec les Républicains.

La fiction vient renforcer la fonction argumentative : dans les deux essais, le narrateur-journaliste n'a pas assisté aux massacres (ceux de la Commune ou de la guerre civile espagnole). La fiction pallie ce manque : elle permet de fixer l'impensable. Les entretiens d'un narrateur

---

<sup>113</sup> I. Langlet, *ibid*, p. 222.

avec différents personnages participent ainsi de la fiction. Bernanos imagine les questions qu'il poserait aux différents dirigeants afin de comprendre leurs motivations et, ainsi, le sens des événements auxquels il assiste. De plus, l'écriture se trouve ancrée dans le présent du narrateur, elle est en prise avec les événements quotidiens.

## 2. La recherche de l'écriture

Dans les deux essais court une même interrogation qui porte sur la valeur du livre que l'auteur est en train d'écrire. Dans les deux essais, Bernanos marque une attention constante au processus d'écriture. Selon Denis Guenoun, dans les *Grands Cimetières*, le « récit de l'écriture » signifie que « le livre raconte sa propre histoire<sup>114</sup> ». Le texte parle de lui-même et l'auteur s'interroge régulièrement sur le cours qu'il doit lui donner. Denis Guenoun relève que les « récits » qui composent *Les Grands cimetières sous la lune* se répartissent en deux ensembles, formés par une fonction « narrative » et par une fonction « spéculative ». Le récit questionne à différents moments sa propre nature : « Ce texte ne cesse [...] d'exhiber sa nature foncièrement scripturale, de se manifester comme le procès d'avènement d'un livre<sup>115</sup>. » Cette opération a lieu grâce à un mode réflexif où l'auteur intervient directement. On peut ainsi intégrer au « récit de l'écriture » les occurrences dans lesquelles l'auteur explique qu'il écrit la suite de la *Grande Peur* : (404) « J'écris ces nouveaux chapitres de la "Grande-Peur" non par plaisir, ni même par goût, mais parce que le temps est sans doute venu de l'écrire [...]. » L'écriture répond à un impératif : il s'agit de divulguer une forme de vérité construite par le cheminement de la pensée au fil du récit. D'ailleurs, Bernanos dénigre le statut d'auteur : « Je ne suis pas un écrivain » déclare-t-il à deux reprises dans la préface<sup>116</sup>. Il souligne l'extrême difficulté qu'il éprouve à rédiger, attribuée à son manque de génie. Il écrit en effet dans des lieux qui semblent inhabituels pour ceux qui sacralisent les écrivains : (354) « J'écris dans les cafés au risque de passer pour un ivrogne [...] ». Corollairement, son indifférence à l'égard du statut de l'auteur a pour conséquence que Bernanos refuse d'enjoliver la réalité et de mentir sur ce qu'il a vu afin de plaire. Dans cette même préface, Bernanos précise son rôle :

---

<sup>114</sup> D. Guenoun, *ibid*, p. 445.

<sup>115</sup> D. Guenoun, *ibid*, p. 445.

<sup>116</sup> (353) et (354).

(354) J'honore un métier auquel ma femme et mes gosses doivent, après Dieu, de ne pas mourir de faim. J'endure même humblement le ridicule de n'avoir encore que barbouillé d'encre cette face de l'injustice dont l'incessant outrage est le sel de ma vie. Toute vocation est un appel – *vocatus* – et tout appel veut être transmis. Ceux que j'appelle ne sont évidemment pas nombreux. Ils ne changeront rien aux affaires de ce monde. Mais c'est pour eux, c'est pour eux que je suis né.

Bernanos conçoit son métier comme un sacerdoce : il est appelé, comme il le dit également de Drumont, à une mission pour laquelle il ne se sent nulle disposition. Il s'adresse aux « compagnons inconnus<sup>117</sup> » ressuscités par son imagination. Contrairement au genre de l'autobiographie, Bernanos ne suit pas une trame chronologique quand il parle de lui-même et de sa vie. Il se dépeint au gré des thèmes qu'il aborde, ce qui confirme l'analyse d'Irène Langlet : « Le parallèle avec les écritures du moi fait donc essentiellement émerger le critère temporel en force discriminante : l'essai n'est pas chronologique<sup>118</sup>. »

Le « récit de l'écriture » développe une prise de conscience : le narrateur, directement concerné par ce qu'il souhaite raconter, s'interroge sur la manière dont il doit procéder. Bernanos interprète les événements historiques à l'aune de sa subjectivité : c'est le cas pour la vie de Drumont ainsi que pour la guerre civile espagnole. On trouve au sein de ces deux ensembles une recherche constante de ce qu'est l'écriture. Dès l'« Introduction », Bernanos justifie son choix d'étudier la vie de Drumont :

(45) J'écris ce livre pour moi, et pour vous – pour vous qui me lisez, oui : non pas un autre, vous, vous-même. J'ai juré de vous émouvoir – d'amitié ou de colère, qu'importe ? Je vous donne un livre vivant.

« Que nous veut - il avec ce Drumont ? » direz-vous. Hé bien, je veux l'honorer, voilà tout.

Le déictique, « ce livre » qui désigne l'ouvrage, crée une mise en scène de l'énonciation ainsi qu'une actualisation : l'acte d'écrire (et donc de lire) est inscrit au seuil de l'œuvre. Le destinataire, figuré par le « nous » qui met à distance l'auteur, se trouve intimement lié au projet d'écri-

---

<sup>117</sup> Voir *infra* (354).

<sup>118</sup> I. Langlet, *ibid.*, p. 61.

ture. Le narrateur se le représente et construit à partir de cette adresse initiale un rapport d'interlocution. Celui-ci désigne, selon Irène Langlet, la « composition d'une autorité de discours dans le rapport à autrui<sup>119</sup> ». Bernanos hyperbolise les sentiments qu'il entend générer chez le lecteur : il ne doit pas le laisser indifférent. Au contraire, il lui faut produire chez celui-ci une émotion, qu'elle concorde ou non avec l'œuvre. La base du dialogue s'établit à partir de l'avis que se forme le lecteur de l'œuvre ; bien que le projet bernanosien semble être polémique (il veut à tout prix « émouvoir » et prétend ne s'adresser qu'à un petit nombre), le lecteur se trouve, en réalité, libre d'être d'accord ou non. Il importe davantage à Bernanos que le dialogue naisse de la confrontation des opinions.

(142) Je n'écris pas ceci dans l'intention d'humilier personne : à quoi bon ? Je défends une mémoire. Ou plutôt – car suis-je digne ou non de la défendre ? – je la sers selon mes forces. Il se peut que nos fils la vengent demain.

Le travail de remémoration et d'hommage est intimement lié à la projection de soi : comme le rappelle Irène Langlet, les « discours non-fictifs<sup>120</sup> » adossés à l'Histoire se trouvent au principe de l'« interlocution<sup>121</sup> ». La narration historique présente dans l'essai se déploie toujours pour autrui : elle est le lieu de la prise de conscience de soi et de l'autre, qui est ici un destinataire fictif et à venir. « L'essayisme est une méthode expérimentale [...] pour exprimer la vérité d'un objet existant, ou dévoiler son illusion, en tout cas le faire voir sous un jour neuf<sup>122</sup>. » Au-delà du procédé rhétorique, il s'agit réellement de situer une parole qui exprime la confiance placée dans les lecteurs potentiels. Bernanos l'exprime une fois de plus dans la préface des *Grands cimetières sous la lune* : (355) « [...] et c'est cela qui vous fait prêter l'oreille, compagnons dispersés à travers le monde, qui par hasard ou par ennui avez ouvert un jour mes livres. Singulière idée que d'écrire pour ceux qui dédaignent l'écriture ! » Bernanos envisage l'ensemble de la communauté des lecteurs, que ceux-ci le comprennent ou non. Il instaure ainsi, malgré qu'il en ait, un rapport d'amitié. Selon Irène Langlet, l'essayisme présente une « relation doubla-ment implicite : entre un auteur et un lecteur, ainsi qu'entre un nouveau moi et un ancien moi, qui n'est pas annulé par le nouveau, mais simplement mis en perspective. Starobinski,

---

<sup>119</sup> I. Langlet, *ibid.*, p. 224.

<sup>120</sup> I. Langlet, *ibid.*, p. 224.

<sup>121</sup> I. Langlet, *ibid.*, p. 224.

<sup>122</sup> I. Langlet, *ibid.*, p. 250.

comme Bensmaïa, voient dans l'amitié essayiste la figure de ces relations implicites où le partage avec l'autre permet de voir l'autre en soi-même<sup>123</sup>. » Dans l'introduction et la conclusion, le narrateur est hanté par la peur de ne pouvoir dire correctement ce qu'il souhaite ; il craint surtout de ne pas trouver de destinataire :

(314) J'ai commencé ce livre par une journée d'un autre hiver, froide et nue, impitoyable, pure de bas en haut, jusqu'au ciel, avec l'éclat, la sonorité du métal. J'écris ces dernières pages au cœur pourri de l'automne. Irai-je seulement jusqu'au bout de ma tâche ? Ce que j'ai à dire encore me sera-t-il tout à l'heure arraché ? Mais que dire ? Et d'abord à qui parler ?

La rhétorique, subordonnée à l'interlocution<sup>124</sup>, devient inutile (tout comme le livre) si le lecteur n'accepte pas d'entrer dans le dialogue. L'image brossée par le narrateur du lecteur fictif est une fois encore proche de celle qui habite le pamphlétaire : il prétend s'adresser à un petit nombre car la multitude se montre sourde aux imprécations. Ici, pourtant, le ton porte une charge dramatique dans la mesure où Bernanos se présente comme quelqu'un pour qui les jours sont comptés. Il marque une obsession pour le temps qui passe : la prolifération de la syntaxe interrogative souligne l'inquiétude (voire l'angoisse) qui le saisit. Le monde semble d'ailleurs saisi par la décomposition et le malaise : l'automne se désagrège tandis que la journée d'hiver se dresse de façon inquiétante dans la conscience du narrateur. L'écriture paraît constamment arrêtée par le sentiment de décrépitude qui le baigne ; l'auteur tente de s'en dégager grâce à la conviction qu'il lui faut mener correctement sa tâche :

(345) À la dernière page d'un livre où je crois n'avoir rien donné à demi, consacré à un homme que l'ingratitude a bien fini par tuer, mais sans réussir à le poignarder dans le dos, pourquoi redouterais-je d'écrire le mot, hélas ! informe, sans couleur et sans contour, flasque et froid, la plus hideuse des bêtes de l'ombre, le mot abject de trahison ?

Le mot devient une chose : toute la charge négative et la réprobation morale que porte le mot de « trahison » se trouvent converties sur le plan esthétique. Cet acte de félonie se transforme en une bête molle et répugnante. L'essai consiste à dénoncer le scandale, quand il y a lieu :

---

<sup>123</sup> I. Langlet, *ibid.*, p. 220.

<sup>124</sup> I. Langlet, *ibid.*, p. 224.



(491) Si *L'Action française* comptait demain trois millions d'abonnés, M. Pujol se féliciterait certainement de sa bonne fortune. Mais si ce journal n'en compte plus, un jour, que deux cents, son rédacteur en chef écrira que ce sont les minorités qui font l'histoire et qu'un tel avortement apporte une preuve nouvelle de l'acharnement des ennemis de l'intérieur, et par conséquent de la nécessité plus pressante que jamais de soutenir le seul journal qui ne se soit jamais trompé. Pareillement lorsque l'influence des jésuites grandit, les bons pères exaltent leurs méthodes. Cela s'appelle un triomphe. Lorsqu'ils sont expulsés par tous les gouvernements, ou même interdits par le pape, comme au XVIII<sup>e</sup> siècle, cela s'appelle une épreuve et ils déclarent que l'opiniâtreté des adversaires désigne assez leur compagnie comme la meilleure. Moi, je veux bien. Je veux bien que, si l'Espagne fourmille aujourd'hui de brise-croix, c'est que le diable exerce plus particulièrement ses diableries sur un pays riche de trop de prêtres vertueux, d'édifiants dévots, de zéloteurs et de zélatrices. À ce compte, les monastères où pulluleraient tout à coup les religieux ivrognes ou paillardes, devraient être considérés comme de respectables forteresses contre lesquelles s'acharment les démons. C'est une vue surnaturelle intéressante. Je ne crois pas que la Congrégation de l'Index me permette de la développer dans un roman.

Une violente dispute, effectuée par articles interposés, s'engagea entre Maurice Pujol, rédacteur de *L'Action française*, et Georges Bernanos, qui accusait le premier de sectarisme et d'opportunisme. Bernanos présente ironiquement les justifications fournies par les catholiques sur les turpitudes de l'Église et le mal dont elle a pu, au cours des siècles, se rendre coupable. L'auteur raffine la dénégation car il joue sur le changement de genre : il n'encourt pas de mise à l'Index dans la mesure où il ne développe pas son propos dans un roman mais dans quelque chose d'autre, qui dépasse cette forme. Il utilise à son profit le brouillage introduit par ses écrits transgénériques ; cette opération lui permet également, en tant que catholique, d'adresser librement des critiques sur la conduite temporelle des affaires de l'Église. Le système d'oppositions binaires qui structurent le texte court-circuitent les justifications des dévots et des maurrassiens. Bernanos dénonce ainsi l'incohérence de l'Action française et de l'Église, pour lesquels tout, comme son contraire, justifie la mission qu'ils se sont assignée. Bernanos réfute l'explication des « dévots » qui attribuent les événements historiques à des causes surnaturelles, où le diable serait à l'œuvre. L'essayiste s'engage dans les événements afin de mener un combat contre l'obscurantisme et le mensonge :

(543) Je relis non sans mélancolie, la première page de ma préface. « J'irai jusqu'au bout de ma tâche », disais-je. Eh bien ! c'est vrai, j'y suis allé. J'ai été jusqu'au bout de mon livre. Je suis content.

Sur le plan métaphorique, « aller au bout » de quelque chose ou de soi-même, de même que « suivre sa route » constituent des motifs récurrents dans l'œuvre de Bernanos. Il s'agit de « faire face » c'est-à-dire, sur le plan spirituel, de transcender les épreuves et d'affronter les difficultés.

Dans ce dispositif spéculaire qu'est l'essai, l'écriture s'interroge sur sa construction. Il s'agit de susciter une prise de conscience, par et dans l'écriture. Dans la *Grande Peur*, Bernanos non seulement rapporte l'histoire du maître de l'antisémitisme, mais il transmet aussi l'héritage qu'il a reçu des lectures et des enseignements du « Maître ». Il poursuit le souhait de donner cette « leçon d'héroïsme » aux générations futures. De ce point de vue, Drumont n'est qu'un exemple (même s'il est, pour Bernanos, le seul qui soit encore efficace) d'une argumentation qui vise à persuader tous ceux qui ont encore l'envie de se dresser contre les puissances. On ne peut réduire ces essais à un seul thème : ils déploient un réseau foisonnant d'images et d'arguments. L'écriture du souvenir se trouve à l'origine des récits.

## B. Des voix narratives variées

Les deux essais sont assumés par un « je ». Dans *Les Grands cimetières sous la lune*, Pierrette Renard identifie trois catégories narratives : « nous trouvons une expansion du Je originel en une fusion des trois instances narratives, auteur – narrateur – personnage, qui détermine l'apparition d'une sorte de Journal intime<sup>125</sup>. » En outre : « nous voyons [...] que, dès la première œuvre qui se veut le récit d'une double histoire, celle d'un homme et celle d'une époque, apparaît une indétermination du statut narratif<sup>126</sup> [...]. » Les deux essais présentent des récits et des commentaires produits par l'auteur, mais cette conscience, exprimée à la première personne, est soumise à un brouillage. La première personne ne se rapporte pas nécessairement à

---

<sup>125</sup> I. Langlet, *ibid.*, p. 124.

<sup>126</sup> I. Langlet, *ibid.*, p. 129.

l'auteur. Irène Langlet explique : « Ce moi est incertain et changeant, comme le texte est hétérogène et disparate, mais aussi comme son rapport au monde est inégal : chaque objet suscite une prise de conscience où l'individu se dévoile légèrement différent de ce qu'il était dans un autre contexte<sup>127</sup>. » Le *Roland Barthes* de Roland Barthes offre un exemple éclairant de cette insistance à brouiller les frontières, comme le montre Irène Langlet : « Un essai comme *Roland Barthes par lui-même* se construit tout entier sur ce jeu de subjectivités : il se donne comme une biographie (collection "Écrivains de toujours" du Seuil) mais s'ouvre sur le fac-similé d'une mention manuscrite : "Tout ceci doit être considéré comme dit par un personnage de roman" et emploie la troisième personne tout au long du texte<sup>128</sup>. » Irène Langlet ajoute en note : « [...] Tout me paraît significatif dans cette ouverture : [...] l'énonciation ainsi définie, doublement ambiguë, puisque le "il" utilisé dans le texte renverrait déjà à un personnage de roman, mais qu'en étant attribué à l'énonciation d'un "je" implicite lui-même personnage, il repousse encore l'origine du "je" véritable qui produit le texte<sup>129</sup>. » Barthes marque ainsi une distance avec son énoncé, ce qui en souligne la part fictionnelle mais aussi la portée ludique : le lecteur est invité à ne pas croire tout ce qu'on lui raconte. Irène Langlet met au jour une tension au sein de l'essai : il se trouve partagé entre l'écrivain qui élabore son texte et le « je » de l'écriture qui ne renvoie pas nécessairement et pas complètement à l'auteur. Celui-ci élabore un moi fictif qui traduit bien les hésitations dans le cours de l'écriture essayiste. C'est aussi ce qui distingue la parole de l'essayiste de celle du pamphlétaire : par le recours à différentes voix narratives, l'écrivain refuse l'affirmation péremptoire et tente de construire un dialogue. Il ne s'enferme pas dans l'imprécation solipsiste.

## 1. Un je narrateur

Les lignes inaugurales de la *Grande Peur* sont prises en charge par un narrateur (Bernanos) qui a été soldat et qui partage son expérience douloureuse de la Première guerre mondiale. Ce récit est proche de « l'autoportrait<sup>130</sup> » : l'auteur se rappelle sa vie dans les tranchées ainsi que les offensives auxquelles il a participé. Il articule cette expérience, traumatisante mais aussi fondatrice, à sa manière d'appréhender la société contemporaine. Toutefois, il ne s'agit pas

---

<sup>127</sup> I. Langlet, *ibid.*, p. 221.

<sup>128</sup> I. Langlet, *ibid.*, p. 222.

<sup>129</sup> I. Langlet, *ibid.*

<sup>130</sup> I. Langlet, *ibid.*, p. 225.

d'une contemplation narcissique : il se remémore surtout ses compagnons. Bernanos substitue ainsi le « nous » au « je » pour traiter le conflit mondial et ses conséquences ; ce « je » collectif représente Bernanos et ses camarades qui ne sont pas nommés. Ils ont, eux aussi, été soldats mais ne peuvent pas, ou plus, témoigner. Le groupe est animé par une conscience commune qui reste foncièrement liée à la celle du narrateur. Elle est la voix de ceux qui ne peuvent plus prendre la parole :

(59) [...] avec nos tristes habits civils, nos croix, notre air anxieux, on dirait que nous allons revendre – revendre la guerre que nous avons faites, pauvres diables – nous autres guerriers.

L'opposition terme à terme entre les « pauvres diables » et les « guerriers » crée un déphasage brutal entre la situation présente des soldats, relégués à des rôles de figurants lors des commémorations, et les dangers qu'ils ont courus pendant la guerre. Le narrateur dénonce le scandale que constitue cet oubli, mais également l'utilisation odieuse des soldats par les hommes politiques à des fins électorales. Le narrateur abolit les repères temporels : il adopte une focalisation interne où, soldat, il se trouve parmi ses compagnons d'armes. Lorsqu'il s'agit de raconter les événements associés à Drumont, il adopte un point de vue externe qui se traduit également par une focalisation du narrateur sur lui-même. Même quand Bernanos traite d'un événement historique, il rapporte à lui ce passé déjà éloigné et emploie des notations qui renvoient à l'*hic et nunc*, comme dans cette scène extraite de la *Grande Peur* :

(101) Il soulève du bout de la bottine la paille poissée de sang, découvre ces faces hirsutes, ces gueules sauvages, tirées de travers par l'éclatement de la poitrine sous la grêle de balles du peloton, et dont quelques photographies, que j'ai en ce moment sous les yeux, perpétuent l'effrayante image.

Bernanos relate les réflexions que tire Drumont de la Commune tandis que celui-ci parcourt les rues de Paris encore remplies de cadavres. L'auteur donne une caution au combat que va mener Drumont : il l'explique par le scandale qu'a provoqué le spectacle de la Commune. Le narrateur se trouve autant horrifié par la cruauté de la répression que son personnage. La fiction et le récit objectif tendent à se confondre.

## 2. Un je témoin de l'action

Le témoin peint les événements avec vivacité : il accomplit un travail de journaliste et d'historien pour reconstituer les événements grâce à une recherche patiente. Dans la *Grande Peur*, le « je » narrateur se confond avec le spectateur Bernanos. Encore jeune homme, il aperçoit Édouard Drumont au moment de l'expulsion des congrégations :

(47 - 48) Je l'ai revu pour la dernière fois, le jour de l'expulsion du cardinal Richard. Il nous est apparu soudain, au haut des marches du perron de l'archevêché, sa barbe plus grise, presque blanche, les joues pâles, et son sourire désormais sans ironie, le sourire d'un homme qui renferme désormais sa force en soi, rompt le contact. Le regard qu'un imbécile eût cru seulement malicieux, disait clairement : « Je n'ai plus d'amis ni d'ennemis. » Et une autre lueur brusque, furtive – que je n'ai jamais vue qu'aux yeux des êtres de très grande race [...] – disait encore : « Je reprends mon secret, je l'emporte. » [...]

Que savait-il du jeune homme qu'il frôla de si près, en passant ? Il ne savait rien. Il posa cependant sur lui un regard myope, un peu anxieux, dans la grande lumière du jour. Il me tourna le dos. Je reconnus l'imperceptible mouvement de la nuque et des épaules qui ne trompe pas, que ne saurait feindre aucun lâche. Puis il s'enfonça au travers de l'armée de parapluies, disparut dans les hourras, toujours seul, disparut pour moi à jamais, passa hors du champ de ma propre vie. Le signe était déjà sur lui d'une mort presque désespérée, au moins consommée dans l'humiliation et le silence, face à Dieu seul, d'une mort que Dieu seul voit jusqu'au fond.

L'identité du narrateur se révèle peu à peu : dans le premier paragraphe, le « je » est celui de l'écrivain qui observe la scène. Elle est saisie au début du deuxième paragraphe du point de vue de Drumont. Finalement, le « je » s'identifie au « moi » : le jeune homme est le narrateur. Au premier paragraphe, il décèle dans les signes manifestés par le visage de Drumont l'empreinte de la « vocation » qui le conduit à mener ses différents combats. Le narrateur produit une explication de ces signes. Cependant, le contact se rompt une fois que Drumont quitte la foule : Bernanos ne peut plus observer les expressions qui dévoilent une partie de l'intériorité. La vision du témoin sur Drumont reste limitée : seul Dieu, en dernier lieu, lit la conscience de celui qui est observé. Bernanos dresse le portrait physique de Drumont mais ce témoignage revêt une valeur affective : il se trouve empreint des émotions du narrateur.

En ce qui concerne *Les Grands cimetières sous la lune*, Bernanos rapporte la vie qu'il a menée à Majorque ainsi que la manière dont l'île s'est embrasée à une vitesse prodigieuse. Le témoin de l'action est directement en prise avec les événements et le réel, ce qui fournit à l'exposé son objectivité et sa véracité :

(411) Vous jugerez sans doute, avec moi, que si j'avais été sujet aux attaques de nerfs, j'aurais, dès les premiers coups de fusil, quitté Majorque avec ma femme et mes gosses. Je revois... Je revois cet éclatant matin de dimanche. Depuis des semaines, nous attendions, sans y croire, le coup de force annoncé par Primo de Rivera.

José Antonio Primo de Rivera<sup>131</sup> est l'un des fondateurs de la Phalange. Il est mis en prison le 14 mars 1936 à cause de l'attentat organisé contre le socialiste Luis Jimenez de Asua<sup>132</sup>. Quand éclate la guerre civile, les fausses informations, relayées par la presse nationale et étrangère, sèment le trouble dans les esprits. Le « coup de force » dont parle Bernanos est l'une d'elles, comme l'explique Bartolomé Bennassar :

La confusion qui régna pendant les premiers jours de la guerre explique la diffusion de nouvelles contradictoires, sans qu'il y ait eu nécessairement volonté d'égarer. [Le 24 juillet], *Le Républicain* [...] annonça que José Antonio Primo de Rivera, «à la tête de douze mille fascistes et appuyé par l'armée du général Mola, approcherait de Madrid». Le conditionnel est louable, mais le journal ne s'était pas avisé que José Antonio était toujours dans sa prison d'Alicante<sup>133</sup>.

Le témoin assiste aux événements : il propose un récit ancré dans sa propre actualité. Bernanos maintient un souci de vérité : il ne craint pas d'avouer ses sympathies initiales pour les phalangistes, dont il voit ensuite l'entreprise se transformer en dictature. Il ne renie pas ses inclinations mais il fait de l'écriture le lieu de son évolution idéologique. L'essai est une forme dans laquelle le témoin raconte l'action selon sa propre sensibilité : elle exige l'honnêteté, qui compose ainsi

---

<sup>131</sup> Il est également le fils de Miguel Primo de Rivera qui, nommé capitaine-général de la Catalogne en 1923 organise un *pronunciamiento* le 13 septembre 1923 à Barcelone. Suite à ce coup d'état (qui ne génère presque aucune réaction), et avec le soutien d'Alphonse XIII, il met en place un directoire militaire. Il démissionne en 1930 à cause de l'opposition des militaires à sa politique. Sur ce sujet, on peut lire : B. Bennassar, *La guerre d'Espagne et ses lendemains*, Paris, Perrin, coll. « tempus », 2015, p. 24 à 25.

<sup>132</sup> B. Bennassar, *ibid.*, p. 309.

<sup>133</sup> B. Bennassar, *ibid.*, p. 326.

l'« amitié » essayistique. Gide manifeste le même souci dans l' « Avant-propos » du *Retour de l'U.R.S.S.* Il rappelle en premier lieu son attachement à l'idéal offert par la Russie communiste :

J'ai déclaré, il y a trois ans, mon admiration pour l'U.R.S.S., et mon amour. Là-bas une expérience sans précédents était tentée qui nous gonflait le cœur d'espérance et d'où nous attendions un immense progrès, un élan capable d'entraîner l'humanité tout entière<sup>134</sup>.

Néanmoins, il exprime de solides réserves face à l'évolution politique de ce modèle, ce qui légitime sa prise de parole :

Le mensonge, fût-ce celui du silence, peut paraître opportun, et opportune la persévérance dans le mensonge, mais il fait à l'ennemi trop beau jeu, et la vérité, fût-elle douloureuse, ne peut blesser que pour guérir<sup>135</sup>.

L'écrivain essayiste a une responsabilité : il lui incombe de dénoncer le mensonge. Il applique avec le cours de l'écriture un traitement curatif sur ses propres faiblesses. La forme non-conformiste de l'essai se prête à une remise en cause des certitudes établies : elle interdit l'acceptation passive.

### 3. Un je personnage

Dans *La Grande Peur des bien-pensants*, Drumont est tantôt l'objet de discours, tantôt sujet de l'action dans les citations extraites de *La France Juive*. Dans ce cas, le « je » renvoie au pamphlétaire. À propos de l'intérêt que porte Bernanos à son « Maître », Joseph Jurt rappelle : « [...] Drumont est aux yeux de Bernanos, avec Balzac, 'le plus grand observateur social français'<sup>136</sup> ». L'Édouard Drumont de l'essai résulte, en partie, de la projection de Bernanos. L'auteur emploie des citations choisies, moins dans un souci biographique que pour servir sa propre

---

<sup>134</sup> A. Gide, *Retour de l'U.R.S.S.*, Paris, Gallimard, coll. « NRF », 1936, p.11.

<sup>135</sup> A. Gide, *ibid.*, p.17.

<sup>136</sup> J. Jurt, « Bernanos et Drumont », vendredi 11 juillet 1969, in *Bernanos, Centre culturel de Cerisy-la-Salle, 10 au 19 juillet 1969*, sous la direction de Max Milner, Plon, 1972, p.68.

vision du monde. Dans l'édition de la Pléiade, les citations prélevées des ouvrages du polémiste sont détachées du reste du texte et se trouvent en plus petit caractère. Néanmoins, Bernanos glisse parfois des commentaires dans cet ensemble : il cite ainsi Drumont qui contemple *La France juive* imprimée pour la première fois :

(165) Je me vois encore – a-t-il écrit avec sa gentillesse ordinaire – je me vois encore, par une maussade après-midi d'avril, en face du premier exemplaire de *La France juive*.

L'auteur place une appréciation sur l'auteur en incise et redouble le premier syntagme verbal. Or, cette répétition est absente du texte original de Drumont<sup>137</sup>. La citation est extraite de *La France juive devant l'opinion*, publié en 1886, quelques mois après la *France juive*. Grégoire Kauffmann précise : « Le livre se lit [...] comme un complément, une "suite" aux deux premiers volumes de Drumont<sup>138</sup>. » Drumont rejoint la conscience du narrateur qui lui prête des attitudes générées par sa propre lecture des textes. Bernanos donna la parole, à la première personne, à différents personnages historiques. Le recours à ces différentes voix narratives est l'une des composantes de l'écriture essayistique, comme le rappelle Irène Langlet à partir des théories du chercheur Carl Klaus : « [...] Klaus suggère la tension entre un moi que seule l'écriture peut construire authentiquement et une galerie de personnages rhétoriquement possibles, points de fuite dispersés d'une écriture de soi<sup>139</sup>. » Ces différents personnages sont mobilisés par le narrateur et offrent des contrepoints à l'énonciation du « moi ». Bernanos convoque les témoignages attribués à ceux qui ont joué un rôle dans la vie politique française de la fin du siècle.

Dans *Les Grands cimetières sous la lune*, Bernanos insère plusieurs dialogues fictifs qu'il prête à des personnages réels et imaginaires. On peut les répartir en deux ensembles : les discussions qui concernent la politique et ceux qui portent sur la foi et le comportement chrétien. Le premier dialogue a lieu entre les hommes de la droite française (un politicien et des directeurs de journaux) qui se rallient à Franco :

---

<sup>137</sup> « Je me vois encore, par une maussade après-midi d'avril, en face du premier exemplaire de la France juive. » in *La France juive devant l'opinion*, Paris, 1886, C. Marpon et E. Flammarion, <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k823734/f5.image> [en ligne, consulté le 31/03/2017].

<sup>138</sup> G. Kauffmann, *ibid.*, p. 134.

<sup>139</sup> I. Langlet, *ibid.*, p. 223.



(420) J'imagine très bien le dialogue entre quelque solennel imbécile représentant les classes dirigeantes démissionnaires et les directeurs de journaux de droite qu'il a rassemblés dans son bureau : « Messieurs, on nous méconnaît ! [...] »

L'homme politique, qui s'adresse aux hommes de presse, récuse les accusations de la gauche. Son discours, d'abord ridicule, prend un tour cynique quand, après avoir énuméré les vertus des hommes de droite, l'orateur conclut sur la nécessité impérieuse de rallier Franco. La réponse des militaires après qu'ils ont accepté d'obéir aux ordres et ont massacré les populations soupçonnées de soutenir les Républicains manifeste un cynisme équivalent :

(445) Si j'interrogeais, sur de tels faits, les militaires, ils me répondraient qu'ils exécutaient une consigne, et qu'ils l'exécutaient publiquement, comme pourront d'ailleurs s'en convaincre tous les curieux en se procurant la collection d'un journal quelconque de Palma, où paraissent les comptes rendus. J'aurais beau dire qu'un jugement n'est pas une consigne, les officiers juges me riraient au nez.

« De quoi vous mêlez-vous ! diraient-ils [...] »

Les protagonistes du dialogue relèvent tous de l'imagination de Bernanos ; l'apostrophe s'adresse au narrateur qui se met en scène : il devient ainsi l'interlocuteur fictif des militaires. Le narrateur opère une mise à distance avec les propos qu'il prête aux personnages grâce aux verbes de paroles, généralement au conditionnel, placés en incise. À la fin du livre, Bernanos présente une déclaration fictive d'Hitler qui traite du rôle de la France dans l'Europe totalitaire :

(569) « Je ne la vois pas non plus, répondra sans doute M. Hitler. Si notre Loi est encore trop dure pour elle, nous la laisserons d'abord romaniser par un nouveau César. Les circonstances ne sont pas moins favorables qu'il y a deux mille ans. La Gaule, déchirée par les factions, attend son maître. [...] »

L'exposé d'Hitler n'est pas interrompu par le narrateur, dont la réponse s'organise ensuite en plusieurs paragraphes. Cette réponse est ponctuée à cinq reprises de la formule « cher monsieur Hitler » qui marque une distance ironique à l'égard de son interlocuteur. Le dialogue avec les prélats espagnols advient dans le cours des pensées du narrateur :

(466) Il vous est naturellement loisible de répondre que je parle en mon nom, autant dire au nom de rien. Mais supposez que je parle au nom de cent mille hommes prêts à se battre. Me croiriez-vous vraiment assez naïf pour jeter mes gens dans la bataille sur une consigne aussi vague que celle-ci : exterminer les méchants. Et d'abord quels méchants ? – Ceux que les hommes d'ordre vous désigneront comme tels. – Je me méfie de ce que vous appelez les hommes d'ordre. Pourquoi Vos Seigneuries ne désigneraient-elles pas elles-mêmes les réprouvés ? Car il est bien entendu que nous nous sommes croisés contre les ennemis de Dieu, ceux que Dieu lui-même désigne à nos coups. – Les ennemis de la Société voulue par Dieu sont les ennemis de Dieu.

De la même façon que dans le discours des militaires, ce n'est pas l'auteur Bernanos qui s'exprime, mais sa projection en tant que narrateur qui rapporte le dialogue. Les réponses des « Excellences » sont brèves et se trouvent, sur l'ensemble de l'échange<sup>140</sup>, en moindre proportion que les répliques de leur interlocuteur. Le narrateur domine le dialogue : il pose des questions afin de susciter une réaction chez les hommes d'Église et argumente en ce sens. Les réponses des prélats tournent, au contraire, à vide : elles sont engluées dans la répétition et les banalités. La réplique finale est à cet égard éloquente : alors que le narrateur demande, sur un mode ironique qui en souligne la gravité, si tous les meurtres commis au nom de la prétendue « Croisade » sont réellement nécessaires, « leurs Excellences » réduisent cette question à une proposition logique.

Le discours de l'agnostique constitue également une charge portée contre l'aveuglement des catholiques. Il occupe seize pages<sup>141</sup> et clôt la deuxième partie. L'agnostique s'adresse aux fidèles auxquels il enjoint de retrouver la foi et de lutter contre toutes les formes de terreurs. Il recourt à différentes adresses pour apostropher ce troupeau : « dévots et dévotes » figure au début des deux premiers paragraphes ainsi qu'à la fin du discours. « Mes chers frères » au troisième paragraphe puis au huitième ; « chers amis<sup>142</sup> » au quatrième. Ces formules sont teintées d'ironie : les croyants sont en réalité des hypocrites :

(508) J'imagine très bien le langage du brave agnostique, d'intelligence moyenne, auquel, par impossible, le jour de l'année consacré à sainte Thérèse de Lisieux, l'un de ces insupportables bavards céderait pour un moment sa place en chaire.

---

<sup>140</sup> Des pages 466 à 487.

<sup>141</sup> De la page 508 à 524.

<sup>142</sup> Le texte porte « chez amis ». Nous rectifions.

Dévots et dévotes, commencerait-il, je ne partage pas vos croyances, mais l'histoire de l'Église m'est probablement plus familière qu'à vous, car je l'ai lue et il n'y a pas beaucoup de paroissiens qui pourraient en dire autant.

L'écrivain introduit le discours puis s'efface derrière l'agnostique. Les réalités de la foi catholique sont énoncées par le biais d'un incrédule et la vérité provient de celui qui paraît le plus éloigné de la foi. L'auditoire est constitué de dévots imaginaires mais l'écrivain s'adresse également, de façon plus large, à ses lecteurs catholiques. Il joue de l'emboîtement des discours et des destinataires. À l'intérieur du sermon se trouve ainsi enchâssé un court dialogue entre des pèlerins qui visitent Lisieux et cherchent à voir les lieux dans lesquels a vécu sainte Thérèse :

(504) N'empêche que la Sainte nous donne raison, pas vrai ? D'ailleurs elle est notre contemporaine, elle aurait seulement dix ans de plus que moi, j'aurais très bien pu la connaître. [...]

Les voix narratives ne sont pas attribuées : les pèlerins forment un groupe indistinct qui semble particulièrement naïf et bête.

Bernanos met en scène une multiplicité de voix qui prennent en charge des discours variés : la vérité est distribuée entre différents pôles énonciatifs. L'identité du narrateur est instable ; elle se trouve mise en tension avec les différentes composantes du discours. Par ce biais, l'essayiste analyse avec acuité les vérités de la foi et les évidences : un grand nombre les considère indiscutables, alors que, souvent, le bien dissimule en réalité le mal. La conscience de l'essayiste présente donc différentes facettes qui répondent, sur le versant narratif, au genre complexe de l'essai.

### C. L'essai, lieu de la Révélation

Pour le chrétien qu'est Bernanos, Dieu est la Vérité. Il ne se révèle cependant plus aux hommes : l'écrivain chrétien doit apprendre à lire les signes par lesquels Dieu fait connaître sa volonté. Pierrette Renard écrit ainsi : « il ne s'agit plus d'établir une représentation du visible mais de rechercher les structures cachées du réel et d'en déchiffrer les signes, d'en dévoiler les

tensions<sup>143</sup>. » L'absence de Dieu oblige l'écrivain à pratiquer une sémiologie religieuse, c'est-à-dire à déchiffrer les signes de la foi grâce à l'écriture.

## 1. L'essai et la mystique

D'après Irène Langlet, l'essai constitue le lieu privilégié d'une saisie de soi-même. On retrouve particulièrement cette idée, selon Irène Langlet, dans la théorie en langue allemande de l'essai. Pour Lukas, par exemple, l'essai est proche de la mystique car il abolit la frontière entre la science qui « s'occupe des contenus, des faits et des relations » et « l'art [qui] s'occupe des formes, des âmes et des destins ». Cette analyse renseigne à la fois sur ce qu'est l'essai (c'est un genre qui fait disparaître les frontières entre les différents domaines de savoirs) et sur le lien qu'il entretient avec la mystique : au cours de ce type d'expérience, le sujet perd le sentiment de ce qui l'entoure, il accède à l'indéterminé. L'illumination est le terme de cette ascension, que seul un petit nombre, au prix d'une discipline ascétique et intellectuelle rigoureuse, peut atteindre. Dans l'essai mystique, la conscience embrasse tout ce qui lui est offert de connaître (Dieu dans la mystique et l'ensemble des savoirs dans l'essai). Irène Langlet ajoute que dans ce type d'expérience : « l'homme [...] cherche à se comprendre en même temps qu'il écrit cette prise de conscience à travers l'exercice de sa pensée appliquée aux lieux communs de sa culture<sup>144</sup>. » Le moi est une conscience en devenir : comme l'écriture, elle n'est pas achevée. C'est pourquoi le « récit de l'écriture » tient une place si importante dans les deux essais de Bernanos.

Jean-Paul Sartre rapproche l'essai de la mystique et le dote de caractéristiques. Dans l'étude intitulée « Un nouveau mystique », publiée en 1943, Sartre analyse le livre de Bataille, *L'expérience intérieure*, paru la même année. Bataille décrit une série d'expériences qui se rapprochent du saisissement mystique. Il consiste en une appréhension du monde par le biais de la sensation. Bataille fait l'expérience d'une perte de son être, dans l'érotisme, l'extase et la poésie ; il découvre cependant qu'au terme de cette illumination, et malgré ce qu'il croyait, il n'existe ni énigme ni de secret : Dieu demeure introuvable, il s'est définitivement absenté du monde auquel il ne peut plus donner de sens. L'homme doit donc assumer l'angoisse de sa

---

<sup>143</sup> P. Renard, « Les *Écrits de combat* et la controverse sur la modernité » in *Bernanos et la modernité*, études bernanosiennes 21, textes réunis par Michel Estève, Paris - Caen, La revue des lettres modernes, lettres modernes Minard, 1998, p. 81.

<sup>144</sup> I. Langlet, *ibid.*, p. 213.

condition et souffrir l'absence du Créateur. Pour connaître cette sortie de soi-même, l'être humain doit donc construire ses propres valeurs et s'abstraire des catégories morales instituées : « J'appelle expérience un voyage au bout du possible de l'homme. Chacun peut ne pas faire ce voyage, mais, s'il le fait, cela suppose niées les autorités, les valeurs existantes, qui limitent le possible<sup>145</sup>. » Pour Sartre le récit de Bataille, problématique selon lui, constitue la preuve qu'« il y a une crise de l'essai ». Bataille découvre que Dieu est mort, mais il érige le rien en tout. Le Moi développe ainsi alors un rapport réflexif (« l'ipséité<sup>146</sup> ») à lui, au monde et comble le vide laissé par Dieu. Cependant, explique Sartre, qui s'enferme dans le cogito ne peut en plus sortir pour se contempler (seul Dieu peut fixer du dehors la totalité de l'univers<sup>147</sup>). L'expérience mystique ne retire pas les zones d'ombre de la conscience ; il est impossible au sujet de tout savoir sur lui-même mais l'écrivain tente de se comprendre grâce au temps de l'écriture : « [...] la fameuse déchirure temporelle du Moi n'a rien d'inquiétant. Car le temps est aussi liaison et le Moi dans son être même est temporel. Cela signifie que, loin d'être dirimé par le Temps, il a besoin du Temps pour se réaliser<sup>148</sup>. »

Le Moi de l'essayiste se construit tout au long d'un processus temporel et se trouve soumis aux limites de la conscience. Les références spatio-temporels, qui renvoient notamment aux saisons, aux heures ou encore aux lieux dans lesquels l'écrivain rédige, abondent dans le processus bernanosien de création. L'écrivain essayiste doit assumer sa condition et mener à bien sa tâche, comme l'écrit Sartre à propos de Bataille :

[...] nous avons le devoir d'agoniser pour élever avec nous la Nature entière à l'agonie. Car c'est par nous que le monde existe, par nous qui ne sommes qu'un leurre et dont l'ipséité est illusoire. Si nous disparaissions, il retombe dans sa nuit. Et nous voici, flamme clignotante, toujours près de s'éteindre, et le monde clignote avec nous, il vacille avec notre lumière. Nous le prenons en nos mains, nous l'élevons vers le ciel en offrande pour qu'il le marque de son sceau. Mais le ciel est vide. Alors l'homme comprend le sens de sa mission. Il est Celui qui est chargé par toutes les choses de demander au ciel une réponse que le ciel refuse<sup>149</sup>.

---

<sup>145</sup> G. Bataille, *L'expérience intérieure* in *Œuvres complètes*, t.5, *La Somme athéologique, I*, Paris, Gallimard, 1954, Paris, Gallimard, NRF, 2002, p. 19.

<sup>146</sup> J.-P. Sartre, *ibid.*, p. 188.

<sup>147</sup> J.-P. Sartre, *ibid.*, p. 192.

<sup>148</sup> J.-P. Sartre, *ibid.*, p. 191.

<sup>149</sup> J.-P. Sartre, *ibid.*, p. 203.

L'essayiste porte une responsabilité : dans l'écriture, il fait advenir le monde qui, sans lui, s'évanouit dans le néant. L'homme pense et, dans cet effort, pense le monde. Descartes montre ainsi que, par l'exercice de la raison, l'homme peut se rendre maître de ce qui l'environne et posséder des vérités qu'il reconnaît pour telles. Dieu se rend ainsi sensible grâce à la pensée : il existe indépendamment de l'homme mais il est conçu par lui grâce à la réflexion. L'entendement maintient le monde, et soi-même, en vie : au sein du doute l'être existe comme sujet. Dans la *Grande Peur* Bernanos rappelle que l'existence parvient à se conserver au milieu des tranchées. Malgré l'horreur et l'ennui, le soldat vit un bref état d'extase :

(58) Après des semaines et des semaines de résignation, tout à coup, de l'abîme de notre misère, sortait une espèce de joie pure et nue, merveilleusement dépouillée, non charnelle, incommunicable. [...] Elle n'apportait rien de nouveau que nous n'eussions déjà senti bien des fois ; la passion de la vie, l'acceptation délibérée de la mort, une espérance humble et fervente – mais tout à coup, comme éclairées du dedans, éblouissantes pour nous seuls... [...]

Selon Bataille : « L'expérience est la mise en question (à l'épreuve), dans la fièvre et l'angoisse, de ce qu'un homme sait du fait d'être<sup>150</sup>. » Le saisissement éprouvé par le soldat n'est pas, comme chez Bataille, celui de l'angoisse mais il s'en rapproche car sa vision offre un accroissement de vie au sein de l'inconnu. L'expérience mystique se fonde sur le même abandon de l'être humain par Dieu, en même temps que l'illumination mystique dépasse ce sentiment de déréluction et de doute. On retrouve ainsi dans la première phrase un écho du psaume 130 : « Des profondeurs je crie vers toi, Yahvé<sup>151</sup> ! »

L'essayiste se charge de rappeler inlassablement ce qui caractérise la condition de l'être privé d'une vérité transcendante. Marielle Macé explique que, pour Bataille, l'extase constitue une « méthode de méditation, occasion de connaissance affective et d'intensification de l'existence<sup>152</sup>. » Cette méthode offre à Bataille l'occasion de saisir le « non-savoir<sup>153</sup> » car « *le savoir absolu, circulaire, est non-savoir définitif*<sup>154</sup>. » Malgré ses infirmités, la conscience essaie de recomposer ce qu'elle ne pourra jamais complètement embrasser.

---

<sup>150</sup> G. Bataille, *ibid.*, p. 16.

<sup>151</sup> *La Bible de Jérusalem* traduction sous la direction de l'école biblique de Jérusalem, Paris, Les Éditions du Cerf, 1961, psaume 130, v.1, p. 783.

<sup>152</sup> M. Macé, *Le temps de l'essai. Histoire d'un genre en France au XX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Belin, coll. « L'extrême contemporain », 2006, p. 150.

<sup>153</sup> G. Bataille, *ibid.*, p. 144.

<sup>154</sup> G. Bataille, *ibid.*, p. 127.

Bataille vit ainsi, d'après Sartre, une expérience mystique dont Dieu n'est pas le terme. La mystique comme forme de l'essai ne consiste pas en une contemplation béate de soi-même. Elle manifeste l'acuité d'un regard critique et oblige l'auteur à s'interroger constamment sur lui-même et sur son travail. D'ailleurs, nous avons vu dans la scène où Bernanos relate sa rencontre avec Drumont qu'il laisse en définitive à Dieu le soin de « sonder les reins et les cœurs » : l'essayiste cherche à comprendre le monde dans la limite de ses moyens humains ; Dieu doit ensuite révéler au dernier jour le sens des événements. Cependant, à cause de l'absence du Créateur, le moi de l'essayiste est soumis à une formidable tension : il se trouve écartelé entre le désir de connaître et l'impossibilité d'acquiescer à une certitude complète. Pascal, qui a décrit le mieux cette misère, écrit ainsi dans le fragment 164 des *Pensées* :

Mais, malheureux que nous sommes, et plus que s'il n'y avait point de grandeur dans notre condition, nous avons une idée du bonheur et ne pouvons y arriver, nous sentons une image de la vérité et ne possédons que le mensonge, incapables d'ignorer absolument et de savoir certainement, tant il est manifeste que nous avons un degré de perfection dont nous sommes malheureusement déçus<sup>155</sup>.

La misère est néanmoins inséparable chez Pascal de la grandeur, à l'image du « roseau pensant » qui est fort, grâce à l'exercice de la pensée, au sein même de sa faiblesse. Le point de vue chrétien de Bernanos sur la condition de l'homme explique qu'il recourt à un éparpillement des voix narratives ainsi qu'à différentes logiques de narration pour tenter d'approcher intellectuellement une certaine forme de vérité, malgré la nuit du « non-savoir » dans laquelle il se trouve plongé. L'effort de la pensée mystique est inséparable d'une certaine distance critique.

La mystique se cache toutefois là où on ne l'attend pas toujours ; sous certaines formes elle peut parfois se prêter à la mauvaise foi et au mensonge. Bernanos marque une méfiance à l'égard du mysticisme quand il n'offre plus qu'une pâle copie de lui-même après s'être vidé de sa dimension religieuse. Les exercices chrétiens doivent être pratiqués dans un esprit de charité et d'amour. Dans le cas contraire, ils deviennent mensongers. C'est également ce que soutient Charles Péguy dans *Notre Jeunesse* :

---

<sup>155</sup> B. Pascal, *Pensées*, 1670, Paris, édition Philippe Sellier, Classiques Garnier, Le Livre de poche, 2015, p. 117.

Je hais une pénitence qui ne serait point une pénitence chrétienne, qui serait une espèce de pénitence civique et laïque, une pénitence laïcisée, sécularisée, temporalisée, désaffectée, une imitation, une contrefaçon de *la* pénitence. Je hais une humiliation, une humilité qui ne serait point une humilité chrétienne, l'humilité chrétienne, qui serait une espèce d'humilité civile, civique, laïque, une imitation, une contrefaçon de *l'*humilité<sup>156</sup>.

Ces « contrefaçons » peuvent se révéler dangereuses car le Christ n'est plus le centre de cette recherche : l'homme s'épuise dans des simulacres. Dans *Les Grands cimetières sous la lune*, Bernanos emprunte un exemple à Alphonse Daudet où deux partis s'affrontent de façon grotesque à propos du dessert qu'on doit leur servir (des pruneaux ou du riz) :

(361) Mais qui lit aujourd'hui *Tartarin sur les Alpes* ? Mieux vaut rappeler que le gentil poète provençal qu'éleva tant de fois au-dessus de lui-même la consommation de la douleur, le génie de la sympathie, rassemble au fond d'un hôtel de montagne une douzaine d'imbéciles. Le glacier est là tout proche, suspendu dans l'immense azur. Personne n'y songe. Après quelques jours de fausse cordialité, de méfiance et d'ennui, les pauvres diables trouvent le moyen de satisfaire à la fois leur instinct grégaire et la sourde rancune qui les travaille. Le parti des Constipés exige, au dessert, les pruneaux. Celui des Dévoyants tient naturellement pour le riz. Dès lors, les querelles particulières s'apaisent, l'accord se fait entre les membres de chacun des groupes rivaux. On peut très bien imaginer, dans la coulisse, l'amateur ingénieux et pervers, sans doute marchand de riz ou de pruneaux, suggérant à ces misérables une mystique appropriée à l'état de leurs intestins.

Cette querelle ridicule se transforme en guerre. Le marchand habile recourt à un discours approprié destiné à séduire les deux groupes ennemis et tirer ainsi avantage des idiots utiles. Le vocable religieux est employé avec dérision pour décrire en réalité un procédé physiologique qui ne possède rien de sacré. L'exercice spirituel qui consiste à chercher Dieu est perverti : il ne s'agit plus de se trouver soi-même mais de fournir une vision du monde tronquée et partisane, où la foi n'est plus qu'un vocable creux. Dans *Notre Jeunesse*, Péguy oppose la mystique à la politique et critique la déformation de la première sous l'effet de la seconde. Péguy et sa génération restent les ultimes gardiens de la « mystique républicaine » : ils sont les derniers à croire

---

<sup>156</sup> C. Péguy, *Notre jeunesse précédé par De la raison*, 1910, Cahier XI-12, Paris, Gallimard, coll. « Folio essais », 2014, p. 144.



encore en l'honneur de la République. Le blâme de l'écrivain porte sur la confiscation de l'esprit républicain, de la foi en la République, par des politiciens intéressés et avides :

Vous oubliez, vous méconnaissiez qu'il y a eu une mystique républicaine ; et de l'oublier et de la méconnaître ne fera pas qu'elle n'ait pas été. Des hommes sont morts pour la liberté comme des hommes sont morts pour la foi. Ces élections aujourd'hui vous paraissent une formalité grotesque, universellement menteuse, truquée de toutes parts. Et vous avez le droit de le dire. Mais des hommes ont vécu, des hommes sans nombre, des héros, des martyrs, et je dirai des saints – et quand je dis *des saints* je sais peut-être ce que je dis, - des hommes ont vécu sans nombre, héroïquement, saintement, des hommes ont souffert, des hommes sont morts, tout un peuple a vécu pour que le dernier des imbéciles aujourd'hui ait le droit d'accomplir cette formalité truquée. [...] Vous nous parlez de la dégradation républicaine, c'est-à-dire, proprement, de la dégradation de la mystique républicaine en politique républicaine. N'y a-t-il pas eu, n'y a-t-il pas d'autres dégradations. Tout commence en mystique et finit en politique. Tout commence par *la* mystique, par une mystique, par sa (propre) mystique et tout finit par *de la* politique. [...] L'intérêt, la question, l'essentiel est que *dans chaque ordre, dans chaque système la mystique ne soit point dévorée par la politique à laquelle elle a donné naissance*<sup>157</sup>.

Péguy rapproche le désaveu des institutions républicaines de la déchristianisation ; ces deux sentiments relèvent d'une égale perte de foi. La mystique se situe au fondement de la politique mais, pour que celle-ci conserve son caractère de dignité et d'inviolabilité, elle doit garder sa sacralité mystique. Cependant, l'auteur met en garde contre les organisations comme l'Action française qui présentent une dissociation entre la mystique royaliste et sa politique républicaine et rationaliste : « Il ne faut pas comparer une mystique à une politique ; ni une politique à une mystique<sup>158</sup>. » Péguy récuse ainsi le mélange entre deux systèmes de pensées dissemblables. Bernanos reprend cette analyse et la raffine ; il n'opère pas une disjonction entre ces deux entités, mais il marque une hiérarchie en termes de valeurs. Il existe une bonne et une mauvaise mystique comme il existe une bonne et une mauvaise politique. L'écrivain opère une séparation entre l'exercice du pouvoir et sa sacralité : celle-ci ne confère pas nécessairement un caractère juste. La fausse mystique n'est plus un moyen de connaissance ni de transformation de soi, mais un discours fallacieux qui baigne d'une aura surnaturelle les objets du monde. La mystique relève du mensonge quand elle fait croire qu'elle est une politique : elle déforme le monde au

---

<sup>157</sup> C. Péguy, *ibid.*, p. 114, 115 et 116.

<sup>158</sup> C. Péguy, *ibid.*, p. 118.

profit de quelques individus. Bernanos dénonce la « mystique de la force » employée par les dictateurs et en particulier par Mussolini qui professe une adoration religieuse pour la violence :

(416) Je croyais, je crois encore savoir la part légitime, la part exemplaire des révolutions fasciste, hitlérienne ou même stalinienne. Hitler, Staline ou Mussolini ont parfaitement compris que la seule dictature viendrait à bout de l'avarice des classes bourgeoises, avarice devenue d'ailleurs sans objet, car les malheureuses se cramponnent à des privilèges vidés de toute moelle nourrissante, elles risquent de crever de faim sur un os aussi substantiel qu'une bille d'ivoire. Ce n'est pas l'usage de la force qui me paraît condamnable, mais sa mystique ; la religion de la Force mise au service de l'État totalitaire, de la dictature du Salut Public, considérée, non comme un moyen, mais comme une fin.

La mystique devient un instrument et un moyen de contrôle entre les mains des dictatures. La « Force » gagne un caractère sacré : elle est à elle-même sa propre fin et se trouve érigée en absolu. La brutalité devient le terme unique des relations politiques et civiles. La mystique terroriste sévit à toutes les époques et en tous lieux ; elle est l'apanage de tous ceux qui font croire que les affaires temporelles sont des réalités de la foi :

(410) J'ai vu beaucoup mourir. Peut-être ma place était-elle marquée dans les modestes fosses de la dernière guerre, aux côtés de mes compagnons. Je n'en regarde pas moins s'ouvrir, sans aucun vertige, les immenses charniers de demain. Voilà bien longtemps que les révolutionnaires, vrais ou faux, abusent de la mystique terroriste. Le terrorisme ne leur appartient nullement. Ils se vantent. À la vérité, l'histoire nous démontre que le système sert à tout le monde, et la Terreur des Rois Catholiques dans les Flandres était une sacrée terreur.

Ce type de mystique exalte l'apothéose des surhommes qu'elle vénère : la mystique divinise péremptoirement les êtres et les choses.

## 2. L'expérience du dénuement

Bernanos tente de restaurer le langage afin qu'il ne sombre pas dans la trivialité. Cette parole littéraire rencontre pourtant des limites : elle tente d'accéder à une forme de transcendance et à

un idéal de transparence. Elle ne peut pourtant se défaire de son caractère utilitaire et se trouve vouée, jusqu'à l'usure, à la répétition. Dans la prose, l'essayiste chrétien fait ainsi l'expérience du vide et du comblement car il tente de retrouver un état de pureté pourtant inaccessible. Selon Sartre, l'expérience de Bataille procède ainsi d'une « haine » du langage. Bataille cherche à conférer aux mots trop usés « un pouvoir magique d'évocation<sup>159</sup> ». À propos de l'essai « Un nouveau mystique », Marielle Macé écrit :

La crise qu'il [Sartre] décèle traduit l'inactualité d'un langage, celui de la tradition française de la prose d'idées, que modèleraient encore vainement quelques contemporains. Le renouveau espéré réside dans l'invention d'un style et d'une syntaxe propres au genre, proposés par un Bataille héritier du surréalisme mais, aux yeux de Sartre, non encore aboutis : si le roman contemporain a trouvé son style, en Bataille celui de l'essai continue à se chercher<sup>160</sup> [...].

L'engagement s'effectue non seulement par une participation active dans la société mais également par le biais du langage : l'écriture traduit l'engagement sur le plan de la littérature. Le langage doit donc être utilisé avec soin et précaution rappelle Sartre :

Notre premier devoir d'écrivain est donc de rétablir le langage dans sa dignité. Après tout nous pensons avec des mots. [...] nous ne valons pas mieux que notre vie et c'est par notre vie qu'il faut nous juger, notre pensée ne vaut pas mieux que notre langage et l'on doit la juger sur la façon dont elle en use. Si nous voulons restituer aux mots leurs vertus il faut mener une double opération : d'une part un nettoyage analytique qui les débarrasse de leurs sens adventices, d'autre part un élargissement synthétique qui les adapte à la situation historique<sup>161</sup>.

Si Bernanos marque une défiance à l'égard du langage, il ne recourt toutefois pas au silence terroriste dont parle Sartre : « [...] je me méfie des incommunicables, c'est la source de toute violence. Quand les certitudes dont nous jouissons nous semblent impossibles à faire partager, il ne reste plus qu'à battre, à brûler ou à pendre<sup>162</sup>. » Le langage de l'essai-mystique n'équivaut pas à ce « fascisme » : les mystiques parlent et écrivent beaucoup. Néanmoins, la difficulté

---

<sup>159</sup> J.-P. Sartre, *ibid.*, p. 178.

<sup>160</sup> M. Macé, *ibid.*, p. 146.

<sup>161</sup> J.-P. Sartre, *ibid.*, p. 282.

<sup>162</sup> J.-P. Sartre, *ibid.*

provient de ce qu'il faille fixer l'indicible. Michel de Certeau rappelle qu'à partir du « postulat d'une révélation [...] l'épistémologie chrétienne articule la connaissance mystique sur du langage. Dieu a parlé. "Le Verbe s'est fait chair"<sup>163</sup>. » La peine éprouvée par Bernanos à trouver les mots justes constitue, transposée sur le plan littéraire, une épreuve rencontrée par la foi. Marie Gil explique : « Alors que la littérature moderne doit dire sa fin, l'écrivain chrétien est doublement acculé au silence : comment concevoir l'art, alors que l'essence du Vrai est de ne pas être exprimé verbalement ? [...] le texte déplace la compréhension vers ce qui n'est pas dit tout en étant présent<sup>164</sup> [...] ». Le silence ne procède pas d'un refus mais d'une humilité : l'essai invite à une reconsidération de soi-même et de sa manière de parler du monde.

Bernanos constate que les mots utilisés par les hommes politiques tournent à vide : les discours sont prisonniers de la répétition, du psittacisme. Les conservateurs se contentent de réemployer l'ancien vocabulaire du parti clérical ; ils détournent les mots sacrés de la liturgie et de la Bible à des fins électorales. Le vocabulaire religieux engage celui qui les prononce : il porte l'empreinte d'une autorité que l'être humain doit honorer. Cet abus conduit à nier le surnaturel :

(121) Que ces beaux messieurs bien-pensants souhaitent d'être lus à n'importe quel prix, bon ! il n'y a que les honteux qui perdent. Mais leur satané langage bien-pensant en impose même aux sceptiques. Nul n'ignore, parbleu, qu'un programme – une manière de marchandage – qui a sa tradition, ses règles strictes, immuables, ses formules dépouillées par l'usage de leur sens originel, où l'homme raisonnable ne trouvera néanmoins rien à reprendre, parce qu'il sait que le mot le plus simple a ses dangers, ne devient inoffensif qu'à la longue, et qu'en politique comme en chicane toute innovation de langage est un péril certain. D'où vient donc qu'en telle matière une certaine espèce de candidats manquent aux règles du jeu, introduisent par fraude dans le vocabulaire traditionnel les mots réservés, les mots sacrés, qui ne servent que dans les conjonctures extrêmes de la vie, aux baptêmes, aux mariages, et aux enterrements, comme si la toute-puissance même de Dieu dût intervenir, à chaque législature [...].

Les conservateurs, grâce au langage mystique, font passer leur candidat pour le champion de Dieu : ils dégradent ainsi les pratiques de la foi et de l'Église. Lors des événements liturgiques

---

<sup>163</sup> M. de Certeau, *La Fable mystique XVI<sup>e</sup> - XVII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Gallimard, NRF, Bibliothèque des histoires, 1982, p. 158.

<sup>164</sup> M. Gil, *Les Deux Écritures. Étude sur Bernanos*, Paris, Les Éditions du Cerf, coll. « Cerf Littérature », 2008, p. 201.

pris en exemple par Bernanos, la langue devient, au sens d'Austin, performative. L'acte s'accomplit en même temps que la parole qui l'énonce. De plus, les paroles consacrées par l'usage et la tradition de l'Église offrent la répétition d'une parole originelle, celle de Dieu et du Christ. Rabaisser ces valeurs revient à les dissoudre et à en annuler le pouvoir d'évocation. Les candidats bien-pensants, qui sortent les mots de leur usage liturgique, pervertissent la langue et les programmes politiques. Leur langage rappelle le démoniaque car il devient un instrument au service du dévoiement. De même, les mots des experts (en sociologie, en économie ou en politique), malgré leur apparent caractère scientifique, recouvre en fait l'inconsistance des théories qu'ils énoncent. La langue des « doctrinaires » devient fonctionnelle et technique car elle a perdu sa sacralité. Les mots ont trop servi, ils s'usent à force d'être utilisés en toutes occasions pour des promesses qui ne sont finalement pas tenues. Le langage ne parvient plus à rendre correctement le monde alors que les événements auxquels assiste le narrateur exigent, pour être formulés, un effort de clarté malgré les limites du langage. Il incombe à l'écrivain, à l'heure des « mystifications<sup>165</sup> », de dénoncer les scandales qui tiennent les consciences esclaves et entravent les libertés. Les hommes ne restent pas longtemps les dupes de ces mensonges : les temps d'imposture finissent par déboucher sur des révolutions implacables. L'essayiste doit donc redonner un sens véritable aux vocables afin de redresser la langue grâce à l'écriture littéraire.

Les mots doivent être restaurés et purifiés. Dans son discours, l'agnostique explique que le langage chrétien, chez des croyants qui ne se sont pas encore engloutis dans le mensonge, échappe à la dégradation :

(519) Que voulez-vous que fassent d'une Thérèse de Lisieux nos politiques et nos moralistes ? Son message, dans leur bouche, perdrait toute signification, ou du moins toute chance d'efficacité. Il a été écrit dans votre langage, votre langage seul peut l'exprimer, nous manquons des mots nécessaires pour le traduire sans le trahir, n'en parlons plus.

L'agnostique s'appuie sur l'exemple des saints. Pour retrouver le langage originel, il faut acquérir l'esprit d'enfance donné en exemple par Thérèse de Lisieux :

(503 - 504) Mon Dieu, on voudrait exprimer ces vérités si simples dans le langage de l'enfance. Elles le seront. Elles vont l'être. Il n'y a pas là de quoi se réjouir. [...] Après tout, il était peut-

---

<sup>165</sup> J.-P. Sartre, *ibid.*, p. 282.

être dans le dessein de cette fille mystérieuse d'accorder au pauvre monde un suprême répit, de le laisser souffler un instant à l'ombre de sa médiocrité familière, car elle a semé ici-bas, de ses petites mains innocentes, de ses terribles petites mains expertes au découpage des fleurs de papier, mais aussi rongés par le chlore des lessives et les engelures, une graine dont rien n'arrêtera plus la germination. Elle est là sous la terre et les pieux badauds regardent avec attendrissement la minuscule tige à peine verte encore, couleur de miel.

Thérèse de Lisieux recourt à des termes simples pour expliquer son cheminement spirituel. Bernanos a été extrêmement marqué par la vie brève et humble de la jeune carmélite qui, à la demande de sa mère supérieure, a écrit trois manuscrits qui composent son *Histoire d'une âme* pour témoigner de sa vie de foi intense. L'isotopie de la fleur renvoie, dans les manuscrits thérésiens, aux différents aspects de sainteté et de charisme : Dieu appelle tous les hommes à le servir selon les capacités et les limites propres à chacun, sans qu'il établisse de hiérarchie entre les uns et les autres. D'une manière générale, les écrits de Bernanos témoignent d'une permanence de la pensée carmélitaine, comme le montre Philippe Richard dans *L'Écriture de l'abandon*. Il explique que « le dénuement intérieur [constitue] la matrice de la création littéraire<sup>166</sup> ». En effet, de la même façon que Thérèse de Lisieux a vécu pauvrement et dans l'oubli complet de soi, le travail de Bernanos est « une plongée dans la négation même, dans ce vide qui est non seulement celui de l'inspiration mais encore celui de la dépossession [...]. Un abandon de l'âme se discerne ainsi dans son engagement littéraire, explicitant le sens et le style d'une œuvre remarquablement unifiée<sup>167</sup>. Ce vide est une « béance qui habite le cœur de l'homme et ne se voit conjurée que par l'attente d'une consolation enracinée en une dessaisie pour Dieu. Cet abandon, plus qu'un simple acte moral, se voit ainsi constitué comme un rempart face à la violente absurdité du monde moderne<sup>168</sup>. » L'enfance constitue le moyen de parvenir à ce dénuement qui rend l'être humain enfin capable d'un retour réflexif sur lui-même. Le portrait de Thérèse de Lisieux présente des similitudes avec la vision qui saisit le curé d'Ambricourt quand, malade, il essaie de retrouver son chemin :

---

<sup>166</sup> P. Richard, *L'Écriture de l'abandon. Esthétique carmélitaine de l'œuvre romanesque de Georges Bernanos*, Paris, Honoré Champion, poétiques et esthétiques XX<sup>e</sup> - XXI<sup>e</sup> siècles, 2015, p. 19.

<sup>167</sup> P. Richard, *ibid.*

<sup>168</sup> P. Richard, *ibid.*

... La créature sublime dont les petites mains ont détendu la foudre, ses mains pleines de grâces... Je regardais ses mains. Tantôt je les voyais, tantôt je ne les voyais plus, et comme ma douleur devenait excessive, que je me sentais glisser de nouveau, j'ai pris l'une d'elles dans la mienne. C'était une main d'enfant, d'enfant pauvre, déjà usée par le travail, les lessives<sup>169</sup>.

Pressé par la douleur et pensant qu'il est en train de mourir, le jeune prêtre croit voir la Vierge qui a les mains d'une très jeune travailleuse d'humble condition. Dans l'œuvre de Bernanos, les mains présentent une part surnaturelle, comme dans cet extrait de *Monsieur Ouine*. Le jeune Steeny observe la châtelaine de Néréis, Jambe-de-Laine, personnage fantasque et inquiétant qui conduit son attelage :

Mais les mains croisées sur les rênes n'ont pas molli. Où Philippe a-t-il déjà vu ces mains- là ? Est-ce parce que les manches découvrent un poignet trop grêle ? Comme elles sont nues !... Philippe remarque, en outre, que la cire des guides les a un peu noircies, qu'elles ressemblent à des mains d'écolières, tachées d'encre. Un ongle cassé saigne encore. Étranges mains comme suspendues entre ciel et terre, emportées dans un vol silencieux, derrière la bête farouche ! D'où viennent-elles ? Où vont - elles ? Vers quelle fatalité ? Tout à coup, Philippe appuie dessus ses lèvres<sup>170</sup>.

Les mains de Jambe-de-Laine semblent conduites par une vie propre, détachée de l'être. La châtelaine est, selon les villageois, une personne déchue et perdue car elle se serait donnée à la plupart des hommes de Fenouille. Pourtant, ses mains appellent à une autre lecture : pour Steeny, elles témoignent du caractère fabuleux de la châtelaine. Les mains, suspendues entre la matière et l'espace, renseignent sur l'être qu'elles accompagnent. Outre leur dimension fantastique, elles portent également les stigmates du labeur quotidien et témoignent de l'extrême souffrance d'êtres qui, très jeunes, sont voués à une existence misérable. L'enfance est donc une attitude proche de la sainteté ; son langage est nécessaire pour éviter que le monde ne s'engloutisse :

---

<sup>169</sup> G. Bernanos, *Journal d'un curé de campagne* in *Œuvres romanesques II*, Paris, Gallimard, NRF, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 2015, p. 360.

<sup>170</sup> G. Bernanos, *Monsieur Ouine* in *Œuvres romanesques complètes*, II, *op. cit.*, p. 560.

(516) Notre céleste amie ne m'en voudra pas de parler en enfant. Je ne suis, hélas ! qu'un vieil enfant chargé d'inexpérience, et vous n'avez pas grand-chose à craindre de moi. Redoutez ceux qui vont venir, qui vous jugeront, redoutez les enfants innocents, car ils sont aussi des enfants terribles. Le seul parti qui vous reste à prendre est celui que vous propose la sainte : redevenez vous-mêmes des enfants, retrouvez l'esprit d'enfance. Car l'heure vient où les questions qui vous seront posées de tous les points de la terre seront si pressantes et si simples que vous ne pourrez guère y répondre que par des oui ou par des non.

Cette langue enfin restaurée, débarrassée des mots vides et creux, est intimement lié à la Parole éternelle. Le syntagme final imite une parole évangélique. Bernanos opère par des variations très subtiles autour de l'Évangile : l'agnostique fait mentir les bien-pensants et les dévots qui professent une foi qu'en réalité, ils ne connaissent pas, ou mal. Le discours de cet orateur opère un retournement : alors que l'agnostique désigne les dévots comme les dépositaires de la Parole éternelle, c'est lui qui, en réalité, porte cette pureté originelle. L'agnostique traduit la tension présentée par cette écriture. L'impossibilité de dire correctement le monde trouve sa source dans l'aporie du langage : il est difficile de parler d'un monde désastreux. Surtout, toute parole constitue une répétition de ce qui a déjà été dit. Marie Gil remarque qu'il y a, chez Bernanos, « deux écritures opposées ou complémentaires : d'une part le Logos, événement jaillissant, et de l'autre la littérature, expansive et infinie<sup>171</sup>. » Elle ajoute : « Bernanos est fidèle à la philosophie de l'opacité du "livre de nature" qui, pour être déchiffré, nécessite l'adjonction d'un second livre, le livre de l'Écriture conçu comme dictionnaire<sup>172</sup>. » L'essayiste, dont le porte-parole est le non-croyant, met en œuvre tous les moyens à sa disposition pour résoudre l'énigme du monde :

(521) À toutes les questions qui vous seront désormais posées, est-il donc si difficile de répondre par oui ou par non ? Ainsi parlent les gens d'honneur. L'honneur est aussi une chose de l'enfance. C'est par ce principe d'enfance qu'il échappe à l'analyse des moralistes, car le moraliste ne travaille que sur l'homme mûr, bête fabuleuse inventée par lui, pour la commodité de ses déductions. Il n'y a pas d'hommes mûrs, il n'y a pas d'état intermédiaire entre un âge et l'autre. Qui ne peut donner plus qu'il ne reçoit commence à tomber en pourriture.

---

<sup>171</sup> M. Gil, *ibid.*, p. 11.

<sup>172</sup> M. Gil, *ibid.*, p. 15.



Cet extrait est tissé de références testamentaires. La première question renvoie directement à l'affirmation du Christ lors du sermon sur la montagne : « Que votre langage soit : ‘Oui ? oui’, ‘Non ? non’ : ce qu’on dit de plus vient du Mauvais<sup>173</sup>. » L’enfance, chez Bernanos, ne se rapporte pas nécessairement au jeune âge. Il désigne plutôt un état de pureté, mais une pureté lucide, tel que le Christ le propose aux disciples : « [...] si vous ne retournez à l’état des enfants, vous ne pourrez entrer dans le Royaume des Cieux. Qui donc se fera petit comme ce petit enfant-là, voilà le plus grand dans le Royaume des Cieux<sup>174</sup>. » L’enfant est celui qui s’abandonne à la volonté divine et qui s’oublie lui-même. Le syntagme final prend la forme d’un impératif évangélique. Au terme de la parabole sur le serviteur fidèle, qui a observé les commandements de son maître quand celui-ci était absent, contrairement au serviteur infidèle qui s’est mal conduit, Jésus déclare : « À qui on aura donné beaucoup il sera beaucoup demandé, et à qui on aura confié beaucoup on réclamera davantage<sup>175</sup>. » Bernanos opère une variation sur cette parole : il fixe le commandement évangélique dans l’immédiateté. La voix de l’agnostique, de même que l’écriture de l’auteur, redoublent la voix originelle, celle de l’Évangile et plus précisément celle du Christ. Cet enchâssement se compose d’une mise en scène d’un discours, présenté comme celui d’un athée, qui devient, par l’écriture, commentaire du *Logos* divin.

(523) Redevenez donc enfants, réfugiez-vous dans l’enfance. Lorsque les puissants de ce monde vous posent des questions insidieuses sur un tas de problèmes dangereux, la guerre moderne, le respect des traités, l’organisation capitaliste, n’ayez pas honte d’avouer que vous êtes trop bêtes pour répondre, que l’Évangile va répondre pour vous. Alors la parole divine fera peut-être ce miracle de rallier les hommes de bonne volonté, puisqu’elle a été dite pour eux. La *Pax hominibus bonae voluntatis* ne saurait tout de même pas se traduire par : « Guerre d’abord, on verra plus tard », non ?

Dans l’interrogation finale impertinente et ironique, l’essayiste rappelle que le message du Christ ne souffre pas d’être détourné. L’antithèse souligne à quel point les dévots ont dépravé l’invitation à la paix de l’Évangile pour servir leur propre usage. Le passage du latin au français signale également qu’ils ont fait de l’échange liturgique un instrument de conquête et d’asservissement. Face aux pouvoirs politiques et militaires, la sagesse consiste à ne pas répondre, ou à répondre qu’on ne sait pas. Le Christ loue d’ailleurs dans la première de ses Béatitudes « les

<sup>173</sup> Mathieu, 5, 37 in *La Bible de Jérusalem*, p. 1296.

<sup>174</sup> Mathieu, 18, 4, *ibid.*, p. 1313.

<sup>175</sup> Luc, 12, 48, *ibid.*, p. 1372.

pauvres en esprit » auxquels il promet « le royaume des cieux ». Cette pauvreté est intimement liée à la pauvreté manifestée dans l'esprit de l'enfance spirituelle. Il n'est pas question, dans ce langage de l'enfance, le seul digne du peuple, de recourir à un niveau de langue familier. Il s'agit de redonner aux mots leurs véritables significations et d'en restaurer la sacralité. Mieux parler du monde redresse celui-ci : c'est la voie d'une purification. L'écrivain, libre et engagé, doit s'employer à « démystifier<sup>176</sup> ».

### 3. Retrouver l'honneur

La « crise de l'essai » et du langage pointée par Sartre chez Bataille s'accompagne, comme nous l'avons vu à propos du mysticisme, d'une crise des valeurs chrétiennes. Les dépositaires de la foi la corrompent et, bien souvent, c'est la part de la société la plus éloignée du christianisme (identifiée par les bourgeois et les dévots au « mal ») qui est la plus proche du Christ. Bernanos craint que les valeurs du christianisme se retournent et deviennent malfaisantes. Les vertus, si elles ne sont pas pratiquées avec la foi et la raison, s'engloutissent dans le mal. En effet, selon Chesterton, que Bernanos cite dans *La Grande Peur des bien-pensants* :

(346) Il [...] suffit que le prêtre médiocre ait maintenu un siècle ou deux, au profit de l'idéologie naissante, l'équivoque fondamentale d'un évangélisme ambigu. Grâce à lui, et selon le mot véritablement prophétique de Chesterton, les « idées chrétiennes devenues folles » ont été lâchées à travers le monde le temps nécessaire pour achever d'y étouffer les trop vivaces surgons de la souche antique.

La version purement terrestre du christianisme devient un instrument au service des plus habiles : le surnaturel est remplacé par la conquête et le recours à la force. Néanmoins, l'honneur catholique véritablement ancré dans le Christ se fonde sur la justice. Bernanos l'oppose au faux héroïsme d'Hitler :

(572 – 573) N'importe ! Nous nous trouvons donc plus libres que jamais de relever un honneur dont personne ne nous dispute l'héritage. Cet honneur est plus précieux au genre humain que la tradition hellénique. Il a donc plus de chances encore de survivre à son vainqueur. Cette tradition

---

<sup>176</sup> J.-P. Sartre, « Situation de l'écrivain en 1947 » in *Qu'est-ce que la littérature ?*, *ibid* p. 283.

ne périra pas sous vos coups. [...] Cher monsieur Hitler, l'espèce d'héroïsme que vous forgez dans vos forges est de bon acier, nous ne le nions pas. Mais c'est un héroïsme sans honneur, parce qu'il est sans justice. Cela ne vous apparaît pas encore, car vous êtes en train de dissiper les réserves de l'honneur allemand, de l'honneur des libres hommes allemands. L'idée totalitaire est encore servie librement par des hommes libres. Leurs petits-fils ne connaîtront plus que la discipline totalitaire.

L'honneur professé par Hitler est une version dégradée de l'héroïsme mystique. Les dictatures donnent d'abord l'illusion aux hommes qu'ils conservent leur liberté parce qu'ils adhèrent « librement » au programme politique totalitaire. Cependant, alors que l'honneur chrétien, se fonde sur l'enseignement du Christ selon lequel « la Vérité rend libre », les totalitarismes ne manquent jamais de mettre un terme à leur simulacre de liberté et de justice. Ces régimes tirent leur légitimité du mensonge. L'honneur qui admire les dictatures est donc faux et dévoyé :

(555) Les dictateurs font de la force le seul instrument de la grandeur. L'usage systématique de la force ne va pas sans cruauté. L'héroïsme et le désintéressement des jeunesses nouvelles auront bientôt fait de cette cruauté une vertu virile. Dès lors, la miséricorde leur paraîtra aussi bête que jadis à nos jeunes bourgeois français la vertu de chasteté.

Bernanos recourt, avec l'antiphrase, à l'ironie : ces « jeunesses » d'un nouvel ordre conçoivent les comportements chrétiens dans un tout autre sens que celui de la tradition évangélique. Bernanos vise ainsi l'embrigadement par les jeunesses hitlériennes, mussoliniennes, franquistes et salazaristes qui exaltent la virilité et donne la brutalité en exemple. Surtout, ces organisations ont perdu la conscience des degrés : la comparaison entre les deux groupes de jeunes gens n'est pas seulement ironique. La disproportion entre ces deux exemples (la chasteté des jeunes bourgeois contre la miséricorde des jeunes fascistes) montre aussi combien le recours à la terreur et à la répression devient un comportement commun et répandu, où la sauvagerie est banale. Hors de la charité, l'honneur est voué à servir tout et son contraire : il se trouve vidé de sa bravoure initiale. La fausseté et le mensonge des comportements procèdent de l'affadissement des vertus, dont la substance se corrompt. Bernanos dénonce l'imposture des comportements et, à ce titre, rappelle : (180) « Le défaut des vertus sublimes c'est qu'elles doivent être pratiquées avec héroïsme. » Il s'agit d'insuffler une valeur neuve aux différentes manifestations de courage pour les distinguer de l'usage pervers qu'en font les dictatures.

Pour cette raison, Bernanos s'adresse en premier lieu à ceux qui ne sont pas encore corrompus par le mensonge. Dans toute son œuvre, Bernanos ne manque jamais de parler aux nouvelles générations et à celles qui vont venir. La fin de l'introduction dans *La Grande Peur des bien-pensants* est dominée par le lyrisme où le narrateur, qui y associe ses camarades, déploie sa singularité et laisse éclater ses sentiments :

(60) Futures petites mains qui tournerez les feuillets, regards qui chercherez de page en page nos charges naïves, nos clairons, nos tambours, qu'importe ce que nous fîmes ou ne fîmes pas, bien avant que vous fussiez nés, dans cette plaine que vous voyez peinte sur le livre en ocre et en noir, avec les pompons blancs des explosions, les chevaux qui galopent, et ces engins bizarres ! Le livre d'images ne vous mentira pas : nous sûmes réellement faire face. Oui, bien avant que fussent nés votre père ou votre aïeul, nous avons regardé fermement non point la mort seule, mais entre vous et nous ce trou plus noir, l'injustice, l'oubli, et n'espérant plus reprendre notre victoire aux menteurs, insoucieux d'un vain procès, la main dans la main de ces fils dont nous sommes peu sûrs, nous nous endormîmes, pour nous réveiller en vous !

Les charges héroïques des soldats revêtent les contours d'une imagerie d'Épinal : le lecteur apparaît sous les traits d'un enfant qui ne connaît rien de ce que les soldats ont vécu et pour qui la guerre se borne à l'image qu'en proposent des albums colorés. Le narrateur adopte le point de vue innocent de l'enfant qui découvre ces batailles : il propose une vision encore vierge. L'acte de lecture actualise le texte : le lecteur est appelé à sauver le narrateur de l'oubli. On voit que, là encore, l'« amitié » se trouve au centre de l'écriture essayistique : le narrateur manifeste sa confiance en ses lecteurs, avec lesquels il partage des points communs. Le narrateur recule l'âge des lecteurs potentiels et laisse passer plusieurs générations. Il renouvelle ainsi l'appel lancé par Péguy dans *Notre jeunesse* ; celui-ci craint que les nouvelles générations ne renouent pas avec l'idéal républicain :

Je veux dire très exactement ceci : nous ne savons pas encore si nos enfants renoueront le fil de la tradition, de la conservation républicaine, si se joignant à nous par-dessus la génération intermédiaire ils maintiendront, ils retrouveront le sens et l'instinct de la mystique républicaine. [...]

Pourquoi le nier. Toute la génération intermédiaire a perdu le sens républicain, le goût de la République, l'instinct, plus sûr que toute connaissance, l'instinct de la mystique républicaine. Elle

est devenue totalement étrangère à cette mystique. La génération intermédiaire, et ça fait vingt ans<sup>177</sup>.

Péguy se montre extrêmement pessimiste en ce qui concerne la transmission de la « mystique », dévorée par les intérêts personnels. Bernanos manifeste une inquiétude semblable dans *La Grande Peur des bien-pensants* :

(56) Pour moi, j'aurai fait ma tâche, servi selon mes forces le vieux maître mort, si je peux transmettre à quelques jeunes gens de ma race la leçon d'héroïsme que je reçus jadis quand je n'étais qu'un petit garçon. Sera-t-elle entendue, je ne sais. Cette grave tristesse, ce mépris qui brûle sans flamme, ainsi qu'un tison sous la cendre, cette colère sans éclat, ce rauque soupir de lion qui tant de fois m'a serré le cœur, trouveront-ils aujourd'hui leur écho ? Le trouveront-ils demain ? Cette génération est-elle encore assez vivante pour soutenir l'épreuve d'une clairvoyance désespérée ?

Drumont, tel que Bernanos le conçoit par le biais de son œuvre, est détenteur de cet héroïsme en train de s'étioler. Afin de conjurer ce risque, il en appelle aux chrétiens encore fidèles dans les *Grands cimetières* : (518) « Vous ne désarmerez leur ironie qu'à force de simplicité, de franchise, d'audace. Vous ne les désarmerez qu'à force d'héroïsme. » Dans la préface des *Grands Cimetières*, Bernanos craint qu'il ne se trouve personne, parmi ses lecteurs, à vouloir lutter contre les injustices et les scandales :

(355 – 356) Amère ironie de prétendre persuader et convaincre alors que ma certitude profonde est que la part du monde encore susceptible de rachat n'appartient qu'aux enfants, aux héros et aux martyrs.

Ce constat qui à première vue semble désabusé, ne doit pas faire oublier que l'essai ressortit à un dialogue libre entre l'essayiste et ses destinataires. Le lecteur est donc lui aussi appelé à œuvrer au bien et à la justice : gardien de cet héroïsme menacé, il porte une responsabilité. Irène Langlet rappelle que l'essai allie :

---

<sup>177</sup> C. Péguy, *ibid.*, p. 101.

Construction de soi dans la confession qui mène à l'effacement dans le tout ; saisie individuelle, étendue par l'imaginaire de la méditation à la conscience de l'univers entier ; prise de conscience de soi dans le dialogue avec l'autre ; ou dialogue de soi-même qui se donne paradoxalement en spectacle (en confidence) à autrui<sup>178</sup> [...]

L'essai est un genre extrêmement dense : il propose une certaine vision du monde notamment grâce à l'exercice des facultés dans l'illumination intérieure qui s'apparente à une mystique. L'essai constitue une méthode pour apprendre à lire le monde. Il passe les valeurs au crible de l'analyse et, à cette fin, entremêle des discours variés.

---

<sup>178</sup> I. Langlet, *ibid.*, p. 221.

### III - L'essai comme combat

#### A. Saisir le monde

Dans *Les Grands cimetières sous la lune*, Bernanos recourt à une métaphore théâtrale pour caractériser son rôle d'observateur : (430) « Sur cette scène restreinte il m'a été possible d'approcher tous les personnages. » L'île de Palma se mue en théâtre du monde, *theatrum mundi*, motif baroque par excellence. Par ce tour de pensée, le théâtre baroque considère que tous les hommes jouent une comédie dont l'unique spectateur est Dieu. Le drame du monde est conçu comme une représentation donnée à l'essayiste chrétien. Dans l'essai, l'écrivain remplace Dieu avec lequel il partage, en partie, le pouvoir de connaissance absolu et d'omnipotence. Il en adopte la vision et tente de dépasser le simulacre du monde pour accéder à un plan supérieur. Ce point de vue surplombant rend compte de la cruauté et de la bassesse qui habitent l'humanité, dont témoigne la complexité du texte. L'auteur tâche donc de « comprendre » avant de juger et de peser les âmes. De plus, Bernanos se place dans le sillage de Balzac cité à maintes reprises dans les deux essais. Ce fin observateur des conduites humaines décrit la succession des drames intimes et publics de la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle : à son exemple, Georges Bernanos veut observer la « comédie humaine » à laquelle il assiste.

#### 1. Généralisation de la guerre

Sans prôner un projet pacifiste qu'il sait illusoire, Bernanos dénonce toutefois les conquêtes militaires et les guerres civiles, encouragées par les partis de l'Ordre, qui déchirent les peuples. Il relate les guerres passées : la Commune a dressé une partie des Français, principalement les ouvriers, contre les tenants du conservatisme bourgeois. Cette guerre civile préfigure les conflits modernes : on y observe la même volonté d'exterminer l'adversaire. L'absence d'honneur et de pitié se joint à la violence. Bernanos propose une analyse des éléments qui débouchent sur la guerre civile : celle-ci commence par le même enthousiasme initial : (222)

« La guerre civile, à l'exemple de l'autre, débute aussi par des chansons. » Cet optimisme niais, à l'exemple de celui qui a conduit le début de la Première guerre, aboutit nécessairement au désastre. Les hommes s'aveuglent sur les causes qu'ils poursuivent tandis que l'incompétence et l'entêtement des autorités favorisent ces drames. Les guerres civiles offrent une réminiscence de la Grande Guerre dont elles partagent le système.

La guerre totale, comme le conflit de 1914, laisse présager dans les événements futurs et les conflits internationaux une perte totale d'humanité. Les soldats de la Première Guerre sont tombés dans l'oubli le plus complet ; de la fausse victoire, il ne reste que les débris des fusils et les carcasses des véhicules, ultime témoignage des offensives. Les monuments aux morts apparaissent en outre à Bernanos comme un honneur tronqué. Ils achèvent de momifier le soldat qui prend (sur les édifices qui en sont dotés) l'apparence d'une statue lisse sur lesquelles les plaies causées par les attaques ont disparu. Cette effigie reçoit les honneurs institutionnels lors des commémorations. La Grande Guerre devient un musée dans lequel les hommes politiques de tous bords viennent puiser afin de séduire leurs administrés, chaque fois que cela s'avère nécessaire. L'obsession marquée par l'auteur pour la Première Guerre mondiale dépasse la simple remémoration d'une expérience traumatisante. L'événement se reproduit dans l'écriture et cette répétition délivre de nouvelles significations : ce point de référence (la guerre) éclaire les événements présents ; la guerre elle-même se transforme à son tour sous le coup de ceux-ci. Bernanos ne reste pas prisonnier de son histoire. Il lit les événements nouveaux à partir d'un passé qui se charge en même temps d'une valeur nouvelle.

Les atrocités commises au nom de l'ordre se répètent : les intérêts des puissants entretiennent un conflit latent entre les populations, comme dans le cas de la colonisation qui est sous-tendue par les appétits commerciaux européens. L'essayiste dénonce les conquêtes coloniales par lesquelles les bourgeois s'enrichissent. La traite négrière est un exemple scandaleux de cette entreprise poursuivie au cours des siècles passés :

(368 - 369) Qu'un vacher dont les méninges sont en bouillie tue deux bergerettes après les avoir violées, la chronique retient son nom, fait de ce nom une épithète infâme, un nom maudit. Au lieu que ces « Messieurs du Commerce de Nantes », les Grands Trafiquants d'esclaves, comme les appelle avec respect M. le sénateur de la Guadeloupe, ont pu remplir des charniers, toute cette viande noire n'exhale à travers les siècles qu'un léger parfum de verveine et de tabac d'Espagne. « Les capitaines négriers semblent avoir été des gens de noble prestance – poursuit l'honorable sénateur. [...] » « Un tel négoce – conclut le journaliste – ne déshonorait nullement ceux qui le



pratiquaient, ou ceux qui le subventionnaient. Qui donc parmi les financiers ou les bourgeois aisés n'étaient négrier, peu ou prou ? Les armateurs qui finançaient ces lointaines et coûteuses expéditions divisaient le capital engagé en un certain nombre de parts, et ces parts, dont l'intérêt le plus souvent était énorme, constituait pour tous les pères de famille un placement extrêmement recherché. »

Bernanos propose une satire de la bourgeoisie, qui culmine avec la distance ironique de la dernière phrase, semblable à celle dont Villiers de L'Isle-Adam use dans ses *Contes cruels* pour caricaturer les petits-bourgeois. Chez Villiers comme chez Bernanos, l'ironie est placée sous le signe de la cruauté ; le lecteur doit se doter de la compétence nécessaire pour échapper au rire du narrateur. La position sociale excuse au nom de l'ordre et de la morale bourgeoise les exactions et les trafics. Le gain financier généré par la traite présente des similitudes avec la discrétion des bourgeois à propos des invasions guerrières entreprises par les dictateurs. Bernanos présente une image macabre et grinçante de la conquête de l'Éthiopie, bénie par le clergé, par les troupes mussoliniennes :

(459) Je ne perdrai certes pas mon temps à qualifier l'attitude des prélats italiens au cours de la guerre d'Éthiopie. Leur conception personnelle du respect du traité, des lois de la guerre, ne saurait m'engager moi-même, soit comme chrétien, soit comme soldat. Cela suffit. Grâce aux diffuseurs d'huile ypérite employés en Australie pour la destruction des rongeurs, l'aviation fasciste a pu priver de leur peau des populations entières de pauvres nègres qui bourgeoñaient et pourrissaient en tas devant leurs cases, pêle-mêle avec leurs bestiaux ; si les prélats italiens déclarent qu'une telle guerre leur paraît chevaleresque, que diable voulez-vous que ça me fasse ? Je crois savoir ce qui est chevaleresque ou non, mais en cas de doute, je n'aurais certainement pas jamais l'idée de prendre pour arbitre un ecclésiastique italien.

La guerre chimique ignore l'honneur, professé jadis par la chevalerie admirée de Bernanos : dans les conflits modernes, l'homme devient semblable à un animal qu'il faut traiter et éliminer. Bernanos analyse les justifications fournies par les évêques à propos de la « guerre sainte » espagnole :

(452 – 453) Vous me direz naturellement que les Rouges ne valent pas cher et que tous les slogans sont bons. Mille excuses ! Vous pouvez raconter que le Mikado est bon catholique, que l'Italie a

toujours été le soldat de l'Idéal – *gesta Dei* – ou même que le général Queipo de Llano est un type dans le genre de Bayard ou de Godefroy de Bouillon, cela vous regarde. Mais ne parlez pas de Croisade. [...] Nous ne voulons pas que vous compromettiez aussi salement l'idée de Croisade ! Pourquoi, diable, les politiques réalistes prétendent-ils nous emprunter notre vocabulaire ?

Bartolomé Bennassar rappelle, dans *La guerre d'Espagne et ses lendemains* : « En 1937 et 1938, le terme "croisade" fut employé à plusieurs reprises<sup>179</sup> [...] » par les archevêques de Valladolid, de Grenade, de Cordoue, de Tuy ou encore de Tenerife. Tous associent la guerre à une entreprise légitime de reconquête ; ils la distinguent comme la croisade la plus sainte que la chrétienté ait connue. Ce mythe, destiné à légitimer les meurtres pourvus dorénavant d'une valeur sacrée, radicalise l'opposition entre les factions rivales. Les évêques forgent une alternative terroriste dans laquelle le camp du « Bien » est opposé au « Mal », pourvu de tous les éléments abhorrés ou redoutés par les prélats. Au contraire, les formes d'atrocités susceptibles d'éradiquer le « Mal » reçoivent la bénédiction des hommes d'Église. Comme le redoute Bernanos, ce titre de Croisade va d'ailleurs associer durablement le catholicisme au franquisme<sup>180</sup>. Pour cette raison, l'auteur manifeste le désir de clarifier le vocabulaire utilisé par les évêques :

(459) Je crois à la guerre sainte, je crois inévitable, dans un monde saturé de mensonge, la révolte des derniers hommes libres. Le mot de guerre sainte ne me convient d'ailleurs qu'à demi : les vrais saints font rarement la guerre, et quant aux autres – je veux dire ceux qui se flattent de l'être – Dieu me préserve d'affronter ma dernière chance au milieu de tels compagnons. Je crois à la guerre des hommes libres, à la guerre des hommes de bonne volonté.

L'énoncé de Bernanos prend la forme d'une profession de foi dans laquelle la charge sangninaire est remplacée par le combat pour la liberté. La seule entreprise valable est celle qui consiste à se battre pour celle-ci et par son biais. Cependant, la « guerre absolue » (461) devient la norme et l'état de guerre est constant. Le conflit se trouve étendu à toutes les formes de relations en société. La guerre change de forme : les attaques modernes s'opèrent à distance et l'ennemi cesse de dire son nom et de se montrer. C'est le règne généralisé de la lâcheté :

---

<sup>179</sup> B. Bennassar, *La guerre d'Espagne et ses lendemains*, Paris, Perrin, coll. « tempus », 2015, p. 320 à 321.

<sup>180</sup> B. Bennassar, *ibid.*, p. 323.

(461 – 462) Lorsqu'un petit nombre d'espions, ravitaillés par les laboratoires et menant de ville en ville une confortable existence de touristes, suffiront à réduire de cinquante pour cent la population, en développant la peste bubonique, généralisant le cancer et empoisonnant les sources, appellerez-vous ça aussi la guerre, hypocrites ? Les décorerez-vous de la Croix de Saint-Louis ou de la Légion d'honneur vos courtiers en morve et en choléra ? Pas même moyen de fêter l'Armistice, puisqu'il n'y aura pas plus d'armistice qu'il n'y aura eu de déclaration de guerre, les gouvernements protestant, la main sur le cœur, de leur volonté pacifique et jurant leurs grands dieux qu'ils ne sont absolument pour rien dans ce curieux déchaînement d'épidémies.

L'être humain compte désormais pour rien dans la guerre bactériologique lancée par les démocraties. Celles-ci délèguent leurs pouvoirs militaires et politiques aux industriels et aux fournisseurs de produits chimiques. La vie devient une donnée négligeable.

## 2. Écrire l'histoire

Dans *L'écriture de l'histoire*, Michel de Certeau déclare que « [...] le passé est [...] fiction du présent<sup>181</sup>. » Par les événements qu'il rapporte, Bernanos élabore la pratique d'une histoire. Il prélève des faits et des savoirs : ceux pendant lesquels Drumont a vécu et ceux qui se rapportent à la guerre civile espagnole, circonscrite à Palma. Dans un article intitulé « L'écriture polémique/poétique de Georges Bernanos dans *Les Grands Cimetières sous la lune* », Albert Mingelgrün montre que même s'ils relèvent d'un temps éloigné, les conflits sont plongés dans le présent :

La guerre, les combats, tout l'arsenal de la violence débouchent en effet sur un temps et lieu d'ores et déjà désagrégés. Ce qui est donné à voir, c'est moins un mouvement spectaculaire qu'une situation dès à présent — et à jamais — immobilisée en ses conséquences ultimes<sup>182</sup>.

---

<sup>181</sup> M. de Certeau, *L'écriture de l'histoire*, Paris, Gallimard, 1975, Paris, Gallimard, coll. « Folio histoire », 2002, p. 24.

<sup>182</sup> A. Mingelgrün, « L'écriture polémique/poétique de Georges Bernanos dans *Les Grands Cimetières sous la lune* ». In : *Revue belge de philologie et d'histoire*, tome 65, fasc. 3, 1987. Langues et littératures modernes - Moderne taal- en letterkunde. P. 548 ; doi : 10.3406/rbph.1987.3593 ; [http://www.persee.fr/doc/rbph\\_0035-0818\\_1987\\_num\\_65\\_3\\_3593](http://www.persee.fr/doc/rbph_0035-0818_1987_num_65_3_3593) [en ligne, consulté le 29 mars 2017].

Dans les images de la répression franquiste et des combats, « le présent et le futur s'assemblent<sup>183</sup> » et neutralisent ainsi la temporalité. Pour Bernanos, le passé est donc, grâce à l'écriture, encore actuel.

Cette écriture de l'histoire réserve une place importante au témoignage, comme l'explique Michel de Certeau : « Les chers disparus entrent dans le texte parce qu'ils ne peuvent plus nuire ni parler. Ces revenants trouvent accueil dans *l'écriture* à condition de se *taire* pour toujours<sup>184</sup>. » Le premier chapitre de la *Grande Peur*, consacré à la jeunesse de Drumont, s'intitule d'ailleurs « Artisans, laboureurs, gardes-chasse, filandières ou les revenants qui ne reviendront plus ». La citation, fragment emprunté à la production du directeur de la *Libre Parole*, entretient une parole dont elle assure la survie. Le pouvoir de classement et d'ordonnement appartient en dernier lieu à l'auteur, qui transporte cette voix dans l'écriture. Drumont est en effet, aux yeux de Bernanos, un « historien visionnaire [...] l'historien de son temps [...] » (63) Le narrateur fait renaître une histoire tombée dans l'oubli. Irène Langlet écrit ainsi : « [...] il existe une procédure narrative et une procédure rhétorique. L'une s'articule aux épisodes fictifs d'une histoire, l'autre aux discours non-fictifs *sur* une Histoire (une culture<sup>185</sup>) [...] ». L'histoire, c'est-à-dire le récit, se déploie parallèlement à la mémoire historienne. Les citations, comme les dialogues fictifs, s'inscrivent dans un processus de remémoration. L'Histoire et les épisodes fictifs coexistent dans le récit et obéissent à une loi commune. Dans son ultime cours au Collège de France intitulé *La Préparation du roman I et II* Roland Barthes s'interroge sur la pertinence de l'histoire fictive qui fait l'objet de la narration dans une production littéraire : « Pour que l'histoire soit à mes yeux nécessaire, il faut qu'elle ait une densité *allégorique* : présence d'un palimpseste, *d'un autre sens*, même si on ne sait pas lequel<sup>186</sup>. » Dans nos essais, cette signification dissimulée est constituée par le Nouveau Testament : comme nous l'avons vu dans certaines citations, le *Logos* procure une permanence au texte bernanosien. Marie Gil parle d'une « page palimpseste<sup>187</sup> » qui recouvre la Parole éternelle : « L'œuvre de Bernanos [...] s'ouvre sur un autre texte. Ce texte est le texte originel, l'avatar du *Logos*, le Nouveau Testament<sup>188</sup>. »

---

<sup>183</sup> A. Mingelgrün, *op.cit.* p. 547.

<sup>184</sup> M. de Certeau, *ibid.*, p. 14.

<sup>185</sup> I. Langlet, *L'Abeille et la balance*, Paris, classiques Garnier, coll. « théorie de la littérature », 2015, p. 224.

<sup>186</sup> R. Barthes, *La Préparation du roman I et II, Cours et séminaires au Collège de France (1978-1979 et 1979-1980)*, texte établi, annoté et présenté par Nathalie Léger, Paris, Seuil IMEC, coll. « traces écrites », 2003, p. 259.

<sup>187</sup> M. Gil, *Les Deux Écritures. Etude sur Bernanos*, Paris, Les Editions du Cerf, coll. « Cerf Littérature », 2008, p. 149.

<sup>188</sup> M. Gil, *ibid.*

Cet intertexte se retrouve chez des écrivains catholiques comme Boy et Claudel. Celui-ci conçoit le poète comme l'être qui loue Dieu, qu'il décèle au sein de la matière. Bloy, Bernanos et Claudel sont animés par une même soif d'absolu dont rend compte le discours religieux et mystique de leurs œuvres.

La forme de l'essai, pour l'écrivain qui cherche Dieu, est historique ; elle sert en effet à se découvrir dans le temps. Les deux essais de Bernanos présentent l'histoire d'un homme, situé dans un temps et une culture, qui procède à une remémoration, à la fois historique et fictive, de son époque. Sartre écrit à ce propos dans « Un nouveau mystique » : « Le christianisme comme religion historique s'oppose à toute métaphysique<sup>189</sup>. » Avec Pascal et Bataille, il perçoit que « quelque chose est arrivé à l'homme, quelque chose d'indémontrable et d'irréductible, donc quelque chose d'historique<sup>190</sup> [...] » L'essayiste prend le parti de raconter aux lecteurs l'histoire de la modernité. Il veut aussi les convaincre que la misère de l'homme transparaît dans chacun des actes par lesquels il influe sur le monde. Selon Sartre, afin de réaliser la peinture d'un homme, le croyant s'appuie sur l'histoire : le fidèle développe en effet une certaine conception du devenir historique, où l'événement de l'Incarnation donne un sens, malgré les turpitudes du temps, au monde. Le processus de remémoration demande une lente maturation. L'événement est digéré, médité puis s'éclaire d'une lumière neuve sous le regard de l'écrivain. Bernanos recourt à une métaphore marine pour décrire ce travail : le moment historique resurgit lentement à la surface et il appartient à l'auteur de s'en saisir. L'essayiste tente de combler un rapport discontinu à l'histoire : il met en œuvre un récit non neutre pour raconter le temps.

On a vu la place importante que Bernanos réserve à la Grande Guerre dans ses deux essais : cette image ressortit à l'histoire personnelle de l'écrivain. Afin de déterminer la forme que doit prendre la représentation de l'histoire, l'écrivain doit d'abord déterminer la place qu'il occupe dans celle-ci. Roland Barthes soulève ce problème dans la *Préparation du roman* : « [...] qu'est-ce qui, dans l'Histoire, dans *mon* Histoire, vient me mobiliser ? Comment est-ce que mon existence *structure* mon Histoire, l'articule, de telle sorte que cette articulation infléchisse mon Œuvre, ou mieux encore, mon rapport à l'Œuvre<sup>191</sup> ? » Les guerres s'inscrivent donc dans un temps historique mais, chez Bernanos, elles répondent également à une esthétique de l'œuvre. L'essayiste choisit de témoigner contre la barbarie technique. Quels que soient les

---

<sup>189</sup> J.-P. Sartre, « Un nouveau mystique » in *Situations, I*, Paris, Gallimard, 1947, Paris, Gallimard, 2010, p.179.

<sup>190</sup> *Ibid.*, p. 179.

<sup>191</sup> R. Barthes, *op. cit.*, p. 360.

événements historiques dont elle traite, l'œuvre conserve cette marque comme point de repère, au mépris de l'opinion manifesté à ce propos par la famille politique à laquelle appartient traditionnellement Bernanos. Celui-ci manifeste le désir d'atteindre les jeunes générations car, si elles le lisent, elles sauvent son œuvre de l'oubli. Surtout, elles jugeront les événements et les hommes. La jeunesse constitue la sauvegarde de cette mémoire, afin que les méfaits ne restent pas impunis. Le jugement attend ceux qui participent aux exactions. Le narrateur rapporte ainsi fidèlement les phases d'épuration, la mise en place d'un régime de la Terreur et l'application féroce de la loi des suspects qui visent tous ceux qui éprouvent des sympathies républicaines sur l'île de Palma. Dans les *Grands cimetières*, il met en garde les hommes de droite :

(428 - 429) Le monde n'acceptera pas une Terreur cléricale, bourgeoise ou militaire. Sera-t-elle cent fois justifiée, à vos yeux, par la menace de l'autre Terreur, nous ne sommes plus ici dans la Morale, que voulez-vous que je vous dise, nous sommes dans l'Histoire. Je vois là d'abord une fatalité historique contre laquelle vous vous allez briser. [...] Je sais parfaitement qu'en ce XVI<sup>e</sup>, qui ressemble au nôtre, j'aurais en vain attiré l'attention des ligueurs guisards sur leurs propres injustices, assuré d'avance qu'ils m'eussent opposé aussitôt les injustices huguenotes, leurs tractations avec l'Espagne, qu'ils auraient crues justifiées par celles des gens de la Réforme avec l'Angleterre [...]

Le passé devient vision du présent. Les temps de guerre civiles se ressemblent : celles-ci déploient le même fanatisme et invoquent les mêmes raisons religieuses pour justifier l'extermination de l'adversaire. L'essayiste se place dans une tradition historique car il se présente comme le contradicteur du parti des Guise. Le genre de l'essai se trouve à l'intersection de deux ères explique Sartre : « [le mode d'expression de l'essai] nous rapproche des sources, de Pascal, de Montaigne, et, en même temps, il propose une langue, une syntaxe plus adaptées aux problèmes de notre époque<sup>192</sup>. » L'essai, comme forme et comme style, relève d'une tradition à laquelle il n'est cependant pas asservi. La posture de Bernanos, qui s'imagine se trouver, en tant que catholique, parmi les guisards lors des guerres de religion, traduit des problèmes contemporains. La terreur du XX<sup>e</sup> renvoie à celle du XVI<sup>e</sup>. Il appartient à l'histoire de juger et non aux contemporains. L'écrivain endosse la responsabilité de ce qu'il énonce ; il place la réalité sous les yeux des lecteurs :

---

<sup>192</sup> J.-P. Sartre, *ibid.*, p. 181.

(445) Encore une fois je ne dresse pas de réquisitoire. Je n'attends pas d'être cru sur parole, je répéterai sans me laisser que Majorque est à vingt-quatre heures de Marseille. À quoi bon multiplier les témoignages puisqu'un jour prochain les sceptiques n'auront qu'à aller les ramasser encore chauds sur place. Le vieux Lenotre, dans un livre pourtant digne de louanges, n'évoque guère, du tribunal révolutionnaire, qu'un fantôme. La salle bouillonnante pleine de cris, de sanglots, d'éclats de rire, n'est plus qu'une crypte silencieuse, peuplée d'ombres ? Mais le vieux Lenotre écrivait plus d'un siècle après les événements. Le Paris de 1793 était d'ailleurs une sorte de carrefour. Au lieu que cette petite île majorquine est un vase clos. Le sang n'y séchera pas vite.

La position de l'écrivain face aux massacres perpétrés par les franquistes sur l'île de Palma fait œuvre du témoignage journalistique. Le témoin choisit la liberté : il se situe par rapport aux événements pour tenter d'instiller un ordre dans l'histoire du monde et dans le chaos que ce dernier présente. L'essayiste tente de construire l'avenir à partir du passé et, au sein de cette analyse, établit un diagnostic de son présent. Il manifeste de la lucidité pour se situer dans le temps.

### 3. Un monde caduc

L'un des livres de Drumont, auquel se réfère parfois Bernanos dans la *Grande Peur*, s'intitule *La Fin d'un monde*. L'ouvrage mêle les souvenirs personnels du pamphlétaire à la résurrection d'un temps révolu qui se trouve sublimé. Dans les deux essais bernanosiens, Édouard Drumont traduit les angoisses de l'écrivain devant un monde qui ne cesse de changer et qui paraît se diriger vers l'inhumanité. Le passé, notamment la Belle Époque, se charge par contraste d'une valeur positive. Elle apparaît comme le temps du raffinement et de la culture. Bernanos évoque ainsi le « vieux Paris » mélancolique du marquis de Morès :

(255) ... Ce jour-là, on jouait *Hamlet* au Théâtre-Français ; au Gymnase, *Le Bonheur des dames*. Jules Simon, à quatre-vingt-trois ans, rendait le dernier soupir. Anatole France annonçait au *Figaro* le début dans les lettres d'un jeune homme qui « excelle à conter les douleurs élégantes, les souffrances artificielles, et qui a lu du Bernardin de Saint-Pierre dépravé et du Pétrone ingénu ». Ce jeune homme s'appelait Marcel Proust... C'était un de ces soirs du Paris d'autrefois, avec ses arbres encore verts, le claquement rythmé du fer des chevaux sur les pavés de bois, les coupés plus brillants que des miroirs, l'éclat des cuivres et des nickels sur les belles croupes dansantes,

le grincement des harnais, l'odeur des cuirs... Un de ces soirs qu'il avait tant aimés [...]. N'importe où qu'apparût ce jeune Français, en Amérique ou en Indochine, [...] il entrait avec sa légende. Et il l'avait emportée avec lui, là-bas, de l'autre côté de la mer, elle était sûrement présente à son côté, ce dernier soir, devant l'horizon nu et sauvage, dans le sable brûlant où il appuyait fermement ses genoux, le bras levé, un doigt sur la détente... Mais qui peut mieux que le désert garder une légende ?

L'évocation lyrique de cette fin s'inscrit, malgré ses turpitudes, dans un passé brillant. L'extravagant marquis de Morès poursuit une vie d'aventures au cours de laquelle il n'hésite pas à utiliser la violence. Il quitte l'armée pour élever du bétail aux États-Unis puis, au Tonkin, rêve de bâtir un chemin de fer le long de la frontière chinoise. De retour en France, il se charge de mettre en pratique la ligue antisémite de Drumont et entre à la *Libre Parole*. Accompagné de ses bouchers de la Villette constitués en corps expéditionnaires, il organise des combats et des émeutes. Il finit par prendre ses distances avec Drumont et part en Libye rallier les tribus nomades afin de contrer les Anglais. Finalement, abandonné par ses guides dans le désert, il est tué par un groupe de touaregs. Selon Bernanos, bien qu'ils se soient éloignés l'un de l'autre, Drumont a conservé son admiration pour Morès. Cette reconnaissance se fonde sur l'indépendance d'esprit manifesté par l'aventurier. Avec Morès disparaissent les illusions de la jeunesse, de la force et le rêve de conquérir des pays fabuleux. Après le marquis, les employés de la *Libre Parole* et de la Ligue antisémite sont des opportunistes.

Dans la *Préparation du roman*, Roland Barthes étudie l'Histoire du point de vue de l'écrivain. Il prend ainsi l'exemple de Chateaubriand qui, à bien des égards, se montre davantage « engagé [...] que Sartre et Malraux réunis<sup>193</sup> ». En effet, l'auteur des *Mémoires d'outre-tombe* récuse à toute force le présent, rêve un passé disparu, et se situe donc dans un entre-deux : « sa Biographie [est] confluence de l'Ancien et du Nouveau<sup>194</sup> [...] » Dans la *Grande Peur*, Bernanos relate des événements qu'il n'a pas vécus et vis-à-vis desquels, pourtant, il partage la nostalgie de Drumont. D'ailleurs, la *Grande Peur* comme les *Grands Cimetières* relatent des périodes de crise, où la France et le monde subissent un changement irrémédiable. Avant la guerre, Palma est une douce cité, bordée d'arbres et dans laquelle il fait bon vivre. Les habitants ne manifestent que de l'indifférence pour la politique et rien ne laisse présager le malheur qui s'abat soudainement sur l'île. Bernanos insiste sur la dégradation subie par le

---

<sup>193</sup> R. Barthes, *ibid*, p. 360.

<sup>194</sup> R. Barthes, *op. cit.*, p. 361.



monde : il propose une vision du futur apocalyptique dans lequel la terre, sous la férule des « entrepreneurs » (348) est rongée par les pesticides et la chimie, menacée par les guerres nucléaires et où les sentiments chrétiens ont disparu.

## B. Un rapport polémique à la vérité

D'après Laurent Tailhade, et surtout Flaubert, la bêtise est florissante en cette fin de siècle :

Les paléographes qui rédigeront, après notre mort, l'histoire du crétinisme français au XIX<sup>e</sup> siècle, auront beau jeu à montrer l'évolution du patriotisme depuis les temps héroïques jusqu'à ce jour. « Paganisme, christianisme, muflisme – disait le grand Flaubert – telles sont les principales étapes de l'humanité. Il est dur de vivre au début de la troisième<sup>195</sup>.

L'ère du « muflisme » s'étend aussi au XX<sup>e</sup> siècle dans la mesure où la réflexion sur la bêtise est omniprésente dans les essais de Bernanos. Il y a d'abord la bêtise manifestée, à l'occasion, par l'auteur lui-même à propos de l'antisémitisme ou encore de la finance (comme le rappelle Flaubert, les banquiers sont, comme chacun sait, « tous riches<sup>196</sup> »). D'un autre côté, on peut voir dans la dénégation de Bernanos, qui explique ne pas être écrivain, une tentative pour fuir la contemplation béate de soi et conjurer ainsi la bêtise. Les deux essais présentent aussi, et surtout, la bêtise des autres : celle des conservateurs, des bourgeois et des chrétiens. L'imbécillité atteint d'ailleurs des sommets quand ces épithètes se trouvent combinées.

Dans son *Bréviaire de la bêtise*, Alain Roger en donne une définition fondée sur l'intelligence. Il explique : « [La bêtise] s'autorise [des lois de la raison], [...] elle s'en réclame avec fatuité, au point d'apparaître, dans ses formes les plus éloquentes, comme l'hyperbole du principe d'identité et son exhibition péremptoire<sup>197</sup> [...] » De plus, « la bêtise n'est pas une carence,

---

<sup>195</sup> L. Tailhade, « Patriotes ! » in *Imbéciles et gredins*, anthologie de Jean-Pierre Rioux, Paris, Robert Laffont, Libertés 82, 1969, p. 136.

<sup>196</sup> G. Flaubert, *Le Dictionnaire des idées reçues suivi du Catalogue des idées chic*, Paris, Le Livre de Poche, coll. « Les Classiques de Poche », 2015, p. 53.

<sup>197</sup> A. Roger, *Bréviaire de la bêtise*, Paris, Éditions Gallimard, NRF, coll. « Bibliothèque des idées », 2008, p.11.

ni une déficience : si elle pêche, c'est par excès<sup>198</sup>. » La bêtise est fondée sur le superflu, sur le trop plein exhibé par le moi. Belinda Cannone<sup>199</sup> rappelle aussi, à la suite d'Alain Finkielkraut, que, pour être valable, un discours qui prétend fournir une analyse du réel doit se trouver en prise avec celui-ci. Dans le cas contraire, lorsque l'examen n'adhère plus à la surface des choses et qu'il se trouve décollé de la réalité, il plonge dans la bêtise. L'expérience est donc nécessaire si on souhaite traiter des réalités quotidiennes. Corollairement, un savoir fondé sur l'expérience fournit une analyse, dans ce cas recevable, de la bêtise. Bernanos reproche aux « docteurs en réalisme » de traiter celui-ci sans en avoir fait, au préalable, l'expérience. Ils encourent d'ailleurs le risque de recevoir le « soufflet du réel » (464) au moment où ils s'y attendent le moins. Il s'agit donc, pour l'écrivain, de combler cette vision corrompue et partielle.

## 1. Les « Bien-Pensants » et les « imbéciles »

Bernanos retourne le bien en mal. Si aujourd'hui le « bien-pensant » possède une charge sémantique négative, l'auteur emploie ce syntagme littéralement : celui qui manifeste une pensée conforme aux attentes sociales pense mal. On pourrait lire *La Grande Peur des bien-pensants* et *Les Grands cimetières sous la lune* comme deux essais consacrés à l'étude de la bêtise, tant les « imbéciles » sont présents partout. Bernanos donne une définition des « Bien-Pensants » dans un article inédit de 1934<sup>200</sup>, intitulé, comme il se doit, « Bien-pensants et mal-pensants » :

(1309) Louis Veillot les appelait autrefois « les Respectueux ». Nous les nommons plus volontiers aujourd'hui, avec le vieux Drumont, « les Bien-Pensants ».

Il y a du mérite à penser. Un plus grand mérite encore à bien penser. Là où le Bien-Pensant prête à rire, c'est qu'il ne tient que de lui-même ce brevet du Bien-Penser. Comme le Mondain, son frère frivole, déclare avec un irrésistible mouvement du menton que « ça ne se fait pas », lui décide que « ça ne se pense pas » et reste perché sur cette affirmation sans preuves avec la gravité du condor sur la plus haute cime des Andes.

---

<sup>198</sup> A. Roger, *ibid.*, p. 12.

<sup>199</sup> A. Finkielkraut, *Répliques*, « De la bêtise », émission diffusée le 28/01/2017, France culture, [en ligne] <https://www.franceculture.fr/emissions/repliques/de-la-betise>

<sup>200</sup> Voir note p. 1703 in *EECI*.

Le Bien-pensant est l'arbitre, non seulement des bonnes manières, mais également de la bonne conscience qui ne fâche personne. Lors de la campagne anarchiste traitée dans la *Grande Peur*, les conservateurs se décernent le titre de bien-pensants et, armés de cette légitimité, accusent Drumont de « faire le jeu de l'anarchie<sup>201</sup> ». Celui-ci partage en effet l'opinion de Ravachol qui refuse de se plier à des lois infâmes et malhonnêtes. L'anarchie présente selon Bernanos des aspects positifs : comme Drumont, il admire l'irrespect manifesté par ce mouvement à l'égard des formes de pouvoir coercitifs. Les cléricaux n'entendent pas cette opinion. Ils anathématisent et adoptent un système binaire : celui qui professe une indépendance de jugement face aux dogmes énoncés par la bien-pensance court le risque de se voir irrémédiablement assigné au parti du Mal. Dans *Bêtise de Barthes*, Claude Coste rappelle : « [...] on est "bête" toutes les fois que l'on reste prisonnier du stéréotype<sup>202</sup> [...] » Le Bien-Pensant vit dans le confort de l'identité. Le « ça ne se fait pas » qui, chez lui, règle son comportement, réduit la morale à une alternative : ce qui est bien contre ce qui est extrêmement mal vu par la société. Dans son *Dictionnaire de idées reçues*, à l'entrée « Bases de la société », Flaubert écrit d'ailleurs :

*Id est* : la Propriété, la famille, la religion – le respect des autorités. –  
En parler avec colère si on les attaque<sup>203</sup>.

Ce lieu commun est défendu avec ardeur par la bourgeoisie décrite par Bernanos dans la *Grande Peur*. L'auteur donne néanmoins un sens différent à ce vocable traditionnel. L'ancienne bourgeoisie, entendue comme la classe possédante opposée à la noblesse, a disparu. Cependant, l'adjectif demeure. Il désigne des êtres, indépendamment de leurs ressources financières, obnubilés par les complots qui viseraient à déstabiliser l'Ordre et les fameuses « bases » sur lesquelles reposent la société. Ils professent une politique du « juste milieu » et se refusent à soutenir une opinion personnelle :

(97) Ce qui reste d'une classe ainsi affaiblie ne peut être évidemment que médiocre, et notre malheur commun, la mauvaise fortune de la France, veut que ce reste ait incarné cinquante ans, aux yeux du peuple ouvrier, la propriété, l'ordre social, la religion – que ces faibles aient longtemps passé pour servir une pensée forte, s'intitulant avec modestie les « gens bien pensants ». Plus justement encore, disaient-ils, les « modérés ».

---

<sup>201</sup> (239).

<sup>202</sup> C. Coste, *Bêtise de Barthes*, Paris, Klincksieck, coll. « hourvari », 2011, p. 23.

<sup>203</sup> G. Flaubert, *ibid*, p. 53.

Le bien-pensant s'invente une tradition, des ancêtres et une généalogie : il essaie de mimer l'aristocratie disparue. Ces nouveaux bourgeois restent passifs devant les événements. Ils cherchent à ménager tout le monde afin de ne pas paraître scandaleux aux yeux des autres « honnêtes gens ». La colère de l'écrivain porte sur l'ensemble des imbéciles utiles qui servent les dictatures et le mensonge, souvent sans même s'en apercevoir. Ils sont le produit d'une société moderne bâtie sur l'imposture.

Les pèlerins qui visitent le sanctuaire de Lisieux sont également des exemples de la bêtise dévote :

(504) « L'esprit d'enfance, se disent-ils entre eux, oui, madame. Vous croiriez une plante, mais ce n'est pas une plante, c'est une idée, madame, une idée charmante, poétique, une idée de femme, quoi, mon mari a trouvé le mot. Car en dehors du travail et des choses sérieuses, il faut de la poésie dans la vie. Les jeunes ne savent plus s'amuser gentiment. Lorsque j'en fais la remarque à ma fille, elle me répond qu'elle a soupé de la petite fleur bleue, qu'on ne la mange plus qu'en salade, et patati et patata. [...] »

Outre l'idée reçue (donc bête) selon laquelle les femmes ne sauraient « naturellement » que s'occuper de frivolités<sup>204</sup>, les pèlerins ressemblent aux bourgeois de Léon Bloy. Ils admettent à l'occasion, une fois le travail sérieux et important rempli, qu'il est bon de s'adonner à la poésie. On trouve ainsi, à l'article « Être poète à ses heures » dans *Exégèse des lieux communs* :

Je vous mets au défi de trouver un Bourgeois qui ne soit pas poète à ses heures. Ils le sont tous, sans exception. [...]

Le Bourgeois n'est pas un imbécile, ni un voyou, et on sait que les vrais poètes, ceux qui ne sont que cela et qui le sont à toutes les heures, doivent être qualifiés ainsi. Lui est poète en la manière qui convient à un homme sérieux, c'est-à-dire quand il lui plaît, comme il lui plaît et sans y tenir le moins du monde<sup>205</sup>.

---

<sup>204</sup> À l'article « Bas-Bleu » du *Dictionnaire des idées reçues* figure la définition suivante : « Terme de mépris pour désigner toute femme qui s'intéresse aux choses intellectuelles. Citer Molière à l'appui ''Quand la capacité de son esprit se hausse etc.'' » G. Flaubert, *ibid.*, p. 53.

<sup>205</sup> L. Bloy, *Exégèse des lieux communs*, 1902, [en ligne] Bibebook, p.64-65, [consulté le 3 avril 2017], disponible à l'adresse : [http://www.bibebook.com/files/ebook/libre/V2/bloy\\_leon\\_-\\_exegese\\_des\\_lieux\\_communs.pdf](http://www.bibebook.com/files/ebook/libre/V2/bloy_leon_-_exegese_des_lieux_communs.pdf).

Dans l'*Exégèse des lieux communs*, les imprécations de Bloy visent le Bourgeois, « monstre » qui asservit le pauvre et qui, surtout, pervertit l'usage de la langue. Léon Bloy démonte rigoureusement les mécanismes qui compose cette « architecture du mensonge<sup>206</sup> », comme l'explique Hubert Juin : « [...] ce qui dénonce exemplairement le monde du Bourgeois, c'est le langage qu'il utilise. Un langage fait de clichés et composé de lieux communs<sup>207</sup>. » Bernanos étend cette bêtise du lieu commun à toutes les classes : il se révèle particulièrement sensible à l'imbécilité déployée dans son propre camp car, on l'a vu, un usage pervers du langage de la foi conduit à des conséquences désastreuses et irrémédiables. Les pèlerins s'en tiennent d'ailleurs à une lecture littérale des écrits spirituels de Thérèse de Lisieux, qu'ils sont incapables d'analyser et d'élever à un plan plus élevé pour nourrir leur prière.

Le maréchal Mac-Mahon manifeste, à l'image de tous les conservateurs, une bêtise qui consiste à ne pas concevoir le changement :

(118 - 119) Jusque dans les plus sauvages bourgades, l'imagerie d'Épinal avait rendu populaire la silhouette un peu étriquée de ce général au visage plat et tourmenté, à la moustache grognonne, qui, l'index tendu vers le bout verni de sa chaussure, déclare à l'Histoire : « J'y suis, j'y reste. » — « Il y est, il y reste », pensait plus d'un électeur républicain avec un petit frisson. [...]

L'enflure de la bêtise semble ne pas connaître de terme : la répétition sous forme d'écho entre la réplique de Mac-Mahon et la réponse admirative des électeurs est proche de la tautologie. Cette figure constitue le lieu d'élection de la bêtise dont elle est aussi l'outil privilégié. Alain Roger écrit : « [...] la bêtise [...] se vautre dans l'immanence et l'existence, celle du constat, de la redondance<sup>208</sup>. » Le mot célèbre du champion de l'Ordre relève ainsi de la bêtise identitaire, embourbée dans la proclamation d'évidences.

L'imbécile, cousin du Bien-pensant, pullule. Sur le plan étymologique, cette désignation renvoie au manque ; elle est placée du côté de la faiblesse. Dans ses essai, Bernanos lui confère

---

<sup>206</sup> H. Juin, « Introduction » in L. Bloy, *Exégèse des lieux communs*, 1902, Paris, Union générale d'éditions, 10/18, coll. « Série "Fins de siècle" », 1983, p. 6.

<sup>207</sup> H. Juin, *op.cit.*

<sup>208</sup> A. Roger, *ibid.*, p. 64.

toute sa vigueur polémique : l'imbécile est le thuriféraire de la bêtise, c'est-à-dire qu'il manifeste un excès. Si on n'y prend garde, tout le monde court plus ou moins le risque de le devenir. L'imbécile se réfugie dans les illusions qui, en réalité, sont des vices :

(111) L'illusion des misérables qui croient se mettre au plus profond de la médiocrité à l'abri des fautes dites mortelles, seules définies, seules redoutées, est assurément l'une des plus tragiques méprises de la vie intérieure : au-dessus de ces destins avortés retentit le glapisement des démons, la joie même de Satan, énorme et noire.

L'illusion dispense d'agir et de penser car elle empêche le changement. Elle présente des similitudes avec « l'imaginaire » traité par Claude Coste dans *Bêtise de Barthes* qu'il définit « comme la représentation illusoire de soi-même (et, au-delà, comme toute forme de représentation se donnant pour la réalité<sup>209</sup>). » L'imbécile bien-pensant refuse de courir le risque exigé par la foi. Bernanos accorde dans ses romans une grande importance aux personnages qui prennent le risque de perdre la foi et jouent leur vie dans le péché (le suicide de Mouchette dans *Sous le Soleil de Satan* ou le sombre désespoir du curé d'Ambricourt dans *Journal d'un curé de campagne* sont en réalité des actes de foi).

Les imbéciles sont redoutables. Les démocraties, qui les sous-estiment, courent un grand risque. Dans la première partie des *Grands cimetières*, Bernanos martèle en effet, à chaque début de paragraphe, que « la colère des imbéciles remplit le monde » et qu'elle couvre tous les autres discours. L'imbécile se répand partout grâce aux transports modernes tandis que les avancées techniques en matière de destruction donnent à la bêtise un pouvoir d'anéantissement qui n'est plus seulement moral mais également physique. La bêtise des imbéciles est organisée : il s'agit d'un système qui recourt à toutes les ressources de l'astuce et de l'intelligence. Le patriotisme en est l'une des manifestations. Dans les *Grands cimetières*, Bernanos dénonce celui qui est né de l'admiration des soldats pour Napoléon, puis qui s'est dégradé jusqu'à devenir le symbole de la bêtise dangereuse :

(361) Car la religion du Grand Homme, accordée peu à peu au goût des démocraties, a fait ce patriotisme niais qui agit encore si puissamment sur leurs glandes, patriotisme que n'ont jamais connu les aïeux, et dont la cordiale insolence, à fonds de haine, de doute et d'envie, s'exprime,

---

<sup>209</sup> C. Coste, *ibid*, p. 48.

bien qu'avec une inégale fortune, dans les chansons de Déroulède et dans les poèmes de guerre de M. Paul Claudel.

Le patriotisme des imbéciles ne ressortit pas à une tradition ni à une affection envers la France, mais provient d'un aveuglement stupide qui entretient l'esprit belliqueux. On retrouve chez Laurent Tailhade une dénonciation semblable du sentiment patriotique bête et identitaire :

À présent, le patriotisme se décompose en deux éléments bien distincts : c'est d'abord le besoin de crier après boire, et d'acclamer les oripeaux guerriers, d'autant qu'ils harnachent de plus infâmes poitrines. C'est le côté Marseillaise, chand-de-vin et vive l'armée qui mirlitonne dans les feuilles tricolores, dans les discours des commis voyageurs.

Vient ensuite l'intérêt qu'ont tous les détenteurs de la fortune publique à maintenir devant leur caisse une rangée formidable de sabres.<sup>210</sup>

Les foules sont saisies et galvanisées par la rhétorique guerrière. Le patriotisme s'appuie sur le fanatisme et cultive la grossièreté des citoyens. Ce sentiment nationaliste fournit en outre un prétexte aux chefs militaires pour entrer en conflit avec les autres puissances.

## 2. Démasquer les apparences

Le dévot s'occupe moins de sauver des âmes que d'anathématiser ceux qui dévient de ce qu'il prend pour le droit chemin. Il est semblable au pharisien de l'Évangile qui observe scrupuleusement la loi pour servir ses intérêts personnels. Comme Bloy, Bernanos critique durement les faux dévots et les mauvais chrétiens qui fournissent aux non-croyants des occasions de chute. Ces menteurs qui ont perverti le message évangélique donnent en effet raison aux révolutionnaires républicains qui, lors de la guerre civile espagnole, cherchent à anéantir les religieux et l'Église. L'agnostique, dans les *Grands cimetières*, explique :

---

<sup>210</sup> L. Tailhade, « Patriotes ! », *ibid.*, p. 137.

(503) Donner le mauvais exemple est à la portée de n'importe qui. Le mauvais exemple des chrétiens s'appelle scandale. C'est nous qui répandons à travers le monde ce poison, il est distillé dans nos alambics.

Cette citation est une référence à l'Évangile, où le Christ prévient : « Il est fatal, certes, qu'il arrive des scandales, mais malheur à l'homme par qui le scandale arrive<sup>211</sup> ! » Cette perversion est satanique car pratiquer au nom du christianisme une action perverse témoigne du péché qui envahit la conscience. Le mal le plus concentré se trouve donc chez les croyants qui font un mauvais usage de l'enseignement de l'Église. Bernanos pratique une analyse semblable à celle du blasphème. Ne blasphème que celui qui croit ; de la même manière, celui qui cause un mal immense à la religion est l'être reconnu pour un fidèle. L'agnostique, dans son discours, rappelle l'exigence de la doctrine ecclésiale, qui doit être observée avec les moyens de l'intelligence. Néanmoins, Bernanos reconnaît aussi dans la *Grande Peur* l'habileté incomparable du plus célèbre des faux dévots : Tartuffe est un « scélérat », mais cette méchanceté met au jour la bêtise des autres personnages. Alain Roger remarque : « Il y a 'de méchantes gens' dans le théâtre de Molière, et même des scélérats, comme Tartuffe [...] mais cette scélérateuse ne peut s'exercer qu'avec la complicité de la bêtise, celle d'Orgon en l'occurrence<sup>212</sup> [...] ». En réalité, Tartuffe se situe bien au-dessus des faux dévots soumis à l'analyse de Bernanos :

(129 - 130) Et sans doute il y a Tartuffe. Mais Tartuffe est trop complet, trop parfait, un personnage de théâtre trop réussi, trop naturel, avec ce petit grincement de haine vigilante où se devine l'intention de l'auteur, et ses rancunes. En somme le monde dévot présente peu de tartuffes, ou peut-être même il n'en présente aucune, car Tartuffe n'appartient pas plus à la médiocrité qu'il exploite que le ver à la noix. D'ailleurs, en dépit de l'art, l'écrivain reconnaît de loin certaines ficelles du rôle, et il est bien improbable que le pauvre Poquelin ait jamais arrêté un confrère sur le chemin du paradis.

Molière n'impose pas une morale mais suggère, par l'abjection de Tartuffe et la naïveté d'Orgon, les tromperies dont les dévots font preuve. La pièce n'est donc pas immorale ou dépravée puisqu'elle se contente de dévoiler, grâce à l'illusion, les vices des êtres. La « perfection » du

---

<sup>211</sup> Évangile selon saint Mathieu, 18, 7 in *la Bible, op. cit.*, p. 1313.

<sup>212</sup> A. Roger, *ibid*, p. 118.



personnage, irréaliste, produit une distanciation salutaire pour quiconque veut « se purger » de la bêtise<sup>213</sup>. Dans l'article « Littérature, philosophie, morale », Sandra Laugier explique d'ailleurs : « L'œuvre littéraire n'a pas à donner des jugements ou à conduire (explicitement ou subrepticement) le lecteur à une conclusion morale. Mais elle est morale dans la mesure où, transformant le lecteur, son rapport à son expérience, elle fait partie en quelque sorte de sa vie<sup>214</sup>. » Les intentions moralisatrices, fondées sur la sanction, desservent les œuvres : Bernanos répète ainsi à plusieurs reprises qu'il n'est pas un « moraliste », dont il récuse le sens restreint (il l'est en ce qu'il étudie les ressorts de l'âme humaine). Il blâme la littérature religieuse et édifiante dont la morale est prescriptive. L'obsession du clergé enrichi (Bernanos prend en exemple l'abbé Bethléem, célèbre pour son inlassable travail de censeur contre les romans jugés pervers et dangereux) ainsi que celle des dévots porte exclusivement sur « la guerre contre l'amour » (343) et la façon dont on le pratique. Cette bêtise moralisatrice contribue à ruiner l'image de la prêtrise. L'essayiste, qui dénonce cet « univers saturé de mensonge » (343-344) pratique, selon l'expression de Sandra Laugier à propos de l'œuvre littéraire, une « morale *non moralisatrice* ». Dans les essais de Bernanos, elle offre l'occasion de se purger de la bêtise.

### C. Une dénonciation acerbe de l'autorité

Bernanos dénonce l'imposture des temps modernes qui revêtent les traits des bourgeois, des faux dévots et des autorités, religieuses, politiques et financières. La forme de l'essai offre à l'écrivain le loisir de pratiquer une introspection et de s'interroger sur sa propre relation avec ce qui l'entoure. Il prend ainsi une grande liberté face à son milieu social et culturel. Cela explique que les attaques les plus virulentes de Bernanos soient dirigées contre son propre camp, l'Église et la droite. Bernanos cultive la liberté de parler de ce qu'il juge nécessaire ; cette exigence est cependant toujours liée à la compréhension, ou à l'incompréhension, que suscitent les événements dans la conscience. Jean Starobinski, dans l'article « Peut-on définir l'essai ? » rappelle :

---

<sup>213</sup> A. Roger, *ibid.*, p. 103.

<sup>214</sup> S. Laugier, « Littérature, philosophie, morale », *Fabula-LhT*, n° 1, « Les philosophes lecteurs », février 2006, [en ligne] URL : <http://www.fabula.org/lht/1/laugier.html> [page consultée le 06 avril 2017].

L'essai est le genre littéraire le plus *libre* qui soit. Sa charte pourrait être le mot de Montaigne [...] : *Je vais enquérant et ignorant*. Et j'ajouterai que seul un homme libre, ou libéré, peut enquérir et ignorer. Les régimes de servitude interdisent d'enquérir et d'ignorer [...]. Ces régimes tentent de faire régner partout un discours sans faille et certain de soi, qui n'a rien à voir avec l'essai. L'incertitude, à leurs yeux, est un indice suspect<sup>215</sup>.

Le régime de l'essai est celui de l'ignorance : l'écrivain tente de reconstituer des savoirs mais renonce à pénétrer dans les domaines qu'il connaît peu. Bernanos déclare d'ailleurs qu'il « n'a rien à dire aux gens de gauche » (428) avec lesquels il n'entretient pas de liens : son jugement porte d'abord sur ses pairs.

## 1. L'Église

La critique de Bernanos à l'égard de l'Église ressortit au désir de réformer ce qui est mauvais dans l'institution afin de la purifier. Bernanos éprouve une grande fascination à l'égard des réformateurs comme saint François d'Assise, mais aussi comme Luther qui, selon l'auteur a commis l'erreur de se laisser dépasser par ses réformes et de quitter l'Église ce qui l'a finalement conduit à s'embourgeoiser. Dans la *Grande Peur*, Bernanos montre que l'Église catholique profite de la défiance à l'égard de la République et de ses institutions tandis que le clergé tourne la critique populaire à son avantage. Pour cette raison, l'auteur dénonce avec force la compromission de l'Église : il veut lui rappeler le sens de sa mission qui consiste à transmettre l'enseignement du Christ et à venir concrètement en aide aux nécessiteux. La duplicité des dévots et du clergé contribue à marginaliser l'Église dans une société largement déchristianisée par leur faute. Au moment où l'Ordre Moral sévit en France, les pèlerinages sont organisés en grand nombre. Les dévots accréditent l'idée selon laquelle la défaite de la France face à la Prusse provient des péchés dont le pays serait rempli et profitent de ce qu'un conservateur se trouve à la tête de l'État pour humilier les Républicains anticléricaux. Ces démonstrations ont pour effet de durcir l'anticléricisme et de faire perdre à l'Église son crédit. Les dévots seuls se rendent coupables du mépris auquel l'institution se trouve en butte. Ainsi, en Espagne, les

---

<sup>215</sup> J. Starobinski, « Peut-on définir l'essai ? » *Pour un temps/Jean Starobinski*, Paris, Centre Georges Pompidou, Cahiers pour un temps, 1985, p. 185 à 196 in François Dumont, *Approches de l'essai. Anthologie*, Québec, Nota bene, Visées critiques, 2003, p. 178.

pèlerinages sont une supercherie car ils ne relèvent que de la superstition et sont animés par le désir de prendre une revanche sur les adversaires honnis.

Bernanos critique la perte de la foi qu'il observe parmi le haut clergé et les laïcs bourgeois. Les valeurs chrétiennes se retrouvent chez les non-croyants, et non plus chez les princes de l'Église. À Majorque, les habitants doivent fournir un justificatif prouvant que chacun a fait ses Pâques afin d'établir le recensement des fidèles. Ceux-ci reçoivent donc indirectement l'obligation de se montrer plus assidus dans leurs pratiques, notamment dans la confession. Ceux qui ont refusé ces mesures dictées par l'épiscopat espagnol et les autorités militaires, sont, même s'ils ne partagent pas la foi catholique, les vrais chrétiens. C'est également pour cette raison que Bernanos se sépare définitivement de Maurras. Le chef de l'*Action française* recourt à une mystique religieuse mais il n'a pas la foi.

## 2. La classe politique

Dans ses deux essais, Bernanos relate la débâcle des partis politiques, en particulier ceux de droite. Une restauration monarchique paraît peu probable. Les monarchistes ont manqué leur révolution, faute de courage. Les cléricaux se distinguent par leur inaptitude à gouverner car ils ne sont pas en prise avec le réel. Ils s'en remettent à Dieu pour traiter les affaires temporelles :

(112) Seuls [...] les républicains cléricaux erraient tristement à la recherche d'une espèce de pensée. On les voyait ruminer, entre des mandibules flétries, leur vieux rêve d'une république sacristaine, administrée par les prêtres, qui mettrait au service de la seule humanité – bien-pensante une gendarmerie céleste et supplémentaire, les dispensant ici-bas de tout souci national, en leur assurant la gloire et les projets de l'autre monde.

Les républicains favorables à l'Église rêvent que celle-ci se constitue en gouvernement. La théocratie assurerait ainsi le triomphe des bien-pensants. Péguy dénonce également le détournement pratiqué par les cléricaux qui confondent le spirituel et le temporel : « Quand on voit ce que la politique cléricale a fait de la mystique chrétienne, comment s'étonner de ce que la

politique radicale a fait de la mystique républicaine<sup>216</sup>. » Les partis de droite ont beau choisir différents titres à leur parti, leur politique ne change pas : ils demeurent dans l'opportunisme et la médiocrité.

(325) Lorsque, au cours d'un siècle, de braves gens se sont appelés eux-mêmes, tour à tour, Conservateurs, Libéraux ou Modérés, dans l'espoir que ces sobriquets, qui suent la paresse et la peur, allaient leur assurer infailliblement l'estime et l'amour du peuple français, il ne faut s'étonner de rien. L'absurde eût été d'espérer de ces malheureux, dans des conjonctures écrasantes, une autre attitude que celle du servilisme furieux.

La vie politique est rythmée par les scandales : *La Grande Peur des bien-pensants* retrace ces périls célèbres, le boulangisme, Panama, l'Affaire Dreyfus, qui ébranlent la France à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, sans même que les politiciens se rendent compte de leur importance. Selon Bernanos, cette atteinte portée au moral du pays laisse présager des révolutions sanglantes dans lesquels l'honneur aura disparu. Les scandales préfigurent un nouvel ordre du monde dans lequel la France joue le rôle, comme ses députés, de « guignol ».

La cause de la guerre civile espagnole se trouve également dans l'entêtement et l'aveuglement des partis de droite qui exacerbent les tensions sociales. Ils refusent en effet de considérer le sort du prolétariat ; pour contrer la détestation dans lequel l'ouvrier les tient, ils transforment leur combat contre le bolchevisme et les opinions marxistes en une lutte religieuse qui opposerait le bien contre le mal :

(384) [...] votre distinction entre le peuple front national et le peuple front populaire ne valait rien. Elle ne valait rien pour une raison très simple, à la portée du plus fanatique lecteur du *Journal* ou de *L'Humanité*, à la portée même d'un concierge opulent du quartier Monceau, affilié au C. S. A. R. par dévotion à la propriété immobilière. On ne classe pas d'après leurs opinions politiques ou sociales des gens que le jeu naturel de conditions économiques absurdes met dans l'impossibilité absolue d'en choisir une.

---

<sup>216</sup> C. Péguy, *Notre jeunesse précédé par De la raison*, 1910, Cahier XI-12, Paris, Gallimard, coll. « Folio essais », 2014, p. 117.

L'acronyme désigne le « Comité secret pour l'Action révolutionnaire », organisation de tendance maurrassienne<sup>217</sup>. Bernanos s'adresse à un homme politique de la droite bien-pensante qui soutient les puissants et accuse les ouvriers de mettre en péril l'ordre établi. Ces derniers se situent pourtant loin des considérations politiciennes : ils tentent de survivre chaque jour. Les hommes politiques transposent leur modèle idéologique sur le plan de la vie réelle sans prendre en compte le décalage entre leurs idées et la réalité. Le combat dont se charge la droite ne tient pas compte des conditions objectives de la vie ouvrière : avant que le peuple s'organise et fonde une révolution, il lui faut d'abord acquérir les biens nécessaires pour vivre. Le discours des politiques nourrit les rancœurs et organise les factions. Les partis de droite se trompent de combat : la revanche qu'ils tiennent à prendre sur la gauche, suite à la victoire du Front populaire, les aveugle sur la nature des totalitarismes fascistes :

(564) Ils sentent le sol qui tremble et rassemblent leurs dernières forces pour protester contre la semaine de quarante heures, cause de tout le mal. « Si M. Hitler et M. Mussolini ne sont pas bien-pensants comme nous, ne le dites pas ! Le Front populaire serait trop content ! » Il faut d'ailleurs convenir que ces guignols ont bien rempli le rôle modeste qui leur avait été confié, à la mesure de leur intelligence et de leur énergie. En aboyant contre le dictateur rouge, ils couvrent le bruit que font les deux autres. Ils dénoncent l'alliance franco-soviétique, et donne à celle de M. Hitler et de M. Mussolini des raisons purement sentimentales. Ces messieurs suivent leurs humeurs, voilà tout. Si l'on avait été plus gentil pour le général Franco, ce militaire se serait sûrement opposé à l'Anschluss. Loin de chercher un appui à Berlin, le Duce eût volontiers joint ces vaillantes troupes aux nôtres, elles eussent conquis ensemble la Corse et la Tunisie. Bref, tous ces autocrates vendraient leur sabre à la France pour une grosse bise.

Les bons sentiments ont, en politique, de lourdes conséquences. Les droites encouragent le fascisme sans soupçonner le péril couru par le monde : elles fondent leur politique extérieure sur des critères insignifiants et irrecevables.

*La Grande Peur des bien-pensants* offre une galerie de portraits dont les défauts sont accentués jusqu'à la caricature. Bernanos grossit les tares des représentants politiques. Dans le chapitre « Le Maréchal Gribouille » Bernanos dresse la liste des chefs conservateurs incompé-

---

<sup>217</sup> Voir note 2 p. 1457 in *EECI*.

tents. Il rapproche Mac-Mahon de Gambetta à propos duquel il rapporte une citation de Drumont : « Gambetta ne naît pas de parents étrangers, car somme toute, être étranger dans un pays, c'est avoir une patrie quelque part : il a pour générateur des forains ! » (115) Le mot de Drumont se base sur un cliché nationaliste, mais participe également de l'isotopie du grotesque. Les occasions manquées des conservateurs, les déconvenues des Républicains et les différents épisodes scandaleux sont nommées par l'essayiste des « farces » ou encore des « comédies ». Ces périphrases, qui désignent les événements politiques, renvoient une nouvelle fois à la conception du monde comme théâtre ; la scène relève du grotesque et du grinçant. Bernanos crée un décalage comique grâce aux adjectifs axiologiques chargés d'une valeur négative. Les députés de gauche ne sont pas épargnés non plus :

(134 - 135) [...] mais ces Jules Ferry, ces Paul Bert sont d'une vulgarité si grasse ! Le premier avec sa peau mate et grenue, son nez sans cartilage, sa bouche effondrée entre deux énormes touffes de poil, l'autre avec l'obscène pli de ses petits yeux porcins, son regard luisant, sa moustache rare, son cou pris dans un faux col de cuistre...

Dans cette citation, Bernanos produit une attaque de droite qui présente un versant raciste. Ces faces repoussantes revêtent une apparence spongieuse : la description est dominée par l'isotopie de la mollesse et de l'affaissement. Les physiques reflètent la malhonnêteté des hommes politiques corrompus. Ils s'adonnent au mensonge et à la duperie, à l'image de leurs partis qui n'agissent pas et se contentent de former des promesses afin de porter les députés au pouvoir. Bernanos met cependant en garde tous ceux qui jouent un rôle : (214) « [...] à la longue les promesses elles-mêmes coûtent cher. » Les programmes des partis ne reposent sur aucune mesure sérieuse. Les querelles entre les partis des deux bords politiques amusent les électeurs en même temps qu'elles finissent par les lasser. Ceux-ci ne témoignent plus que de l'indifférence mécontente.

L'anarchisme semble dans un premier temps, un moyen de venir à bout, par le chaos, de la corruption. Bernanos, dans la *Grande Peur*, rapporte les attentats qui s'échelonnent entre décembre 1891 et 1893. L'esprit anarchiste revêt une importance considérable à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, comme le souligne Jean-Pierre Rioux dans la préface qu'il consacre aux articles choisis de Tailhade. L'attrait exercé par l'anarchisme sur de nombreux écrivains à la fin du siècle procède du désir de régénérer et de drainer la politique de ses éléments corrompus :

[...] Les esprits les plus larges ont vu dans l'anarchisme plus qu'une toquade. Barrès et Maurras saisissent mieux grâce à lui l'urgence d'une nouvelle discipline individuelle et nationale, où un Moi régénéré trouvera son identité profonde. A. France perçoit la nécessité d'un passage à l'action socialiste, moins exaltante mais plus féconde<sup>218</sup>.

L'Affaire va changer la donne :

Seulement, pour tous, c'est l'Affaire Dreyfus qui servira de catharsis. La fièvre s'apaise alors chez ces jeunes intellectuels. Ils peuvent enfin se battre efficacement, d'un côté comme de l'autre, sur un terrain familier, celui de la bataille d'idées. Et ils oublient les nuées anarchistes d'antan. Mais sans négliger l'essentiel : l'anarchisme leur a révélé une crise profonde de civilisation. Plus que les sanguins naturalistes, ces esthètes symbolistes ou décadents ont senti qu'un monde s'émiettait. Fut-ce un snobisme ? C'est possible. Peut-être aussi ont-ils accompli une démarche ludique plus profonde qu'il n'y paraît<sup>219</sup>.

Dans les *Grands Cimetières*, l'anarchiste désigne celui qui refuse d'obéir à la propagande de l'État. En effet, la Terreur s'appuie sur « l'ordre » (431) : afin de contrer la mystique terroriste, il faut s'appuyer sur le désordre, c'est-à-dire l'affranchissement et la liberté. Pour autant la révolution prônée par Drumont qui vise à réveiller les consciences bien-pensantes assoupies s'est soldée par un échec. Selon Bernanos, la tentative du maître de l'antisémitisme représente l'ultime sursaut pour déplacer les foules de droite. Cette action est vaine car elle prétend lutter contre une société déjà organisée en factions qui n'entendent pas laisser le pouvoir. Les révolutions, malgré leur enthousiasme initial, finissent par disparaître : elles conduisent à une consolidation de l'ordre dominé par les Bien-Pensants. L'idéal révolutionnaire est étouffé par le nombre considérable de ces derniers. Bernanos plaisante d'ailleurs la devise adoptée par la *Libre Parole* : (187) « 'La France aux Français.' » À distance, une telle prétention fait sourire. » Il est naïf de croire qu'on peut instiller la révolte à droite et susciter chez elle une prise de

---

<sup>218</sup> J.-P. Rioux, « Tailhade ou 'l'état de fureur' » in L. Tailhade, *Imbéciles et gredins*, Paris, Robert Laffont, Libertés 82, 1969, p. 19.

<sup>219</sup> J.-P. Rioux, « Tailhade ou 'l'état de fureur' » *ibid.*, p. 19.

conscience. D'après Bernanos, Drumont a échoué dans son entreprise car il a sous-estimé l'importance de la bêtise humaine. Si la régénération de la France doit avoir lieu, elle s'accomplira par les hommes libres du peuple, sans distinction d'appartenance sociale ou politique.

### 3. L'armée

Les deux essais relatent la faillite de l'armée, en France et en Espagne : dans la *Grande Peur*, les généraux sont des « croquemitaines » (107) ridicules. Proches des conservateurs, ils en partagent la honte. Les élections du « Seize-Mai », au cours desquels le maréchal Mac-Mahon congédie Jules Simon, le président du Conseil, achève de faire perdre aux militaires leur crédit. La décision de Mac-Mahon rejaillit sur l'armée dont la honte culmine avec l'Affaire Dreyfus, ce qui fait écrire à Laurent Tailhade :

Le résultat indéniable du scandale Dreyfus, en tout état de cause, est de salir agréablement l'Armée, de couvrir d'une honte ineffaçable l'uniforme exécré !

Non, ces brutes, ces bourreaux, ces assassins ; non, ces bouchers galonnés, malgré les rodomon-tades, les fanfares et la peur ; non, ces misérables ne possèdent pas même l'excuse de l'honnêteté.

Lorsqu'ils passent, musique en tête, chevaux cabrés, avec le flamboiement du soleil dans le caparaçon de leurs montures et le poli de leurs aciers, gardez votre cœur du frisson militaire, de l'enthousiasme bête qui engrosse les bonnes d'enfants.

Ce sont des ronds-de-cuir, des faussaires nocturnes, des pieds-plats, des vendeurs à faux poids de binteloterie patriotique, de rapine scélérate et d'inhumanité.<sup>220</sup>

Cette armée vulgaire est toujours accompagnée du bruyant public patriote. Bernanos explique dans la *Grande Peur*, et même si contrairement à Tailhade il soutient le parti anti-dreyfusard, que l'Affaire a jeté l'opprobre sur l'armée. Qu'un de ses membres se soit rendu coupable d'intelligence avec l'ennemi et que les différentes enquêtes réalisées pour trouver le coupable aient été successivement bâclées et se soient transformées en simulacre de justice, prouvent qu'il est impossible de faire confiance aux corps d'armée. L'Affaire Dreyfus constitue un phénomène historique majeur et marque un tournant dans l'histoire française. Elle frappe durablement les consciences et transforme la société. Péguy note à ce propos : « L'affaire Dreyfus aura été le

---

<sup>220</sup> L. Tailhade, « Salauderies patriotiques », 25 novembre 1897, *op. cit.*, p. 108.



dernier sursaut, le soubresaut suprême de cet héroïsme et de cette mystique, sursaut héroïque entre tous, elle aura été la dernière manifestation de cette race, le dernier effort, d'héroïsme, la dernière manifestation, la dernière manifestation de ces familles<sup>221</sup>. » Elle est marquée du signe d'élection, elle est donc porteuse de scandale : « Elle fut une crise éminente dans l'histoire d'Israël. Elle fut une crise éminente, évidemment, dans l'histoire de France. Elle fut surtout une crise éminente, et cette dignité apparaîtra de plus en plus, elle fut surtout une crise éminente dans l'histoire de la chrétienté<sup>222</sup>. » D'après Charles Péguy, l'Affaire a suivi de manière éclatante la règle selon laquelle « tout commence en mystique et finit en politique ». Le parti dreyfusiste a finalement lui aussi succombé au jeu politique. Pour Bernanos, elle signe la fin d'une époque : les institutions se trouvent discréditées et le mépris se généralise dans les discours. Bernanos fait d'ailleurs part de son désarroi face à l'agitation suscitée par l'affaire Dreyfus et aux scandales sans nombre qui se succèdent.

Les militaires ne se sont pas montrés à la hauteur de l'histoire : (263) « Les beaux militaires, depuis un siècle, remplissent merveilleusement leurs culottes, mais ils ne remplissent pas leurs destins. » L'antanaclase ressortit à l'ironie qui mine la fonction militaire : les soldats mènent une vie légère et insouciante mais ont perdu tout prestige pour se conformer à l'ordre. De même, dans les *Grands cimetières*, les militaires sont des brutes qui se contentent d'obéir aux ordres. Avant la prise de pouvoir par Franco, ils professent pour l'Église un mépris souverain et s'accommodent ensuite du clergé sur lequel il compte pour bénir leurs actes.

L'essai bernanosien donne lieu à un combat contre le mensonge et l'imposture. L'auteur dénonce un système corrompu au sein duquel l'être humain a cessé d'être le centre. Bernanos exerce son acuité sur différents moments historiques : il cherche à fixer les conditions d'apparition des événements dont il est le témoin direct et indirect. L'essayiste ne cache pas que son point de vue est relatif à sa propre culture et à des points de référence, comme Drumont. Néanmoins, il cherche à élargir sa vision grâce aux différentes modalités narratives qui déterminent le régime de vérité dans l'essai.

---

<sup>221</sup> C. Péguy, *ibid.*, p. 100.

<sup>222</sup> C. Péguy, *ibid.*, p. 142.

## Conclusion

Jean-Paul Sartre rappelle : « [...] écrire c'est une certaine façon de vouloir la liberté ; si vous avez commencé, de gré ou de force vous êtes engagé<sup>223</sup>. » L'essai bernanosien se trouve intimement lié à des situations historiques vis-à-vis desquelles Bernanos prend position. Des scandales que connaît la Troisième République jusqu'à la guerre civile espagnole, Bernanos s'inscrit dans une tradition. À partir de celle-ci, il crée des œuvres qui affichent une grande liberté face aux modèles initiaux comme Drumont ou l'Action française. Politiquement, Bernanos demeure ainsi inclassable car il concilie un héritage chrétien conservateur avec l'intuition d'une société de classes de type marxiste. La forme de l'essai s'affranchit des contraintes et des conventions traditionnelles : avant tout, elle répond au désir de liberté éprouvé par l'écrivain. Bernanos se place dans un constant cœur à cœur avec son lecteur où la communion ecclésiale devient littérature.

L'attention portée par Bernanos aux plus pauvres et à tous ceux qui sont victimes du système de l'ordre rejoint les luttes menées à la même époque par des écrivains militants. Son combat porte sur les différentes aliénations qui tiennent asservi l'homme déchristianisé ; l'écriture de l'essai constitue une arme pour conduire cet engagement. L'écrivain se présente toutefois comme un monarchiste, que le jeu des partis républicains et les querelles partisans exaspère : il souhaite se placer hors des idéologies et se situer dans un entre-deux. La vision bernanosienne du passé récent et du présent est ainsi marquée par la mélancolie ; la révolte de l'essayiste se fonde sur le regret qu'un ailleurs brillant a existé puis a finalement disparu. L'essai bernanosien constitue donc aussi une forme de résistance dans laquelle il s'agit de lutter contre le présent et de ne pas se laisser engloutir par le tragique du monde moderne. Cette résistance constitue ainsi un moyen d'engagement et consiste en l'art de retrouver le temps et de restaurer d'anciennes valeurs nobles attachées à la politique. Bernanos n'appelle pas à une refondation d'un système, mais invite à s'interroger sur celui-ci. L'essai met donc aussi en place les conditions initiales d'apparition de la vérité : il révèle les faux-semblants et les mensonges des discours où la parole est dégradée. Bernanos se trouve au cœur des événements mais l'écriture

---

<sup>223</sup> J.-P. Sartre, *Qu'est-ce que la littérature ?*, Paris, Gallimard, 1948, Paris, Gallimard, coll. Folio essais, 2013, p. 72.

littéraire transfigure le quotidien et le fait divers auxquels il offre une permanence et une actualité.

Cette prise avec les événements contemporains donne à l'auteur l'occasion de se dresser contre toute les formes d'injustice et de violence, au-delà des choix politiques militants. En effet, note Michel del Castillo : « La politique ne suffit pas à contenir tout l'homme, il faut une part dégagée de la mainmise de l'État, une part véritablement libre, seule capable de s'opposer aux puissances<sup>224</sup>. » Ce besoin d'éternité, que ni les turpitudes de la politique, ni la déliquescence du monde industriel ne peuvent satisfaire, se manifeste dans l'écriture par la parole de Dieu et dans l'histoire par le témoignage d'un chrétien. L'écrivain refuse de subir les événements légitimés par des discours qui les présentent comme des faits naturels, indubitables et inévitables. La littérature manifeste, au contraire, une exigence de vérité. Dans sa préface aux *Grands cimetières sous la lune*, Michel del Castillo remarque que cette liberté trouve son ancrage dans la foi :

[...] la foi reçue avec le baptême, foi non pas intellectuelle, logicienne et raisonneuse, mais foi puisée dans la terre, transmise de génération en génération, si gaie, si hardie, si sûre d'elle-même qu'elle se moque du curé et de sa servante, de la pourpre des cardinaux comme des stratégies de la politique pontificale. Elle respecte la hiérarchie apostolique, elle admet que l'Église est humaine, trop humaine dans ses calculs, mais elle s'éprouve comme un bien inaliénable qu'aucun monseigneur ne saurait lui retirer<sup>225</sup>.

Cette foi n'exclut pas l'irrévérence et l'humour : Bernanos ne prône cependant pas la dissidence mais invite à une pluralité des opinions pour purifier l'Église. Opposée au fanatisme et à l'intolérance, sa foi se trouve formée d'un agrégat, à l'image du genre de l'essai qui résulte d'un tissage de différents textes. Dans l'essai bernanosien se manifeste la foi en Dieu, en l'homme et en l'écriture. Bien que l'intertexte biblique soit essentiel dans ces écrits, l'essayiste ne tire pas son autorité d'une puissance surnaturelle ni ne s'en réclame. Au contraire, écrit Irène Langlet à propos du genre de l'essai : « l'essai devient [...] exemplaire de la mutation moderne de la littérature où le statut de l'auteur, de l'œuvre, de la parole littéraire est légitimé par les œuvres

---

<sup>224</sup> M. del Castillo, « Georges Bernanos : la guerre d'Espagne ou le scandale de la vérité » in G. Bernanos, *Les Grands cimetières sous la lune*, Paris, Le castor astral, p. 17.

<sup>225</sup> *Op. cit.*, p. 13.

elles-mêmes<sup>226</sup>. » L'essai ne constitue pas un genre mineur et son texte, bien qu'il soit traversé dans le cas de Bernanos par des traits pamphlétaires de droite, est éminemment moderne. Georges Bernanos propose une exploration de l'être humain fondée sur la clairvoyance et l'exigence grâce aux moyens fournis par la littérature. La forme de l'essai constitue chez lui un acte de foi, auquel se trouvent attachées une autorité et une morale. Il s'agit de transformer la banalité et de dépasser l'horreur grâce à une parole incarnée.

---

<sup>226</sup> I. Langlet, *ibid*, p. 228.

# Bibliographie

## 1. Sources primaires

### 1.1. *La Grande Peur des bien-pensants*, édition de référence

BERNANOS, Georges, *La Grande Peur des bien-pensants*, Paris, Grasset, 1931 in *Essais et écrits de combat I*, Paris, Gallimard, NRF, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1988, p. 45 à 350.

### 1.2. *Les Grands Cimetières sous la lune*, éditions de référence

BERNANOS, Georges, *Les Grands Cimetières sous la lune*, Paris, Plon, 1938 in *Essais et écrits de combat I*, Paris, Gallimard, NRF, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1988, p. 353 à 575.

BERNANOS, Georges, « Journal de la guerre d'Espagne » d'après l'édition d'Albert Béguin, 1956 in *Essais et écrits de combat I*, Paris, Gallimard, NRF, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1988, p. 1423 à 1450.

BERNANOS, Georges, *Les Grands Cimetières sous la lune*, Paris, Le Castor Astral, 2008, 308 p.

### 1.3. Autres œuvres de l'auteur

BERNANOS, Georges, *Journal d'un curé de campagne*, Paris, Plon, 1936, in *Œuvres romanesques complètes II*, Paris, Gallimard, NRF, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 2015, p. 189 à 425.

BERNANOS, Georges, *Monsieur Ouine*, Paris, Plon, 1943, in *Œuvres romanesques complètes II*, Paris, Gallimard, NRF, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 2015, p. 547 à 761.

### 1.3.1. Articles et reproductions de conférences

BERNANOS, Georges, « Les monstres mous », 1928, « Textes non rassemblés par Bernanos » in *Essais et écrits de combat I*, Paris, Gallimard, NRF, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1988, p. 1127 à 1129.

BERNANOS, Georges, « Une victoire muette », 1929, « Textes non rassemblés par Bernanos » in *Essais et écrits de combat I*, Paris, Gallimard, NRF, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1988, p. 1141 à 1153.

BERNANOS, Georges, « La Commune de 1871 », 1930, « Textes non rassemblés par Bernanos » in *Essais et écrits de combat I*, Paris, Gallimard, NRF, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1988, p. 1187 à 1212.

BERNANOS, Georges, « De Luther à Gribouille », 1932, « Textes non rassemblés par Bernanos » in *Essais et écrits de combat I*, Paris, Gallimard, NRF, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1988, p. 1295 à 1297.

BERNANOS, Georges, « Bien-pensants et mal-pensants », 1934, « Textes non rassemblés par Bernanos » in *Essais et écrits de combat I*, Paris, Gallimard, NRF, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1988, p. 1309 à 1310.

BERNANOS, Georges, « L'honneur est ce qui nous rassemble... », 1949, in *Essais et écrits de combat II*, Paris, Gallimard, NRF, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1995, p. 1243 à 1246.

## 2. Sources secondaires

### 2.1. Biographies consacrées à Bernanos

BERNANOS, Jean-Loup, *Georges Bernanos à la merci des passants*, Paris, Plon, 1986, 505 p.

ESTÈVE, Michel, *Bernanos*, Paris, Hachette, littérature générale, 1981, 323 p.

## 2.2. Sources relatives à la *Grande Peur*

### 2.2.1. Études critiques sur la *Grande Peur*

JURT, Joseph, « Bernanos et Drumont » in *Bernanos, Centre culturel de Cerisy-la-Salle, 10 au 19 juillet 1969* sous la direction de Max Milner, Plon, 1972, p. 67 à 87 (suivi d'une « Discussion » p. 88 à 96).

STORELV, Sven, « La vocation de la France chez Péguy et Bernanos » in *Études bernanosiennes 6 - confrontations Malraux - Sartre - Graham Greene - Dostoïevski - Céline - Péguy*, Paris, La revue des lettres modernes n° 127 - 129, 1965 - 1966, p. 103 à 128.

### 2.2.2. Articles sur la *Grande Peur*

POLET, Jean-Claude, « Vers une édition critique de l'Introduction de *La Grande Peur des bien-pensants* de Georges Bernanos », *Les lettres romanes*, Université catholique de Louvain, Tome XLIV, n°1-2, février-mai 1990, p. 99 à 121.

### 2.2.3. Pamphlet de Drumont

DRUMONT, Édouard, *La France juive devant l'opinion*, Paris, 1886, C. Marpon et E. Flammarion, <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k823734/f5.image> [en ligne, consulté le 31/03/2017].

### 2.2.4. Ouvrages consacrés au temps de Drumont

ARENDDT, Hannah, *Sur l'antisémitisme. Les origines du totalitarisme*, traduit de l'américain par Micheline Pouteau, révisé par Hélène Frappat, Paris, Calmann-Lévy, coll. « Points essais », 2005, 272 p.

KAUFFMANN, Grégoire, *Édouard Drumont*, Paris, Perrin, 2008, 562 p.

WINOCK, Michel, *La fièvre hexagonale. Les grandes crises politiques 1871 - 1968*, Paris, Calmann - Lévy, 1986, Paris, Seuil, histoire, 2009, 475 p.

WINOCK, Michel, *Nationalisme, antisémitisme et fascisme en France*, Paris, Seuil, 1982, Paris, Seuil, histoire, 2004, 416 p.

#### 2.2.4.1. Articles

LANDAU, Philippe-E., « De l'Empire à la République : les Juifs de France et la guerre de 1870-1871 », *Archives Juives*, 2/2004 (Vol. 37), p. 111-126. [en ligne] URL : <http://www.cairn.info/revue-archives-juives-2004-2-page-111.htm> [consulté le 3 mars 2017].

TAILHADE, Laurent, *Imbéciles et gredins*, anthologie de Jean-Pierre Rioux, Paris, Robert Laffont, Libertés 82, 1969, 245 p.

### 2.3. Sources relatives aux *Grands cimetières sous la lune*

#### 2.3.1. Études critiques consacrées aux *Grands cimetières*

BUSH, William, « Honneur, enfance et désincarnation, composition et thèmes des *Grands cimetières sous la lune* » in *Études bernanosiennes 13, le spirituel et le temporel : « Les Grands cimetières sous la lune »*, textes réunis et présentés par Michel Estève, Paris, La revue des lettres modernes Minard numéros 290 - 297, 1972, p. 7 à 17.

ESTÈVE, Michel, « Avant-propos » in *Études bernanosiennes 13, le spirituel et le temporel : « Les Grands cimetières sous la lune »*, textes réunis et présentés par Michel Estève, Paris, La revue des lettres modernes Minard numéros 290 - 297, 1972, p. 3 à 4.

ESTÈVE, Michel, « Bernanos et la guerre d'Espagne : le témoin de l'Évangile » in Pierrette Renard, *Georges Bernanos, témoin*, Toulouse, Presses Universitaires du Mirail, Cribles, 1994, p. 75 à 85.

GUENOUN, Denis, « Les fonctions narratives dans *Les Grands cimetières sous la lune* » in *Bernanos, Centre culturel de Cerisy-la-Salle, 10 au 19 juillet 1969* sous la direction de Max Milner, Plon, 1972, p. 441 à 453 (suivi d'une « Discussion » p. 454 à 464).



JURT, Joseph, « *Les Grands cimetières sous la lune* devant la presse non catholique en 1938 » in *Études bernanosiennes 13, le spirituel et le temporel : « Les Grands cimetières sous la lune »*, textes réunis et présentés par Michel Estève, La revue des lettres modernes Minard numéros 290 - 297, Paris, 1972, p. 75 à 111.

PETIT, Jacques, « Images et structures dans *Les Grands cimetières sous la lune* » in *Études bernanosiennes 13, le spirituel et le temporel (dans ?) Les Grands cimetières sous la lune*, textes réunis et présentés par Michel Estève, La revue des lettres modernes Minard numéros 290 - 297, Paris, 1972, p. 19 à 37.

RENARD, Pierrette, « Bernanos et la terreur dans l'histoire de la modernité » in *Terreur et représentation*, sous la direction de Pierre Glaudes, Grenoble, Ellug université Stendhal, 1996, p. 107 à 118.

RENARD, Pierrette, « *Les Écrits de combat* et la controverse sur la modernité » in *Bernanos et la modernité*, études bernanosiennes 21, textes réunis par Michel Estève, Paris - Caen, La revue des lettres modernes, lettres modernes Minard, 1998, p. 73 à 144.

#### 2.3.1.1. Articles

MINGELGRÜN, Albert. *L'écriture polémique/poétique de Georges Bernanos* dans « *Les Grands Cimetières sous la lune* ». In : *Revue belge de philologie et d'histoire*, tome 65, fasc. 3, 1987. *Langues et littératures modernes - Moderne taal- en letterkunde*. pp. 544-551; doi : 10.3406/rbph.1987.3593 ; [http://www.persee.fr/doc/rbph\\_0035-0818\\_1987\\_num\\_65\\_3\\_3593](http://www.persee.fr/doc/rbph_0035-0818_1987_num_65_3_3593)

#### 2.3.2. La guerre civile espagnole

BENNASSAR, Bartolomé, *La guerre d'Espagne et ses lendemains*, Paris, Perrin, coll. « temps », 2015, 550 p.

## 2.4. Définir l'essai

### 2.4.1. Ouvrages théoriques

ANGENOT, Marc, *La parole pamphlétaire. Typologie des discours modernes*, Paris, Payot, Langages et sociétés, 1982, 425 p.

GLAUDES, Pierre, « Introduction » in *L'Essai : métamorphoses d'un genre*, textes réunis et présentés par Pierre Glaudes, Toulouse, Presses Universitaires du Mirail, théories de la littérature, Cribles, 2002, p. I à XXVI.

GLAUDES, Pierre, LOUETTE, Jean-François, *L'Essai*, Paris, Hachette, 1999, Paris, Armand Colin, Lettres sup. Théorie des genres, 2011, 318 p.

LANGLET, Irène, *L'Abeille et la balance*, Paris, classiques Garnier, théorie de la littérature, 2015, 374 p.

MACÉ, Marielle, *Le temps de l'essai. Histoire d'un genre en France au XX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Belin, coll. « L'extrême contemporain », 2006, 361 p.

PHILIPPE, Gilles, « Fiction et argumentation dans l'Essai » in *L'Essai : métamorphoses d'un genre*, textes réunis et présentés par Pierre Glaudes, Toulouse, Presses Universitaires du Mirail, théories de la littérature, Cribles, 2002, p. 63 à 82.

SCHAEFFER, Jean-Marie, *Qu'est-ce qu'un genre littéraire ?* Paris, Seuil, Poétique, 1989, 185 p.

### 2.4.2. Articles

STAROBINSKI, Jean, « Peut-on définir l'essai ? » *Pour un temps/Jean Starobinski*, Paris, Centre Georges Pompidou, Cahiers pour un temps, 1985, p. 185 à 196 in François Dumont, *Approches de l'essai. Anthologie*, Québec, Nota bene, Visées critiques, 2003, p. 165 à 182.

## 2.5. Foi et mystique

### 2.5.1. Ouvrages généraux

*La sainte Bible, La Bible de Jérusalem*, traduite en français sous la direction de l'école biblique de Jérusalem, Paris, Les éditions du Cerf, 1955, 1669 p.

CERTEAU, Michel (de), *La Fable mystique XVI<sup>e</sup> - XVII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Gallimard, NRF, Bibliothèque des histoires, 1982, 414 p.

### 2.5.2. Études critiques sur Bernanos

GIL, Marie, *Les Deux Écritures. Étude sur Bernanos*, Paris, Les Editions du Cerf, coll. « Cerf Littérature », 2008, 228 p.

RICHARD, Philippe, *L'Écriture de l'abandon. Esthétique carmélitaine de l'œuvre romanesque de Georges Bernanos*, Paris, Honoré Champion, poétiques et esthétiques XX<sup>e</sup> - XXI<sup>e</sup> siècles, 2015, 631 p.

### 2.5.3. Ouvrages littéraires

BATAILLE, Georges, *L'expérience intérieure* in *Œuvres complètes*, t.5, *La Somme athéologique, I*, Paris, Gallimard, 1954, Paris, Gallimard, NRF, 2002, p. 9 à 181.

PÉGUY, Charles, *Notre jeunesse précédé par De la raison*, 1910, Cahier XI-12, Paris, Gallimard, coll. « Folio essais », 2014, 344 p.

SARTRE, Jean-Paul, « Un nouveau mystique » in *Situations, I*, Paris, Gallimard, 1947, Paris, Gallimard, 2010, p. 173 à 213.

## 2.6. La bêtise

### 2.6.1. Ouvrages théoriques

COSTE, Claude, *Bêtise de Barthes*, Paris, Klincksieck, coll. « hourvari », 2011, 262 p.

ROGER, Alain, *Bréviaire de la bêtise*, Paris, Éditions Gallimard, NRF, coll. « Bibliothèque des idées », 2008, 292 p.

### 2.6.2. Document radiophonique

FINKIELKRAUT, Alain, *Répliques*, « De la bêtise », émission diffusée le 28/01/2017, France culture, [en ligne] <https://www.franceculture.fr/emissions/repliques/de-la-betise>.

### 2.6.3. Ouvrages littéraires

BLOY, Léon, *Exégèse des lieux communs*, 1902, Paris, Union générale d'éditions, 10/18, coll. « Série 'Fins de siècle' », 1983, 414 p.

FLAUBERT, Gustave, *Le Dictionnaire des idées reçues suivi du Catalogue des idées chic*, Paris, Le Livre de Poche, coll. « Les Classiques de Poche », 2015, 250 p.

## 2.7. Imaginaire bernanosien

### 2.7.1. Ouvrages littéraires

BAUDELAIRE, Charles, *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, bibliothèque de la Pléiade, 1961, 1873 p.

BLOY, Léon, *Le salut par les Juifs*, 1892, in *Œuvres de Léon Bloy IX*, Paris, Mercure de France, édition établie par Jacques Petit, 1969, p. 21 à 77.

BLOY, Léon, *Le sang du pauvre*, 1909 in *Œuvres de Léon Bloy IX*, Paris, Mercure de France, édition établie par Jacques Petit, 1969, p. 83 à 150.

PASCAL, Blaise, *Pensées*, 1670, édition Philippe Sellier, Paris, Classiques Garnier, Le Livre de poche, 2015, 736 p.

PROUST, Marcel, *Du côté de chez Swann*, Paris, Gallimard, 1919, Paris, Gallimard, coll. « Folio classique », 2013, 708 p.

### 2.7.2. Études critiques sur les écrivains

DELMAIRE, Jean-Baptiste, « Bernard Lazare et le sionisme » in *Bernard Lazare. Anarchiste et nationaliste juif*, textes réunis par Philippe Oriol, Paris, Honoré Champion, coll. « bibliothèque d'études juives », série Histoire II, 1999, p. 151 à 171.

GLAUDES, Pierre, « Léon Bloy au tournant du siècle » in *Léon Bloy au tournant du siècle*, textes réunis et présentés par Pierre Glaudes, Toulouse, Presses Universitaires du Mirail, cibles, 1992, p. 7 à 9.

GOITEIN, Rachel, « Léon Bloy et Bernard Lazare » in *Léon Bloy au tournant du siècle*, textes réunis et présentés par Pierre Glaudes, Toulouse, Presses Universitaires du Mirail, cibles, 1992, p. 58 à 75.

ORIOLE, Philippe, *Bernard Lazare*, Paris, Stock, biographies, 2003, 456 p.

## 2.8. L'engagement

### 2.8.1. Se situer dans l'histoire

BARTHES, Roland, *La Préparation du roman I et II, La Préparation du roman I et II, Cours et séminaires au Collège de France (1978-1979 et 1979-1980)*, texte établi, annoté et présenté par Nathalie Léger, Paris, Seuil IMEC, coll. « traces écrites », 2003, 476 p.

CERTEAU, Michel (de), *L'écriture de l'histoire*, Paris, Gallimard, 1975, Paris, Gallimard, Folio histoire, 2002, 527 p.

LÉVI-STRAUSS, Claude, « Race et culture » in *Race et histoire*, Paris, Gallimard, coll. « folio plus philosophie », 2007, p. 7 à 10.

SARTRE, Jean-Paul, *Qu'est-ce que la littérature ?*, Paris, Gallimard, 1948, Paris, Gallimard, coll. Folio essais, 2013, 318 p.

### 2.8.2. Ouvrages littéraires

GIDE, André, *Retour de l'U.R.S.S.*, Paris, Gallimard, coll. « NRF », 1936, 124 p.

## 2.9. Autres documents

FROMILHAGUE, Catherine, SANCIER-CHÂTEAU, Anne, *Introduction à l'analyse stylistique*, Paris, Armand Colin, Cursus, 2016, 270 p.

PHILIPPE, Gilles, PIAT, Julien (sous la direction de), *La langue littéraire. Une histoire de la prose en France de Gustave Flaubert à Claude Simon*, Paris, Fayard, 2009, 570 p.

### 2.9.1. Articles

BARONI, Raphaël, « Vivre (de) la poétique », *Fabula-LhT*, n° 10, « L'aventure poétique », décembre 2012, [en ligne] URL : <http://www.fabula.org/lht/10/baroni.html> [page consultée le 08 février 2017].

LAUGIER, Sandra, « Littérature, philosophie, morale », *Fabula-LhT*, n° 1, « Les philosophes lecteurs », février 2006, [en ligne] URL : <http://www.fabula.org/lht/1/laugier.html> [page consultée le 06 avril 2017].

## Résumé

Outre ses romans, Georges Bernanos est l'auteur d'une production importante d'articles, de conférences mais aussi d'essais dont les deux premiers, *La Grande Peur des bien-pensants* et *Les Grands cimetières sous la lune*, figurent parmi les plus connus. Il existe une spécificité et une originalité de l'essai chez Bernanos qui dépasse l'écrit de circonstance et le pamphlet. Son étude de l'histoire qui va de la fin du Second Empire à l'avènement de la Troisième République dans la *Grande Peur* et de la guerre civile espagnole dans les *Grands cimetières*, se double d'une analyse chrétienne de l'être humain pris dans le cours des événements. Bernanos s'emploie à dénoncer l'hypocrisie et les faux-semblants qui gangrènent la foi, la conscience ainsi que les institutions politiques et religieuses. L'essai bernanosien, qui revêt parfois la forme d'un témoignage, constitue ainsi un engagement par le biais de la littérature.

## Mots-clés

Georges Bernanos, *La Grande Peur des bien-pensants*, *Les Grands cimetières sous la lune*, essai